

52



BRANDON LEE : *le dernier dragon*

Au nom de la loi, **KEVIN COSTNER** *est* **WYATT EARP**

KILLING ZOE : *l'Extase et l'Agonie*

KEANU REEVES survitaminé dans

SPEED

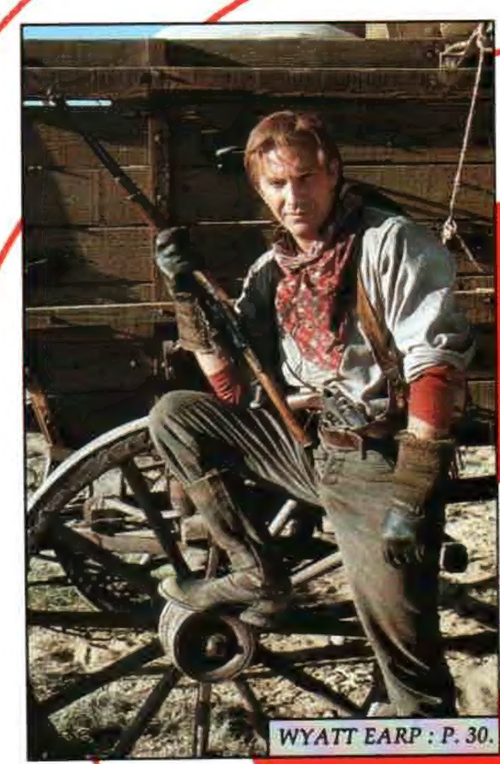
Top chrono !

Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F
Canada : $ 5,75 - RCI : 2300 CFA
Espagne : 550 Pts

M 3226 - 52 - 25,00 F-RD



SOMMAIRE



WYATT EARP : P. 30.

IMPACT 52, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4, rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Alan *London* Jones - Emmanuel "Traci je t'aime" Itier

maquette Vincent Guignebert

composition The VibroBoys from Mansart Street **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépôt légal** Août 1994 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°52** tiré à 60 000 exemplaires

remerciements Claudia Boles - Sophie Brassier - Michel Camus - Marianne Capian - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - François Dessaigne - Laurent Erre - François Frey - François Guerrar - Victor Hadida - Myrtho Joannon - Anne Lara - Laurence Laurelut - Henri Lennique - Etienne Lerbret - Nicole Liss - Karlina Martin - Floriane Mathieu - Elizabeth Meunier - Christine Nicolay - Joëlle Rameau - André-Paul Ricci - Robert Schlockoff - Pascal Vincent - Fran Zell

EDITO


SPEED : P. 8.


KILLING ZOE : P. 24.

Ah, l'été, saison où s'épanouissent les navets. Le potager 94 est des meilleurs depuis longtemps. Bien sûr, les gourmets doués de mémoire regrettent amèrement le temps des sous-**Mad Max** tournés en Calabre, avec quelques indigènes hirsutes et autant de guimbardes maquillées, des gore-movies réalisés en Amazonie, des bidasseries made in France et des polars américains des plus crapoteux. Y'avait alors du panache dans la nullité, une ringardise foncièrement assumée. Aujourd'hui, les navetons de la canicule sont plus riches, plus présentables et s'offrent, à perte dans neuf cas et demi sur dix, des campagnes d'affichage. Il leur arrive même de puer l'oseille, pied de nez mesquin aux fauchés d'antan.
L'été 94 inclut tout de même **Chasseurs de Vague** (un vrai festival de la glisse à lui tout seul), **Wind** (une production Coppola sur l'America's Cup dont le voilier prend l'eau de partout), **Police Academy 7** (avec Moscou et Christopher Lee), **L'Ami Africain** (un titre d'actualité), **South Central** (un sous-**Boyz'n the Hood** que le distributeur cherche à caser depuis plus d'un an), **Les Flintstones** et une flopée de nanars rassis, de westerns boiteux dont les chroniques s'étalent dans ce numéro. Y'a même Kim Basinger qui pointe dans l'un d'entre eux, **L'Affaire Karen McCoy**, condamné au purgatoire estival pour cause de bide ferme aux States. Voilà donc l'été, paradis des karatékas petits et grands. Si la plupart des diffuseurs et distributeurs s'empressent de vider leur poubelle aux frontons des cinémas, certains autres, nettement plus rares, proposent des formules aussi culturelles que sympathiques. Non pas en dépoussiérant quelques vieux Bogart et **Certains l'Aiment Chaud** pour la énième fois, ou en ressortant **Full Metal Jacket** sous l'appelation du "plus grand film de guerre de tous les temps". *Alive*, par exemple, fait un boulot formidable depuis quelques années en plongeant ses épuisettes dans les profondeurs du cinéma japonais. Récemment, *Alive* programmait la série tranchante des **Baby Cart**, laquelle circule actuellement à travers toute la France, et avec succès. Maintenant, ce distributeur avisé à tête fouineuse exploite trois polars de Seijun Suzuki, maître japonais du genre, et les chefs-d'œuvre de Kon Ichikawa, grand cinéaste nippon injustement oublié. Rien que des perles en version originale sous-titrée. En décembre, *Alive* récidivera avec la programmation de dix Inoshiro Honda, "ze japonese master" en matière de science-fiction, grands monstres, et péril atomique. Entre **La Guerre des Monstres** (où deux cyclopéennes créatures de Frankenstein catchent allègrement) et **Matongo** (où fleurissent des hommes champignons !), une occasion unique de s'immerger dans un univers outrancier, coloré, kitsch, bruyant, baroque, dont les effets spéciaux ne nous gavent pas d'insipides morphings. Ils sont rudimentaires et c'est très bien ainsi.
Baby Cart, la trilogie **Musashi**, Yasujiro Ozu, Seijun Suzuki, Kon Ichikawa... Qu'importe qu'il s'agisse du drame intimiste zen ou des moulinets du sabre d'un samouraï bougon, *Alive*, à chaque sortie, obtient un joli succès. Pas de ces triomphes tapageurs dont *Le Film Français* fait sa une, mais de ces recettes qui montrent bien que le public est toujours demandeur d'inédit, d'œuvres qui changent des produits de consommation courante à usage des masses. Que d'autres distributeurs, y compris dans le créneau "cinéma de recherche", en prennent de la graine et aillent débusquer des choses plus bandantes que le sempiternel Jacques Deray avec Alain Delon, **L'Ours en Peluche**. A ajouter, probablement, à liste des navets de l'été.

Marc TOULLEC

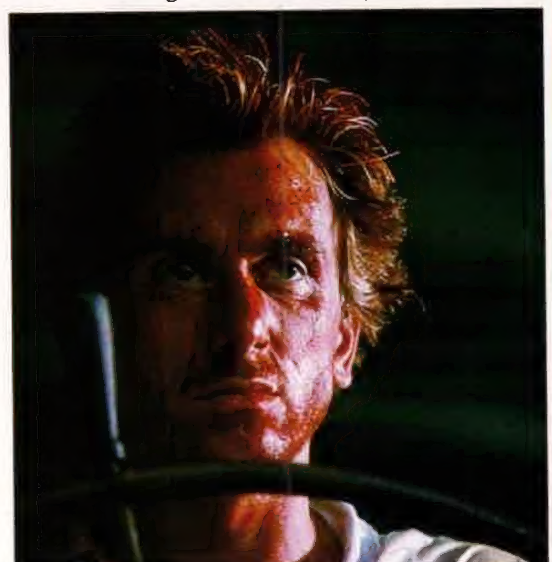
PS: Une autre raison de se réjouir : **The Crow** est un succès. D'ailleurs, j'y retourne de ce pas...

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

Le retour d'Hercule

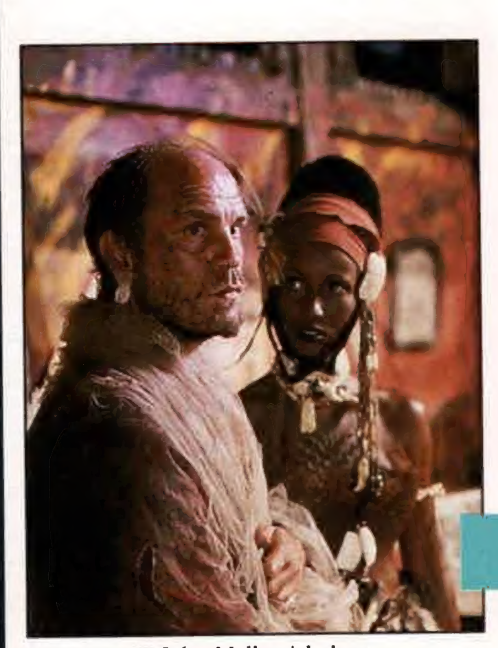
Notamment incarné par Steve Reeves dans les sixties, puis par Arnold Schwarzenegger (**Hercule à New York**, son tout premier film) et le bovin Lou Ferrigno, Hercule, le demi-dieu de la mythologie gréco-romaine, reprend du service sous la férule de Sam Raimi, producteur d'une série due à l'audimat de deux téléfilms pilotes, **Hercules and the Amazon Women** de W.D. Richter et **Hercules and the Lost Kingdom** de Harley Cokliss. Interprète du colosse antique : Kevin Sorbo, un compromis, blond aux yeux bleus, entre le surfeur californien et Conan le Barbare. D'ailleurs, cet Hercule-là verse davantage dans l'héroïc-fantasy que dans le péplum. Suivi par son père, Zeus (Anthony Quinn), le titan affronte, dans ses deux premières aventures, des monstres traditionnels comme une hydre dont les têtes tranchées repoussent, un serpent de mer qui l'avale et un géant. Il lutte aussi contre des guerriers inspirés du cinéma de sabre de Hong Kong et qui se vident de toute substance lorsqu'ils sont mortellement atteints. Hercule remonte même le cours du temps pour sauver une farouche amazone dont il tombe amoureux...
Fort du succès des deux téléfilms, Sam Raimi produit donc une première saison des ***Legendary Journeys of Hercules***.



■ *Tim Roth dans HEART OF DARKNESS* ■

Apocalypse 2

Apocalypse Now doit beaucoup, sinon tout, au roman de Joseph Conrad, "Au cœur des ténèbres". Le livre, que Orson Welles adapta également sous forme de dramatique radiophonique en 1938, aboutit aujourd'hui à une production Ted Turner, une sorte de téléfilm de luxe mis en images par le toujours tortueux Nicolas Roeg (**L'Homme qui Venait d'Ailleurs**) qui, depuis une vingtaine d'années, souhaitait porter à l'écran le livre de Joseph Conrad. Les thèmes abordés par l'écrivain (le parcours intérieur, l'aliénation, la découverte d'un monde étrange, la divination...) semblaient s'adresser directement à cet acharné du bizarre et de l'ésotérique. De **Apocalypse Now**, Nicolas Roeg ne conserve que le fil directeur, à savoir le voyage initiatique menant au Colonel Kurtz (John Malkovich), dieu vivant d'une communauté du Congo. Tim Roth (**Reservoir Dogs**) personnifie Charlie Marlow, un jeune Anglais ambitieux qui accepte la proposition d'une compagnie belge spécialisée dans le commerce d'ivoire. Il s'agit pour lui de remonter le fleuve, de retrouver l'endroit où l'attendent des centaines de défenses d'éléphants accumulées par le chasseur Kurtz. Fidèle à l'interprétation de Marlon Brando, John Malkovich donne dans le mysticisme, le fiévreux. Tâche aisée pour le forcené de **Dans la Ligne de Mire** : cligner de l'oeil lui suffit pour simuler la folie. ■



■ *John Malkovich dans HEART OF DARKNESS* ■

EXPRESSIMO

● Les temps sont durs pour *Carolco*. A peine sortie du rouge bancaire, la société américano-franco-nipponne de Mario Kassar endure le décès de John Candy sur le plateau de **Wagons East** (qui, à l'instar de **The Crow**, sera bouclé), le plantage financier de **The Crusades** (impossible de réunir les 100 millions de dollars nécessaires). Aujourd'hui, c'est **Cutthroat Island** qui subit de méchants coups de houle. Michael Douglas se retire brutalement du navire. Puis ce sont Geena Davis et son mari, le réalisateur Renny Harlin, qui prennent le large. Résultat : plus personne à bord de ce film de pirates plein d'abordages et d'îles au trésor. Maintenant, Jon Peters réagit promptement en demandant à John Milius d'adapter le scénario à la convenance de Jean-Jacques Annaud. Au niveau de la tête d'affiche, après que Daniel Day-Lewis et Ralph Fiennes aient été envisagés pour remplacer Michael Douglas, les pontes de *Carolco* seraient prêts à engager soit Jeff Bridges, soit Liam Neeson. Keanu Reeves et Tom Cruise ont déjà refusé la proposition du producteur. Pour tenir compagnie à la vedette masculine, Jon Peters va-t-il demander à son épouse, le top-model Vendela, d'apprendre à manier le sabre ?

● Si Oliver Stone laisse tomber son **Noriega** du fait d'un budget inflationniste situé au dessus des 50 millions de dollars, un producteur malin, George Englund, en profite pour monter sa propre biographie de l'ancien dictateur de Panama. Qui va interpréter ce général véreux, ancien espion de la CIA ? Robert Davi qui, après avoir été patron de cartel dans **Tuer n'est pas Jouer**, n'a fréquenté que des nanars de dernière catégorie. Serait-ce encore le cas avec ce **Noriega** bis ? On lui laisse le bénéfice du doute. Quoi qu'il en soit, pour parvenir au niveau d'un Al Pacino, le choix d'Oliver Stone, l'ex-adversaire de 007 a du pain sur la planche !

● Après son western **Wild Bill**, Walter Hill se mettra à l'heure du samouraï pour un remake du **Yogimbo** d'Akira Kurosawa. Dans ce classique, Toshiro Mifune incarnait un samouraï louvoyant entre deux clans rivaux pour tirer des bénéfices substantiels de cette guerre. Sergio Leone n'a jamais caché la parenté de **Pour une Poignée de Dollars** avec le chef-d'oeuvre de Kurosawa. Pour la petite histoire, John Carpenter a planché quelques mois sur ce remake moderne d'une histoire vieille comme l'Harlequin de la commedia dell'arte.

● Instable Jodie Foster. A quelques semaines du tournage de **Crisis in the Hot Zone**, elle file, abandonnant son partenaire Robert Redford et le réalisateur Ridley Scott, avec qui elle s'entendait médiocrement, à leur sort. Qui fixera donc les yeux délavés de Robert Redford dans ce thriller dont la pierre angulaire est un virus mortel introduit aux Etats-Unis par des singes de laboratoire ? Ses producteurs craquent pour la blonde Robin Wright, la belle princesse de **Princess Bride**, mais ceux-ci l'oublient vite pour Holly Hunter, puis Susan Sarandon. Faites votre choix messieurs. Hollywood ressemble vraiment de plus en plus à une vaste loterie tronquée. Ironiquement, Wolfgang Petersen travaille sur un scénario voisin, pour ne pas dire jumeau, avec **Outbreak**, dont le "méchant" est également un microbe extrêmement virulent provenant d'un singe. Dustin Hoffman, Rene Russo et Morgan Freeman combattent la bête qui menace de décimer la population de la planète.

● Après **Crisis in the Hot Zone**, Ridley Scott devrait se consacrer à **Overkill**, un thriller de politique-fiction. Son héros : un exécuteur de la CIA contraint de sortir de sa retraite pour empêcher qu'un complot formé par des anciens des services secrets américains et des hommes du KGB n'aboutisse à l'assassinat de Boris Yeltzine.

● Au tableau des mutations, **Batman Forever** connaît de gros bouleversements. Trop gourmand (il voulait 15 millions de dollars), Michael Keaton est remercié. Il abandonne sa panoplie de justicier à Val Kilmer. Dans la foulée, Rene Russo quitte Gotham et laisse son rôle, celui de la vilaine Femme Fatale, à Nicole Kidman. Nicole Kidman doit sa présence au générique au refus de Kim Basinger, initialement approchée par le réalisateur Joel Schumacher, peu enthousiaste à l'idée de retrouver son perceur de coffre de **L'Affaire Karen McCoy**, à savoir Val Kilmer.

● Mari de Nicole kidman, Tom Cruise s'entraîne au maniement des gadgets électroniques de l'espionnage international. Pourquoi donc ? Pour succéder à Peter Graves dans le rôle de Jim Phelps dans la version cinématographique de **Mission Impossible**. Derrière la caméra : Brian DePalma dans un registre où il devrait se surpasser. Après **Le Fugitif**, **Maverick**, **Les Flintstones**, encore un fleuron de la télévision américaine qui connaît les honneurs du grand écran.

La guerre des castings !

David A. Prior est un mauvais réalisateur. Ancien pilier de la firme *A.I.P.* pour laquelle il bâcle une flopée d'expéditions guerrières au Vietnam, il sait monter des projets juteux appris au contact de son ancien patron, David Winters. Sa méthode : regrouper un maximum de comédiens connus, des has-been très souvent, y compris dans les plus petits rôles, afin que leur participation étoffe des scripts maigrichons. Suivant cette logique commerciale, le duo Winters/Prior accouche de **Night Trap** (Robert Davi, Michael Ironside, Lydie Denier, Lesley Anne-Down), **Double Threat** (Richard Lynch, Sally Kirkland, Andrew Stevens), **Raw Nerve** (Sandahl Bergman, Jan-Michael Vincent, Glenn Ford, Traci Lords), **Le Complot de l'Araignée** (Tony Curtis, Robert Davi, Bo Hopkins, Charles Napier, Charlene Tilton)... De beaux navets. Aujourd'hui, David A. Prior, lassé du joug de David Winters, vole de ses propres ailes. Ras le bol de mettre sa matière grise au service de *A.I.P.*, devenu *West Side Studios* par besoin de respectabilité et pour tromper la vigilance de ceux pour qui le nom de la compagnie équivalait à série Z ultra ringue. Désormais flanqué d'un nouvel employé zélé, le réalisateur Rod Hewitt, David Winters continue d'exploiter le filon avec **The Dangerous** qui réunit tout de même l'inévitable Robert Davi, Michael Paré, John Savage, Elliott Gould, Joel Grey. Pas mal. Bien sûr, en fondant la société *Southern Star Studios*, David Prior n'allait pas renoncer à exploiter le filon. Pour battre son ancien partenaire à son propre jeu, il met les bouchées double dans **Felony**, une sombre histoire de machination internationale au sein de la CIA. Défilent dans cette série B Lance Henriksen, David Warner, Jeffrey Combs, Joe Don Baker, Ashley **Hellraiser** Laurence, Charles Napier... Entre les deux David, qui gagnera la guerre de la surenchère des génériques étoilés ? Pour se clouer mutuellement le bec, ils seraient même prêts à casser leur tirelire pour se payer une pointure. Ah, ces deux-là !



Du vieux-neuf à hong kong...

A Hong Kong, les modes se suivent à une cadence toujours aussi folle. L'une des dernières en date : la nostalgie de l'époque *Shaw Brothers*, époque bénie de tous les amateurs de cinéma épique en apesanteur. Deux films particulièrement exhalent le délicieux parfum des fleurons d'antan : **The Rape of the Red Lotus** et **Tai Chi**.

Produit par Tsui Hark, **The Rape of the Red Lotus** porte la signature de Ringo Lam, artisan généralement moins adroit. Inspiré par **La 36ème Chambre de Shaolin** et autre **Disciples de Shaolin**, le film respecte scrupuleusement les traditions. Il s'agit donc de décrire l'éducation à la dure de jeunes moines dans le monastère de Shaolin où grouillent les épreuves, les murs coulissants, les pièges mortels à base de lances surgissant de partout... Blindés, les moinillons peuvent affronter un autre moine, félon et au service de l'envahisseur Mandchou. Une épatante série B.

Néanmoins supérieur lui est **Tai Chi** de Yuen Woo Ping, réalisateur des premiers bons Jackie Chan et de quelques **Sens du Devoir** pour la firme défunte *D & B*. Comme **The Rape of the Red Temple**, **Tai Chi** tourne autour de moines bouddhistes, de trahison, d'envahisseurs. Au sortir du monastère, deux amis prennent des directions radicalement opposées. L'un, cupide, se vend à l'envahisseur dont il devient à une vitesse sidérante et à force de manoeuvres odieuses l'un des généraux. L'autre se met au service de la rébellion. Rendu fou par la douleur, il retrouve ses esprits pour une bataille finale à décoller les papiers peints, une bataille à un contre cent au bas mot, chorégraphiée avec une virtuosité, une puissance et une imagination démentielles. Ici, les méchants sont réellement abominables, les cadavres se comptent par centaines, les blessés résistent malgré un corps hérissé de flèches comme une grosse pelote d'épingles. Couple vedette de cette fresque comme on en voyait tant à Hong Kong au milieu des seventies : Jet Lee (méga-star de la saga **Once upon a Time in China**) et Michelle Khan qui en remontrait à Jackie Chan dans **Police Story 3**.



■ *Jet Lee & Michelle Khan dans TAI CHI* ■

TV

○ *MTV* se lance dans la production avec ***Dead at 21***, une série d'action de 13 épisodes d'une demi-heure au sujet très science-fiction cyberpunk. Eric Bellamy est un "CYB" (Cybernetic Human Being), autrement dit un androïde construit par le gouvernement et programmé pour une durée de vie de 21 ans. Mais le côté humain d'Eric prend le dessus, et s'il ne veut pas mourir le jour de ses 21 ans, il devra se lancer dans une course contre la montre et retrouver tous ceux qui peuvent prolonger son existence. On attend de voir ce que peut donner le style *MTV* adapté aux règles d'une série télé au thème prometteur.

○ Bryan Brown va reprendre son rôle de spécialiste des effets spéciaux de FX dans une série télé. Selon les producteurs, la part belle sera faite aux effets spéciaux de toutes sortes. 22 épisodes de 50 minutes sont déjà en tournage. La diffusion est prévue sur les chaînes locales aux USA. En France, beaucoup de chaînes sont intéressées, mais rien n'est encore signé.

○ Gros succès de l'été à la télé américaine, **Roswell** est un téléfilm produit pour le câble qui devrait fortement plaire aux amateurs d'***Aux Frontières du Réel***. Il y est question d'un major de l'armée de l'air US viré de son poste pour en avoir trop révélé sur les relations qui existeraient entre l'armée américaine et une puissance extraterrestre présente sur Terre. Basé sur une histoire prétendue vraie qui a fait les choux gras d'une bonne tonne de journaux à sensation, **Roswell** a fait couler beaucoup d'encre dans la presse US. On y loue les qualités de l'interprétation de Kyle McLachlan dans le rôle-titre, le scénario riche et les effets spéciaux remarquables. On attendra la sortie vidéo en France pour se faire une idée.

○ Devant les records d'audience remportés par la diffusion de ***The Stand*** sur *ABC* en mai dernier, *Castle Rock* a eu une excellente idée. Déçu par les chiffres médiocres du **Bazaar de l'Epouvante** (à peine 15 millions de dollars), *Castle Rock* a décidé de récupérer les 30 minutes du film coupés au montage par Fraser Heston pour donner un téléfilm en deux parties qui sera diffusé sur *ABC*. Malin, non ?

○ Pour terminer, une petite annonce destinée à tous les réalisateurs de courts métrages amateur. La compagnie de production *Mygale Films* recherche, en vue d'une diffusion sur une chaîne de télé américaine, des courts métrages sur tout support (8, 16, 35, Beta...) Envoyez vos copies VHS à : Mygale Films, 9, rue Germain Pilon, 75018 Paris.

EXPRESSIMO

● Très occupé, trop sans doute, Stallone doit lâcher du leste. Il abandonne donc **Fair Game** à Val Kilmer. Cette production Joel Silver met en scène un flic aux trousses d'une escouade de tueurs, anciens barbouzes du KGB. A ses côtés, dans le rôle de l'avocate, Joel Silver verrait bien la top-model Cindy Crawford. Madame Richard Gere répondra-t-elle affirmativement ? Si c'est le cas, à la sortie du film, une couverture sur deux dans les kiosques affichera le minois du portemanteau le plus cher du monde.

● Décidément, Keanu Reeves prend goût au film d'action. *Savoy Pictures* lui offre 7 millions de dollars pour **Without Remorse,** inspiré d'un roman de Tom Clancy, le papa de Jack Ryan (**A La Poursuite d'Octobre Rouge, Jeux de Guerre**). Incarné par Willem Dafoe dans **Clear and Present Danger**, le marine Jack Kelly sera donc héros à temps plein, qui infiltrera un gang de trafiquants de drogue, coupable de l'assassinat de sa fiancée. A ses côtés, quelques anciens du Vietnam complètent le tableau. Pas de réalisateur attelé au projet pour l'instant, John McTiernan, pressenti, ne pouvant le mener à bon port pour cause de **Die Hard 3** où Bruce Willis partage la vedette avec Jeremy Irons (dans le rôle du méchant) et Samuel Jackson, partenaire de John McClane dans sa chasse au "mad bomber" qui terrorise Manhattan.

● A peine sorti des bras de Sophie Marceau dans **Brave Heart** qu'il réalise de concert, Mel Gibson enfilera la tenue de pompier futuriste du remake de **Farenheit 451** réalisé en 1967 par François Truffaut. L'interprète de **Maverick** reprend donc le rôle tenu par Oscar Werner, celui de Gus Montag, un pompier au service d'une société totalitaire qui ordonne la destruction par le feu de tous les livres. Montag finit par se rebiffer contre le pouvoir en place. Auteur du roman original, Ray Bradbury se doit d'approuver le scénario de ce nouveau **Farenheit 451**.

● Quels têtes ils auront ? Après Roger Moore dans la fameuse série TV british et Jean Marais dans **Le Saint prend l'Affût** de Christian-Jaque, le héros imaginé par Leslie Charteris, Le Saint, dans sa version moderne pour le cinéma, aura les traits de Hugh Grant qui tire ainsi les marrons du feu du triomphe de **Quatre Mariages et un Enterrement**. Christophe Lambert, quant à lui, en attendant le retour de Greystoke, se remet en forme pour les besoins de **Mortal Kombat** de Paul Anderson, adaptation ciné du jeu vidéo dans lequel combattants de tout poil se foutent sur la gueule !

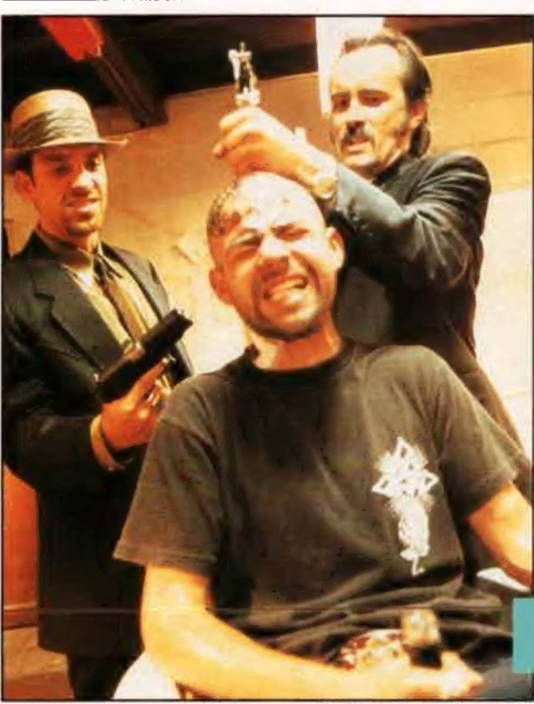




■ *Sylvester Stallone & Sharon Stone dans THE SPECIALIST* ■

Place aux jeunes !

Tandis que son ami-rival Arnold Schwarzenegger joue la sécurité en tournant exclusivement pour de vieilles connaissances (John McTiernan, Ivan Reitman, James Cameron...), Stallone fait confiance aux jeunes. Entre Marco Brambilla (**Demolition Man**) et Danny Cannon (**Judge Dredd**), il s'appuie sur les épaules du réalisateur péruvien Luis Llosa. Formé à l'école Corman où il n'échappe pas à l'instruction par le navet vidéo (**Le Sang de l'Amazone, CrimeZone** avec David Carradine, **Hour of the Assassin**). Nanti de moyens plus confortables et d'un casting respectable (Tom Berenger, Billy Zane), Luis Llosa donne une idée de son talent dans **Sniper**, thriller couleur jungle amazonienne. Convaincu par le potentiel exprimé dans **Sniper**, Stallone lui offre de mettre en images **The Specialist**, un thriller dans la droite lignée de **Dans la Ligne de Ligne**. Stallone ne se charge pas de la protection rapprochée du président des Etats-Unis. L'ex-Rambo incarne un artificier d'élite, un virtuose du déminage ne pouvant être contacté que par téléphone. Son adversaire : une créature aussi perfide que belle, transfuge de la CIA dont elle utilise sans vergogne les méthodes... Doté d'un casting généreux (James Woods, Eric Roberts, Rod Steiger), **The Specialist** offre à Sharon Stone un rôle dans la continuité de **Basic Instinct**. Un personnage de vilain écrit par une femme, Alexandra Seros. Méchante dans **The Specialist**, Sharon Stone se place du mauvais côté de la barrière dans **Casino** de Martin Scorsese, pour lequel elle sera l'épouse d'un Robert De Niro membre de la mafia de Las Vegas.



■ *Une séance de torture corsée dans LOVE & A.45* ■

Tarantino fait des petits !

Quentin Tarantino commence à faire des disciples. Témoin C.M. Talkington, adepte lui aussi du polar violent, destroy. Très rock'n roll son **Love & A. 45**, autrement dit **L'Amour sur un Gros Calibre**. Réalisateur dès l'âge de 9 ans de courts métrages aux titres prometteurs (**Barbie and Ken Have a Terrible Car Accident, The Monster that Ate my Sister**), Talkington se place aujourd'hui dans la mouvance de **True Romance** et autres love-stories arrosées de plomb. "Western psychedelic road opera", **Love & A.45** raconte une de ses histoires simples et linéaires qui permettent tous les écarts. Après que son partenaire ait tué la fille d'un shérif, un petit truand, Watty Wattes et sa vipère de petite amie, Starlene, mettent les bouts pour échapper aux représentants de la loi, dont les méthodes pour les éliminer tiennent du banditisme. Pour faire bonne mesure, le couple doit aussi traiter avec des malfrats... Cela sent le Tarantino à plein nez, d'autant que la violence verse dans la complaisance, que les uzis causent volontiers, que les paysages du Texas garantissent le côté road-movie dans la tradition, que la bande sonore contribue à l'esprit rock du film... Comme pour mieux marquer la parenté avec l'auteur de **Reservoir Dogs**, Talkington recrute quelques comédiens "psychédéliques" (Jeffrey **Ré-Animator** Combs, Jack **Eraserhead** Nance, Peter **Easy Rider** Fonda) pour camper des personnages hauts en couleurs. Couleurs sang et poussière évidemment. ■

Au coeur du temps

Demolition Man rencontre **Retour vers le Futur** et cela donne **TimeCop**, une course-poursuite à travers le temps dont Jean-Claude Van Damme se montre très satisfait. *"Il s'agit de mon premier bon scénario"* dit l'acteur à la mémoire courte. Donc, dans cette imposante production de science-fiction, Van Damme interprète Max Walker, flic dans le futur clean et aseptisé de 2004. Après la mort de sa femme, il accepte une mission très spéciale : piloter une machine à voyager dans le temps pour coller au train d'un politicien à l'ambition démesurée (Ron Silver). Afin de grimper au sommet de la pyramide du pouvoir, celui-ci essaie d'influer sur le cours du temps par quelques assassinats. Où qu'il aille, Max Walker le suit systématiquement...

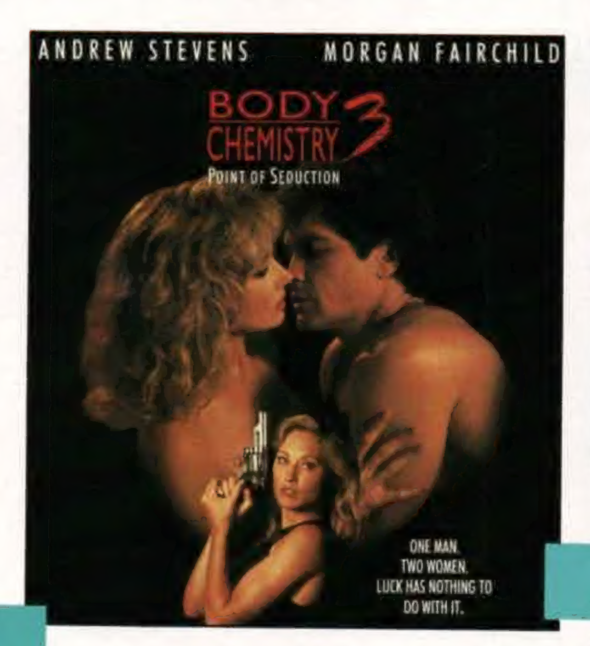
On dit le plus grand bien de ce **TimeCop** qui serait du niveau d'un bon Schwarzenegger. On murmure même que Van Damme aurait fait des progrès considérables en usant d'un humour très Arnold justement. Des effets spéciaux nombreux, un rythme haletant... Van Damme s'offre même son fameux grand écart... pour éviter, dans une cuisine, une roquette qui lui passe entre les jambes ! Heureux de sa collaboration avec le réalisateur Peter Hyams (**Outland, 2010**), Van Damme remettra très prochainement le couvert avec lui, une fois bouclé **StreetFighter** de Steven DeSouza. Ce sera pour **Sudden Death**, un thriller situé dans les milieux du hockey sur glace.

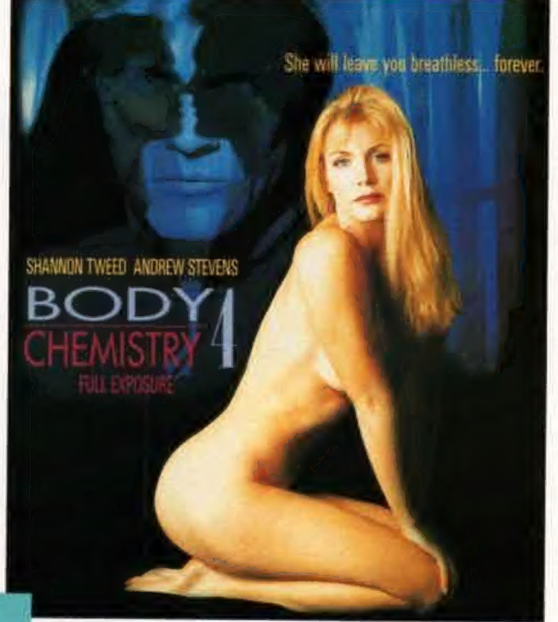


■ *Jean-Claude Van Damme dans TIMECOP* ■

Jim Wynorski : Z dans l'âme !

Aux côtés de Fred Olen Ray, Jim Wynorski mène rondement sa carrière d'érotomane de série B & Z. Roublard comme pas deux, il tourne beaucoup pour Roger Corman (**Dinosaur Island, Munchie Strikes Back**) et, parallèlement à son job de réalisateur à la solde d'autres producteurs, il crée *Sunset Films International* en compagnie du comédien-cinéaste Andrew Stevens. La vocation de *Sunset* ? Des séries B dans la mouvance du marché. Le western marche fort, *Sunset* produit alors **Hard Country**, avec Matt McCoy (**La Main sur le Berceau**), évocation fauchée du Far West. Sa vedette, Martin Kanning, ouvre un saloon après avoir exercé les professions de shérif puis de chasseur de primes. Les colts, il les ressort lorsqu'un des constructeurs du chemin de fer liquide une des entraîneuses de son établissement. Poussé par sa petite amie Donnie, Kanning se fait prier pour rendre justice...





Spécialiste du petit film de cul soft, Jim Wynorski se retrouve en terrain connu pour **Body Chemistry 3 & 4**. Le premier, il le tourne pour la firme *Overseas Filmgroup*. **Body Chemistry 3 : Point of Seduction**, interprété par Andrew Stevens et Morgan Fairchild, narre les déboires érotico-criminels du producteur de télévision Alan Clay et de l'affriolante psychologue Claire Archer, dont la vie vient de faire l'objet d'un scénario à sensation. Il se trouve en effet que la psy aurait la fâcheuse tendance d'éliminer les mâles qui l'entourent... Jim Wynorski passe à *Sunset* et **Body Chemistry 4 : Full Exposure** le suit comme une casserole. Exit Morgan Fairchild, c'est la spécialiste Shannon Tweed qui reprend le rôle de Claire Archer. Cette vipère assassine complote abondamment pour grimper les marches qui mènent au star-system. Elle séduit un comédien connu, couche avec un producteur, connaît quelques tourments car le fantôme d'Alan Clay (de l'épisode précédent) vient la hanter... Fumeux tout ça. On est loin du premier **Body Chemistry**, simple remake un peu corsé de **Liaison Fatale**.



■ *THE SKATE BOARD KID 2* ■

Western, sexe : manquent encore au palmarès 94 de Jim Wynorski, un film fantastique et un divertissement pour les familles. Le fantastique, c'est **Temptress** avec Linda Blair, histoire de jeteuse de sorts plus efficaces que ceux des marabouts de Barbès. Pour les bambins, après deux **Munchie**, Wynorski produit **The Skate Board Kid 2** dont le premier épisode stationne sur le catalogue de Roger Corman. Qu'il le garde. Réalisé et interprété par Andrew Stevens (qui pointe d'une façon ou d'une autre à tous les génériques *Sunset*), cette séquelle suit les pérégrinations du gamin Sammy Curtis chevauchant une planche à roulettes volante construite par l'extraterrestre Zeno. Pour faire bon genre, les sieurs Stevens et Wynorski se paient tout de même Dee Wallace Stone, la jolie maman de **E.T.** auquel **The Stake Board Kid 2** cligne pesamment de l'œil. Pas de doute, aux commandes d'une boîte comme *Sunset*, Jim Wynorski promet un avenir brillant à la série B/Z à laquelle il garantit au moins une dizaine de rejetons par an. Belle fécondité. ■



■ Jack Traven (Keanu Reeves), un policier de la brigade anti-gang de Los Angeles confronté à une situation explosive ! ■

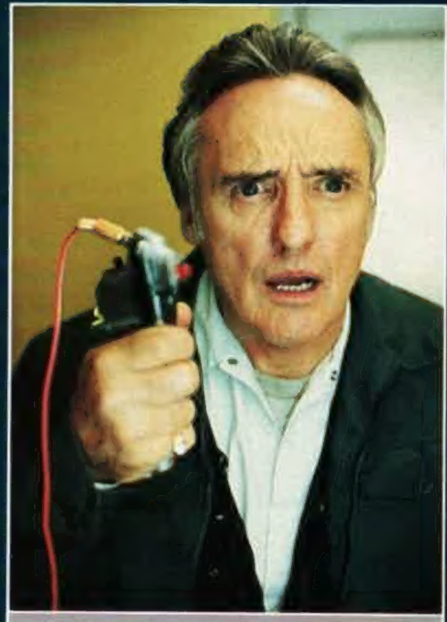
SPEED

Des personnes suspendues entre la vie et la mort dans un ascenseur... Un bus truffé d'explosifs et condamné à rouler à 80 km/h quoiqu'il arrive... Un métro lancé à vive allure sur une voie inachevée... Dans *Speed*, une mécanique huilée à la perfection, le maître-chanteur Howard Payne n'accorde aucun répit au policier risque-tout Jack Traven. Go !

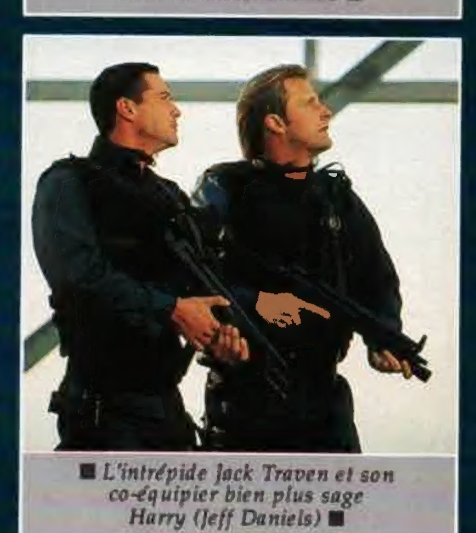
Que tous les déçus de **Last Action Hero**, **Cliffhanger** et **Demolition Man** gardent espoir, le film d'action n'a pas encore rendu son dernier soupir. Pourtant, d'un strict point de vue économique, la réunion d'une star, d'effets spéciaux complexes et de scènes dont les concepts tiennent uniquement à l'aspect spectaculaire, a conduit le genre dans une sale impasse. Le gonflement infernal des budgets a modifié la donne sur un plan artistique, et si James Cameron peut encore garder suffisamment de lucidité pour donner une cohérence à un film dont l'enveloppe est sur le point d'exploser (attendons **True Lies** quand même pour vérifier), on sent bien chez les autres que les dizaines de millions de dollars alloués sont autant de mauvaises raisons de s'écarter du principal : au suspense pur s'est substituée la destruction à grande échelle, à la nervosité de jeu la frime décontractée et au sacrifice de soi le détournement du genre à des fins personnelles. **Last Action Hero**, **Cliffhanger** et **Demolition Man** sont des films confortables, tournés en majorité dans le confort et à voir dans des fauteuils confortables, pop corn et boisson roteuse à portée de main. Ou quand un genre populaire savoure les joies de l'embourgeoisement !

La sortie de **Speed** est une réponse indirecte, mais d'une clarté absolue, à ceux qui malmènent le genre. Car avant d'être un film, **Speed** est une idée presque politique de cinéma dont le radicalisme est autant un bonheur pour les adhérents qu'une horreur pour les adversaires. **Speed** est le premier film d'action "non-stop" de l'histoire du cinéma (1). Rien que ça ! Si l'on a souvent avancé ce terme en parlant de **Mad Max 2**, **Commando**, **RoboCop** ou **Piège de Cristal**, il faut bien aujourd'hui avouer que c'était un vrai-faux discours. Reposant avant tout sur des personnages forts, les titres sus-cités, malgré un pourcentage d'action largement au-dessus de la moyenne, ne sortaient pas d'un moule traditionnel d'écriture où la scène d'action est d'autant plus excitante que les préliminaires ont été longs et les protagonistes concernés.
Avec **Speed**, le scénariste Graham Yost et le réalisateur Jan de Bont tirent un trait sur la "méthode". Ils réinventent avec une audace folle un genre - le film d'action - en débarrassant de ses scories un sous-genre - le film catastrophe. La configuration humaine a toujours ralenti le déroulement des films catastrophe, en imposant des scènes d'exposition, des intrigues parallèles et parfois des épilogues à rallonge. Dans **Speed**, l'action ne vient pas chercher les personnages, ce sont les personnages qui sont violemment catapultés en pleine action : le film de Jan de Bont est un train qu'on prend en marche, et on comprendra que certains se cassent les dents sur le quai !

Plus que Jack Traven (Keanu Reeves) l'officier zélé de la brigade anti-gang de Los Angeles, plus que Howard Payne (Dennis Hopper) le dangereux maître-chanteur,



Howard Payne (Dennis Hopper), un dangereux maniaque du plastique et de la télécommande



L'intrépide Jack Traven et son co-équipier bien plus sage Harry (Jeff Daniels)

plus qu'Annie (Sandra Bullock) la charmante otage très active, les héros de **Speed** sont donc, dans l'ordre d'apparition à l'écran, un ascenseur, un bus et un métro. Des machines vedettes d'un film mécanique : qui dit mieux ? Dans **Speed**, les personnages n'ont aucune vie externe à l'action du film et se révèlent uniquement dans le cadre très étroit d'un scénario incroyablement astucieux qui interdit le moindre temps mort.
Cela commence par le sauvetage périlleux des utilisateurs d'un ascenseur truffé d'explosifs, menaçant de s'écraser si Payne ne touche pas sa rançon dans l'heure. Défait par Jack Traven et son coéquipier Harry (Jeff Daniels), Payne, supposé mort, contre-attaque pourtant quelques mois plus tard en plombant un bus. Si le véhicule rempli de passagers atteint les 80 km/h, la bombe est amorcée. S'il redescend en-dessous de la barre des 80 km/h, la bombe explose ! Informé de la situation par Payne qui désire prendre une cinglante revanche, Traven trouve le bus et rejoint au prix d'un exploit l'habitacle. Trop tard, la bombe est amorcée. Le chauffeur étant rapidement blessé par une balle perdue, une passagère du nom d'Annie prend le volant pendant que Traven improvise une cavale sans possibilité d'escale.
Gros morceau du film d'une durée record de 1 h 10, cette poursuite (on pourrait dire cette scène !) constitue un véritable défi scénaristique et technique, où il s'agit d'injecter à intervalles réguliers des éléments nouveaux permettant de tenir la longueur : embouteillage, virage serré, tronçon d'autoroute inachevé, bombe supplémentaire, réservoir d'essence percé... Le suspense est maintenu par une exploitation maximale de la situation, et quand bien même la tension se relâcherait par moments, le bus, lui, continue de foncer dans les rues de Los Angeles et alentours. On pourrait ajouter qu'entre Jack Traven et Annie naît dans l'urgence une complicité sentimentale, mais ce n'est là qu'un micro-détail annonçant le happy-end de rigueur !

Mais avant cette fin programmée, **Speed** offre la cerise sur le gâteau avec l'introduction de sa troisième vedette. Direction les souterrains, un métro où Howard Payne retient en otage Annie et que Jack Traven attrape en marche (décidément, c'est une bonne habitude !). L'occasion de passer encore vingt bonnes minutes tout à fait réjouissantes et de noter aucun signe d'essoufflement de la part de Jan de Bont. L'ancien chef opérateur de Paul Verhoeven, rodé au genre par son travail sur **Piège de Cristal**, **A la Poursuite d'Octobre Rouge** et autre **Arme Fatale 3**, se permet même, pour sa première réalisation, de réussir un truc absurde : un grossier champ/contre-champ sur une étincelle grillant le bitume ! Après presque deux heures de mise en scène sévère mais juste, de plans évitant le superflu pour des raisons économiques, Jan de Bont cède enfin à l'inutile et fait royalement péter la soupape de sécurité. Cette gratuité dans l'effet est une petite récompense par rapport à la somme d'efforts dépensée. Repos !

Vincent GUIGNEBERT

(1) - Pour être tout à fait honnête, **Speed** compte une scène de remise de médaille où il n'y a ni suspense, ni action, ni cascade. Elle doit bien durer... une minute !

Twentieth Century Fox présente Keanu Reeves dans ***SPEED*** (USA - 1994) avec Dennis Hooper - Sandra Bullock - Joe Morton - Jeff Daniels - Alan Ruck - Glenn Plummer **photographie de** Andrzej Bartkowiak **musique de** Mark Mancina **montage de** John Wright **scénario de** Graham Yost **produit par** Mark Gordon **réalisé par** Jan de Bont
24 août 1994 **1 h 56**

interview : JAN DE BONT


■ Jan De Bont ■

Basic Instinct, Piège de Cristal, Black Rain, L'Expérience Interdite, La Chair et le Sang, L'Arme Fatale 3 et beaucoup d'autres succès lui doivent énormément. Garant de réussite technique et artistique, Jan De Bont, néerlandais comme Paul Verhoeven, le cinéaste qui l'a entraîné dans son sillage à Hollywood, était l'un des directeurs de la photographie les plus sollicités des Etats-Unis. Il est aujourd'hui un ténor de l'action, un technicien d'exception capable de tenir en haleine le spectateur deux heures durant, sans le laisser souffler un seul instant...

Comment est né *Speed* ? Après avoir participé à de nombreuses grosses productions bourrées de gunfights et d'explosions, vous avez décidé d'en remontrer à vos anciens patrons ?

Au départ, le scénario de **Speed** stationnait chez *Paramount*. C'est le responsable des acquisitions qui m'a fait lire, ainsi qu'à d'autres cinéastes d'ailleurs, le manuscrit. Dès la première lecture, je l'ai adoré et j'en ai immédiatement perçu toutes les possibilités, ce qui ne m'a pas empêché par la suite de demander à un nouveau scénariste d'ajouter une pointe d'humour dans les dialogues afin que les spectateurs puissent décompresser. Les responsables de *Paramount* ne sachant pas trop quoi faire de **Speed**, le film s'est retrouvé sur le marché. Dès que la *20th Century Fox* l'a repris, je les ai appelés pour manifester mon enthousiasme, pour leur faire part des idées que j'avais en tête. Ils m'ont écouté et m'ont finalement confié la mise en scène. Les gens de la *Fox* ont rangé **Speed** dans la catégorie des petits films. Ils ne se doutaient vraiment pas d'un succès de cette envergure !


■ *Jack Traven réquisitionne la voiture d'un "rasta man" (Glenn Plummer) pour un abordage périlleux* ■


■ *Annie (Sandra Bullock), une charmante passagère qui s'adapte aux situations les plus dangereuses* ■

Votre désir de devenir metteur en scène à part entière s'est-il manifesté à la lecture du script de *Speed*, ou découle-t-il de la frustration d'être chef opérateur et d'avoir eu à vous soumettre à la volonté des réalisateurs ?

A la sortie de l'Académie de Cinéma des Pays-Bas, j'espérais devenir cinéaste. Mais, à l'époque, ils étaient très nombreux tandis que le pays comptait très peu de directeurs de la photographie qualifiés. Je me suis donc mis au service d'amis réalisateurs, de Paul Verhoeven que j'ai suivi aux Etats-Unis. Là, j'ai travaillé avec des gens comme John McTiernan, Richard Donner, Tony Scott, qui sont devenus des amis. Difficile de leur dire non quand ils me contactaient pour tenir le poste de chef opérateur sur leurs films. Pendant ce temps, les producteurs me faisaient des propositions, pour des productions modestes malheureusement. Et je voulais débuter sur un film à grande échelle destiné à un large public. Pas évident car les projets de ce genre vont généralement à des réalisateurs confirmés et très bien cotés. J'ai donc attendu pour trouver le scénario idéal.

Qu'avez-vous appris des cinéastes avec qui vous avez travaillé ? Quels enseignements en avez-vous tirés ?

J'ai appris quelque chose de tous les réalisateurs avec qui j'ai collaboré. Cela m'a d'autant plus servi dans **Speed** que j'ai été chef opérateur de gros films d'action, pour John McTiernan notamment. John McTiernan se tourne surtout vers la technique alliée à un grand sens du montage. Ridley Scott s'adonne à la stylisation, à tous les niveaux. Chez Paul Verhoeven, importe principalement la distorsion de l'image réelle. De son côté, Richard Donner s'emploie à s'amuser et à amuser, distraire... Tous les grands metteurs en scène avec qui j'ai travaillé ont leur particularisme. A leur contact, j'ai surtout appris ce qu'il ne fallait pas faire. Etant en permanence derrière la caméra, je distingue mieux que personne la cause des problèmes lorsqu'ils surviennent. On apprend toujours davantage quand les choses se passent mal que lorsque tout roule parfaitement. En fait, chaque réalisateur vous enseigne quelque chose ; vous essayez de profiter de ce qu'il y a de meilleur en lui. Toutefois, un chef opérateur est tributaire de son metteur en scène. Il s'investit en fonction de sa demande, qui fixe les limites de son apport. Or, j'avais envie d'aller plus loin. **Speed** me l'a permis.

Y-a-t-il quelque chose d'indispensable pour aborder un film d'action comme *Speed* ?

Il faut impérativement aimer le genre. Les films d'action sont ce qu'il y a de plus difficile à mettre en images : ils demandent des efforts surhumains, une logistique très lourde. Pourtant, ils sont les plus sous-estimés.

Dans une comédie ou un drame, vous avez entre 600 et 700 plans. Dans **Speed**, vous pouvez en compter exactement 2075 ! Et dans chaque plan, vous devez exprimer une sensation en une poignée de secondes. Interdit de traîner. Vous n'avez que quelques instants pour que les comédiens simulent une émotion : la peur, l'anxiété, la joie... Moi, j'ai toujours aimé les films d'action. J'aime aller au cinéma, payer ma place, en avoir pour mon argent, m'amuser face à l'écran. En tant que cinéaste, j'ai réalisé avec **Speed** le film que je voulais voir en tant que simple spectateur.

Quel est votre secret pour réussir un bon film d'action, *Speed* en l'occurence ? Du spectacle avant tout ?

L'action seule n'aboutit jamais à quelque chose de bon. Il faut que le spectateur aime les personnages, s'identifie à eux. Si le public ne s'y intéresse pas, comment voulez-vous qu'il se passionne pour l'action ? Avant le tournage de **Speed**, beaucoup m'ont dit que mettre une femme au volant du bus ruinerait le film. Faux. A partir du moment où vous crédibilisez la situation, où vous donnez du caractère à ce personnage, le film ne perd rien de son efficacité. Au contraire, il y gagne encore. S'il y a tant de films d'action qui se plantent tous les ans, c'est du fait que réalisateurs et scénaristes négligent d'élaborer autre chose que des cascades, des braquages, des explosions...

Dans *Speed*, vous marchez sur le fil du rasoir puisque la présentation des personnages intervient au cœur de l'action...

Là réside le risque. Dans une histoire ordinaire, vous prenez votre temps pour développer le caractère des personnages et, ensuite, vous passez à l'action. Dans **Speed**, tout intervient en même temps. Il fallait créer l'émotion, l'interaction entre les protagonistes et le public, et ne jamais distraire le spectateur du suspense. Très difficile de coordonner tout ça, mais l'existence même de **Speed** voulait qu'on relève ce défi.

La présence de Keanu Reeves en tête de générique surprend. Un rôle aussi physique n'aurait-il pas plutôt exigé un acteur comme Steven Seagal, Van Damme, des habitués du genre en somme ?

En acceptant de réaliser **Speed**, j'ai demandé à ce que Jack Traven ne soit pas incarné par un comédien familier de ce type de rôles, Schwarzenegger, Stallone ou Bruce Willis. Il est grandement temps que de nouvelles stars du film d'action se manifestent, que les vieux laissent la place à des comédiens plus jeunes, plus contemporains, plus modernes et aussi plus vulnérables. Keanu Reeves n'a pas seulement de beaux yeux ; c'est un excellent comédien. J'ai pensé à lui après avoir vu **Point Break**. N'ayant pas une grande passion pour les films d'action, il a abordé **Speed** avec une certaine désinvolture. Au bout d'une semaine, je lui ai donné l'occasion de faires quelques cascades faciles. Il y a pris plaisir et, surtout, a découvert les efforts et la discipline qu'exige ce type de production. Dans un drame, vous avez toute latitude pour situer les personnages, les faire s'exprimer... Dans un film d'action, le rythme est beaucoup plus serré, on doit procéder par petites touches et se montrer extrêmement précis. Après avoir compris cela, Keanu Reeves s'est complètement investi dans le tournage. Son travail est de tout premier ordre.

Keanu Reeves s'est à ce point investi dans *Speed* qu'il se passe de doublure dans une séquence particulièrement dangereuse...

■ ■ ■



■ *Un équipement de choc, à la mesure des exploits à accomplir, pour Jack Traven* ■



■ *Howard Payne, un artificier diabolique qui menace la sécurité de Los Angeles* ■



■ *Jack Traven et sa façon bien à lui de concevoir les transports en commun !* ■

□□□

Absolument. La caméra devait être si proche du personnage pour des raisons de crédibilité qu'on n'avait pas le choix. J'ai essayé de la tourner avec un cascadeur, mais elle ne fonctionnait pas. J'ai donc pris Keanu à part pour lui expliquer que j'avais besoin que ce soit lui qui se trouve sous le bus filant à 80 km/h. Je lui ai promis que toutes les précautions possibles et imaginables seraient prises. J'ai moi-même tenté l'expérience. Effrayé, j'ai fait stopper le bus très vite. Mais Keanu a heureusement tenu plus longtemps que moi ! Nous avons uniquement eu recours à une doublure lorsque les pieds du personnage s'approchent dangereusement des roues. Keanu s'est beaucoup amusé à tourner **Speed**. Avant le tournage, il s'est plié de bonne grâce à un entraînement physique de deux mois sous la supervision d'un champion olympique. Je ne voulais pas le transformer en Rambo, mais le rendre totalement crédible dans la peau de Jack Traven, effacer son image d'adolescent californien glandeur.

Au vu de ce qui se déroule à l'écran, le tournage de *Speed* n'a sans doute pas été une partie de rigolade. N'avez-vous jamais craint d'avoir placé la barre trop haut ?

Pour être honnête, disons que le tournage fut un véritable cauchemar ! J'ai travaillé sur de gros films difficiles à maîtriser, mais ce n'était rien comparé à **Speed**. Dans chaque plan, vous avez quelque chose qui bouge : le bus, des voitures, un hélicoptère, le métro. Il n'y a rien de plus complexe que de travailler avec des comédiens dans un véhicule mobile, surtout pendant les huit semaines les plus chaudes de l'année, à raison de douze heures par jour. Vous avez évidemment le bus et, autour, quelque 400 voitures à synchroniser, à diriger. Et tout doit être remis en place à chaque prise. Logistiquement, c'était l'épouvante. Nous sommes parvenus au résultat escompté grâce à une discipline de fer, à un professionnalisme sans faille et à notre humour. Il en fallait ! D'ailleurs, tous mes copains réalisateurs, autant Paul Verhoeven que John McTiernan, m'avaient déconseillé de me lancer dans cette aventure. Eux auraient refusé le film, de peur de ne pas y arriver. Je les comprends !

■ *Harry assiste au sauvetage des prisonniers d'un ascenseur par son co-équipier Jack* ■

La synchronisation des mouvements de cette nuée de véhicules, comme des guêpes autour d'un gros bourdon, ne s'est pas spontanément mise en place...

On alignait les conférences avec décors et voitures miniatures pour illustrer les plans prévus, les propositions. On planifiait tout dans le moindre détail avant de répéter la séquence avec les jouets. Sur le tronçon d'autoroute de deux kilomètres dont nous avons bénéficié, j'étais à la tête d'une armada de 400 voitures toutes dotées d'une C.B. Lorsque tout le monde parlait en même temps, cela donnait un capharnaüm incroyable. Nous avons donc imposé le silence radio ; les conducteurs ne pouvaient qu'écouter les instructeurs. En cas de pépins, ils n'avaient qu'à se ranger sur le bas-côté tandis que le flot de notre circulation continuait de s'écouler. Il était impératif que chacun obéisse scrupuleusement à mes directives ou à celles du responsable des cascades. Au finish, ce fut miraculeux que nous n'ayons eu à déplorer aucun accident !

Vous filmez souvent le bus comme si vous vous trouviez en présence d'un personnage de chair et d'os, d'un acteur...

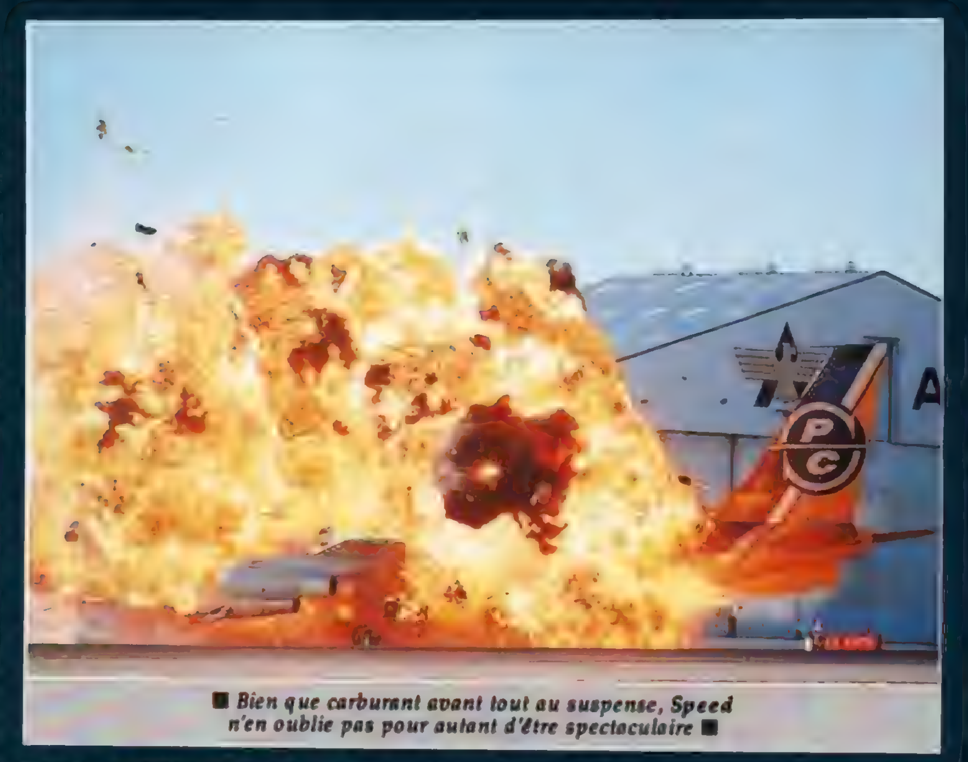
Tout à fait. Le bus devient progressivement un personnage du fait de sa fonction. Jamais il n'est poursuivi et jamais il ne fonce aux trousses d'un autre véhicule. Il essaie seulement de rester en vie comme ses passagers.

Leurs destins sont indissociables. Si cet autobus, ce monstre de métal, meurt, les usagers meurent tous. C'est une situation originale dans le genre car, généralement, vous avez soit les méchants traquant les bons, soit les bons courant après les méchants. Dans **Speed**, les passagers du bus se battent contre eux-mêmes ; ils sont seuls sur l'autoroute. En fait, j'avais plusieurs bus à ma disposition, selon les situations. L'un pouvait accélérer brutalement, l'autre adhérait plus fermement au bitume, d'autres étaient prévus pour les explosions, les cascades... Chacun avait sa spécialité.

Le clou de *Speed* : lorsque l'autobus décolle du pont inachevé comme une navette spatiale. Qui est donc l'initiateur de cette séquence digne du plus saugrenu des *James Bond* ?

Cette séquence ne se trouvait pas dans le scénario original. C'est une idée qui m'est venue sur le plateau, comme beaucoup d'autres. Je tenais à ce que le public pense : "Cette fois, c'est foutu. Le bus arrêtera là sa course !". Je voulais qu'il croie qu'il n'existait aucun moyen d'échapper à la chute dans ce ravin. Il fallait que l'issue soit certaine. Je sentais que cette séquence relancerait l'histoire, qu'elle lui insufflerait encore plus d'énergie. L'idée m'est venue lors du survol en hélicoptère d'une bretelle d'autoroute en construction, d'un trou béant. J'en ai parlé aux responsables des cascades. De l'avis de tous, un bus ne pourrait jamais s'envoler. Après avoir envisagé toutes les méthodes de décollage, nous avons opté pour ces rampes de lancement sur lesquelles s'élancerait notre bus spécialement allégé pour l'opération, capable de monter jusqu'à 100 km/h. Après des semaines de répétition, nous avons cru que le bond n'excéderait pas les dix mètres. J'ai donc demandé à ce que les caméras soient rapprochées du point du chute. En fait, le bus a volé dans les 40 mètres et sa réception au sol fut d'autant plus spectaculaire que les caméras encombraient sa trajectoire. Ces quelques secondes exigèrent un boulot de titan. Dans ce genre de circonstances, nous n'avez pas le droit à l'erreur : une seule prise, pas plus, afin d'éviter que le danger que présentent de pareilles cascades ne se renouvelle. Pour épargner des heures d'exposés et d'explications aux opérateurs, j'ai moi-même filmé le vol plané du bus.

Etant néerlandais, pensez-vous que *Speed* nécessitait une touche de sensibilité européenne ?


Bien que carburant avant tout au suspense, Speed n'en oublie pas pour autant d'être spectaculaire

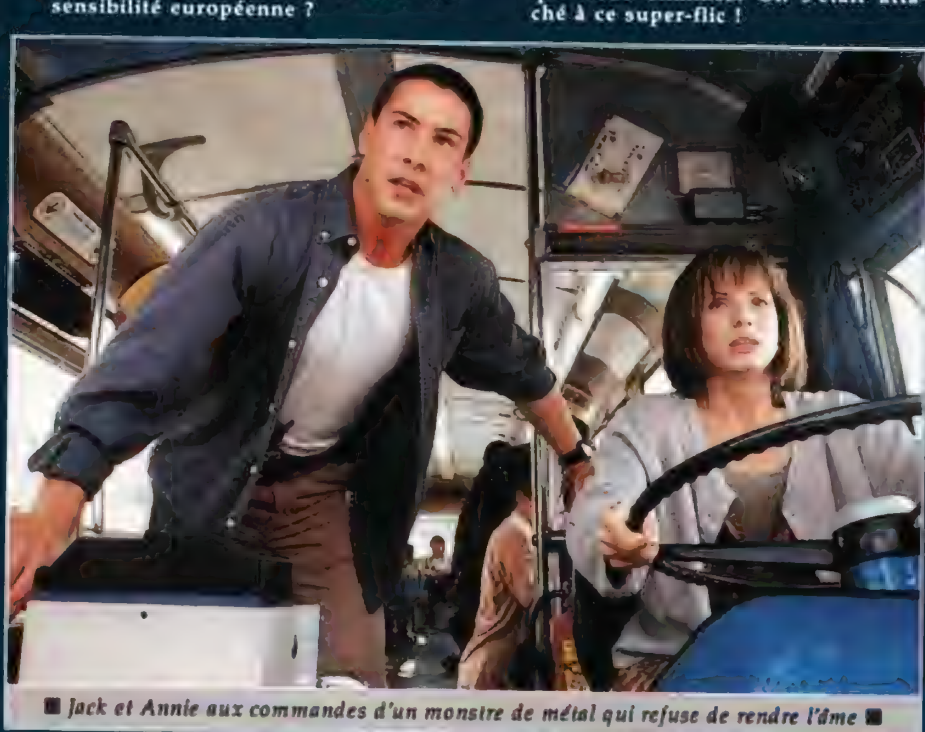
Speed se différencie de la moyenne des films d'action hollywoodiens qui tiennent généralement du dessin animé. Jack Traven et Annie sont des personnages réalistes. Ils n'accomplissent aucun exploit surhumain. Tout ce qu'ils font est dangereux, mais demeurent du domaine du possible. Ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire de franchir les limites de la vraisemblance pour réaliser un bon spectacle. **Speed** implique également des sentiments, des émotions ; il prend très au sérieux ses protagonistes. Annie, le personnage de Sandra Bullock, n'a rien de la ravissante idiote habituellement en faction dans se genre de production. Sandra Bullock n'a besoin de personne pour s'en sortir ; elle prend son destin en main. Son comportement n'est pas celui que vous trouvez généralement dans des films d'action de ce calibre. En ce sens, **Speed** a un petit quelque chose d'européen.

Vous êtes cruel vis-à-vis de Harry Temple, le partenaire de Jack Traven que vous éliminez. On s'était attaché à ce super-flic !

Oui, c'est dommage. Bien sûr, je savais que Harry Temple suscitait la sympathie, mais je ne me doutais pas que le public le prendrait à ce point en affection. Cependant, afin de souligner la détermination criminelle de Howard Payne, un événement tragique devait survenir en plein milieu du film. Dans le cas contraire, le méchant n'aurait rien fait de profondément mal. De plus, cette situation aurait créé une impasse scénaristique. Après le drame, vous savez que les passagers doivent impérativement quitter le bus en pleine course, sans que la vitesse ne redescende en dessous des 80 km/h. Pour tenir le rôle de Harry Temple, j'ai toujours désiré Jeff Daniels. Le studio, se basant sur les recettes de ses derniers films, se montrait perplexe. Harry Temple est capital dans l'intrigue ; il agit en contre-poids sur Jack Traven, dont il tempère la témérité.

Après *Speed*, vous n'allez sans doute pas vous consacrer à un petit drame intimiste situé dans un studio de quarante mètres carrés ?

Je travaille actuellement sur le nouveau **Godzilla**. Je veux parvenir à un film qui rende crédible ce dragon gigantesque. Godzilla sera effrayant, terrible. Les différentes versions japonaises montrent un comédien dans un costume de caoutchouc. Le nôtre sera beaucoup plus impressionnant encore que le tyrannosaure de **Jurassic Park**. Comme lui, les effets spéciaux seront issus des ordinateurs les plus perfectionnés. Croyez-moi, on se lance dans une aventure impossible avec ce **Godzilla**. Si les effets spéciaux sont évidemment primordiaux, j'attache dès maintenant une grande importance aux personnages et au scénario, qui porte la signature des auteurs d'**Aladdin**. Ils sont arrivés à introduire de véritables émotions dans un dessin animé. Alors pourquoi pas dans **Godzilla** ? Comme les humains, ce sera un personnage, pas seulement un monstre destructeur et cracheur de feu. Je fais en sorte que les futurs spectateurs l'aiment. Bref, **Godzilla** est un projet gigantesque que vous ne verrez pas avant quelques années. Pour l'instant, je travaille également à la séquelle de **Speed**. J'ai une idée très sympathique pour que Jack Traven reprenne du service !


Jack et Annie aux commandes d'un monstre de métal qui refuse de rendre l'âme

Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH**

interview

GARY HYMES

Jurassic Park, Les Survivants, Les Flintstones, Police Academy 5, Les Incorruptibles, Tango & Cash, Hook...
Un palmarès impressionnant pour ce casse-cou parmi les plus renommés d'Hollywood. Pilote de moto puis auteur de 150 sauts automobiles vertigineux, Gary Hymes n'est pas pour autant un kamikaze, un allumé du volant et de la tôle froissée. Au commandement d'une armée de cascadeurs aguerris, il veille scrupuleusement à la sécurité d'une étape essentielle dans la réalisation de *Speed*, le nec plus ultra du cinéma vitaminé...



■ *Keanu Reeves dans l'une des cascades les plus spectaculaires du film : sur une planche à roulettes, il se glisse sous le bus pour tenter de désamorcer la bombe* ■

Speed est-il un film qui change de l'ordinaire pour un professionnel aussi blasé que vous ?

Je suis cascadeur depuis dix-huit ans. J'ai travaillé sur tellement de films que je vous assure qu'il est capital que vous aimiez le projet sur lequel vous êtes embarqué. Si vous n'en appréciez pas le scénario, difficile d'afficher de l'enthousiasme. Pas d'enthousiasme, pas de performance au niveau des cascades non plus. Un bon script vous motive, vous pousse à vous dépasser. C'est le cas avec **Speed**.

Comment, sur une entreprise aussi démesurée que *Speed*, se préserve-t-on des risques physiques, du danger qui guette ?

Sur **Speed**, pas un seul des cent cascadeurs n'a été blessé. A part quelques bleus incontournables, aucun bobo à déplorer. Je veille scrupuleusement à ce que les cascades, y compris les plus spectaculaires à l'écran, soient sans danger pour mon équipe. C'est là le plus important. On n'ira jamais prendre des risques inutiles pour plaire davantage aux spectateurs. La sécurité passe prioritairement par la collaboration étroite avec le réalisateur, par des discussions. Je me fais un point d'honneur à tout lui expliquer, le type de matériel et de techniques que je vais utiliser, les câbles qui traînent au sol et que l'ordinateur éliminera ensuite en post-production, le moment où je verrais bien le changement de plan, le "cut"... Si un metteur en scène connaît parfaitement tous ces paramètres, cascadeurs et comédiens seront en sécurité. Le temps passé à préparer la cascade, à vérifier le bon fonctionnement du matériel, compte énormément. Parfois, lorsqu'il faut improviser un détail, le facteur humain l'emporte sur les préparatifs. Pour réduire les risques au maximum, j'engage les meilleurs professionnels. Sur **Speed**, nous avons pris la précaution d'adapter le bus au saut délirant prévu dans le script. Pour préserver le cascadeur au volant, nous avons déplacé le poste de conduite au milieu du véhicule. Un conducteur derrière le volant, comme à l'ordinaire, aurait certainement été tué ! Pour éviter le drame, nous avons pris un maximum de précautions, modelé le matériel à notre convenance !

L'un des morceaux de bravoure de *Speed* : le saut de l'ange du bus. Cette cascade anthologique apparaît comme la plus dangereuse du film. Vrai ?

Vraiment dangereuse ! Nous avions un bus qui pèse quelques tonnes et qui décolle pour voltiger dans les airs. Une situation inédite. On ignorait s'il allait se couper en deux ou s'écraser sur ses roues. Impossible de prévoir. Nous l'avons donc renforcé de partout, blindé, doté d'une suspension supplémentaire et placé sur une rampe de lancement afin que ce soit les roues arrière qui touchent d'abord le sol. Un atterrissage sur les roues avant aurait pulvérisé le bus. Néanmoins, nous ne pouvions pas présager de certains facteurs, inconnus, vu qu'il s'agissait d'une première avec un véhicule de ce calibre. D'où le danger. Après une accélération jusqu'à 130-140 km/heure et un saut de plus de trente mètres, le bus a littéralement balayé les caméras. Nous avions seulement prévu un bond d'une douzaine de mètres ! Si le saut est bien réel, nous ne sommes pas des kamikazes au point d'avoir jeté le bus dans le vide. A quelques mètres du sol, nous avions cette rampe de lancement et, au-dessous, le béton de l'autoroute. Les types des effets spéciaux optiques ont ajouté cette section de route coupée pour que l'illusion soit parfaite. Nous y avons eu recours car nous n'avons pas trouvé le pont idéal à notre cascade ! Au départ, le scénario prévoyait un saut très modeste de quelques mètres. La production pensait également confier l'ensemble de la scène aux techniciens des effets spéciaux. Apprenant cela, j'ai expliqué qu'un bus pouvait très bien voler sur dix mètres sans recourir à des trucages informatiques. En fait, je sous-estimais sa capacité ; il a atterri beaucoup plus loin que prévu !

Conduire un bus aussi imposant que celui qui tient la vedette de *Speed* n'est évidemment pas à la portée de tous...

Oh non ! Un mois avant le début du tournage, nous nous sommes installés sur une piste d'atterrissage désaffectée. Pendant quelques jours, les conducteurs du bus se sont entraînés sur des vieux modèles qu'ils pouvaient pousser à bout afin d'en déterminer les limites, voir ce que ce type d'engin a exactement dans le ventre. Ces leçons de conduite étaient nécessaires. Pas question de placer

dans ce bus des chauffeurs qui n'en maîtrisaient pas parfaitement la conduite. Donc, sur le plateau, nos conducteurs possédaient déjà plus de trente heures d'expérience de manœuvres de ce genre de monstre.

Vous n'avez quand même pas tourné *Speed* sur une autoroute de Los Angeles, comme cela semble être pourtant le cas ?

Si, sur une autoroute qui n'était pas encore ouverte lorsqu'on a commencé les prises de vues. Pendant six semaines, nous avions des dizaines de kilomètres de voie pour nous seuls. Deux jours après la fin du tournage, l'autoroute était ouverte au public. Il fallait impérativement que nous respections les délais. Pour les besoins de quelques images, des vues aériennes principalement, nous avons fait avancer notre bus en pleine circulation. Nous avons bénéficié de l'expérience de Don Henson qui nous a obtenu les autorisations de tourner dans les rues de Los Angeles. Trente ans dans la police, ça aide considérablement !

Quelle est la part exacte de Keanu Reeves dans les cascades ? L'avez-vous souvent remplacé par une doublure ?

Travailler avec Keanu Reeves fut vraiment une expérience merveilleuse. Avant le tournage, nous l'avons envoyé s'entraîner pendant un mois. Cette mise en condition physique l'a rendu plus souple, plus à l'aise dans la peau de son personnage. Une fois les prises de vues commencées, je me suis aperçu qu'en terme de performance physique, Keanu Reeves était le meilleur comédien avec qui j'avais collaboré. Au commencement, je manifeste toujours quelques doutes sur les capacités sportives des acteurs. Au terme de trois jours, je faisais entièrement confiance à Keanu. Une confiance réciproque. Keanu Reeves est un véritable athlète. Nous n'avions plus vraiment de raisons de recourir à une doublure ; il a accompli 75 % des cascades. C'est bien lui qui saute de la Jaguar au bus, qui s'allonge sur une planche à roulettes placée sous ce même bus filant à 80 km/heure. Nous avons évidemment pris des précautions draconiennes. Quoi qu'il en soit, cela reste terrifiant de se retrouver entre quatre énormes roues à quelques centimètres des jambes, sous un bus lancé à vive allure. Mieux que personne, y compris les vedettes confirmées du cinéma d'action, Keanu Reeves a accompli des prodiges. Discipliné, il s'en sortait également en suivant à la lettre les instructions.





■ *Un virage serré négocié à plus de 80 km/h. Il faut le contre-poids de tous les passagers pour que le bus ne se rétame pas sur la chaussée* ■



■ *Un bus décolle comme un avion dans une scène clé du film. Et ce n'est pas une maquette !* ■

Comment préparez-vous les cascades ? Vous ne devez pas accorder grand place à l'improvisation sur le plateau ?

La journée de tournage débute en fait la veille. Je passe la soirée avec mes assistants à tout planifier pour le lendemain. Nous arrivons sur le plateau vers cinq heures du matin. Ensuite, nous discutons de tous les aspects des cascades avec Jan de Bont, l'assistant-réalisateur, le chef opérateur et les producteurs. En cas de cascade importante, mon adjoint vérifie tout une fois encore. Après une réunion concernant la sécurité avec tous les intervenants, on répète la scène avant de tourner. Au déjeuner, nous évoquons les plans de l'après-midi. Nous finissions vers dix-neuf/vingt heures. **Speed** demandait de longues journées de travail. Je m'y suis attelé quatre semaines durant, sans m'autoriser un seul week-end de congé. Epuisant. Mais travailler avec Jan de Bont fut un plaisir. A chacun de nos rendez-vous, j'apportais avec moi des jouets miniatures. On reconstituait les cascades et poursuites sur son bureau. Après quoi, nous en tirions des dessins distribués ensuite aux cascadeurs et aux techniciens. Pendant le briefing avec mon épuipe, je ressortais mes jouets ! La préparation la plus minutieuse fut un facteur déterminant dans la réussite de **Speed**. Généralement, il ne fallait pas plus d'une ou deux prises pour boucler un plan !

A vous entendre, *Speed* est le rêve de tout cascadeur !

Exact. Surtout que le montage, l'enchaînement des plans, tient la distance en matière de cascades. Cela n'arrive pas souvent. C'est régulièrement que notre travail échoue dans les corbeilles de la salle de montage. **Speed** respecte ses cascadeurs.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



BRANDON LEE : le dernier dragon

Six films, une carrière éclair, le poids d'un nom, l'ombre d'un père à l'écrasante présence. Juste le temps d'apprendre, de mettre le pied à l'étrier. De jauger ses talents de comédien. Brandon Lee lâche la rampe le 31 mars 1993. Bien malgré lui. A quelques jours de la fin du tournage de *The Crow*, le film qui va l'introniser star. A titre posthume. Avant le triomphe de *The Crow*, il y a une poignée d'autres titres. Aucun ne restera dans l'histoire du cinéma, si ce n'est pour avoir servi de rampe de lancement, de tremplin à un nom désormais mythique. Mais à une légende morte, mieux vaut toujours un comédien vivant...

Né en 1965 à Oakland, Californie, Brandon Lee passe les huit premières années de sa vie à Hong Kong. Alors qu'il est haut comme trois pommes, son père lui enseigne les arts martiaux. A la mort de celui-ci d'une overdose, en 1973, Brandon s'installe à Los Angeles en compagnie de sa mère, Linda, une grande blonde d'origine suédoise, et de sa soeur Shannon. Si l'apprentissage de diverses disciplines martiales, surtout le Jett Kune Do, occupe une part importante de son adolescence, Brandon Lee se consacre au moins autant à l'art dramatique. Il sort diplômé de théâtre de l'Emerson College du Massachussetts. Mais ce n'est pas assez pour ce jeune comédien perfectionniste qui prend de plus en plus le métier d'acteur au sérieux. Il rentre ainsi dans l'une des écoles les plus réputées des Etats-Unis, la Strasberg Academy de New York... Formé à l'Actor's Studio, une méthode dont des gens comme Marlon Brando et Dustin Hoffman se sont fait les chantres, Brandon Lee sait désormais qu'aucun rôle ne lui est interdit. Papa était avant tout artiste martial, mais lui fait passer les arts martiaux en deuxième position. Pour faire carrière, il lui faut pourtant convaincre les producteurs de ses capacités, de son talent. Leur faire rentrer dans la tête qu'il porte aussi un prénom. Qu'il n'est pas un Bruce Lee bis.

1986 KUNG FU : THE MOVIE de Richard Lang

Ironie du sort, Bruce Lee devait incarner Kwai Chang Caine, le moine de Shaolin de la série TV ***Kung Fu***. Au dernier moment, les producteurs lui préfèrent David Carradine, le choix d'un occidental pour incarner un Chinois leur paraissant moins risqué commercialement. La directrice de casting, Lynn Stalmaster, propose à Brandon Lee d'auditionner en vue de ce téléfilm intervenant une douzaine d'années après l'original. Son personnage : Chung Wang, fils disparu de Caine. Lorsqu'il réapparaît, c'est aux côtés d'un vieux Maître, ennemi juré de son père. Il entraîne Chung Wang dans sa volonté de venger la mort de son rejeton, tué il y a longtemps en Chine. Le fils Caine commence par défier son père dont il méprise la non-violence. Il lui crache même au visage. Les retrouvailles n'ont vraiment rien de chaleureuses, et Chung Wang tente d'abord de tuer son aîné, étoiles de ninja, sabre et crochet en mains. Devenu pacifiste, il refuse le travail proposé. Son but : se perfectionner dans les arts martiaux. Bagarreur, impulsif, le fils Caine n'est qu'une boule de nerfs. Moralité oblige, il en arrive finalement à de meilleurs sentiments. Père et fils se réconcilient au terme d'un ultime duel dans la tradition Shaolin.
Partagé entre deux intrigues parallèles, l'autre tournant autour d'un shérif ripoux et d'un trafic d'opium dans une petite ville de l'Ouest, ce **Kung Fu** retardataire jongle ouvertement avec le fantastique. Caine lévite dans sa cellule, le fantôme philosophe de son mentor lui apparaît... La silhouette de Brandon Lee, cadré de loin sous l'orage et la pluie battante, renforce encore cette impression de surnaturel. Dans les scènes d'arts martiaux, tout vainqueur qu'il soit sur le papier, David Carradine, empâté, ne soutient pas la comparaison avec Brandon Lee dont le jeu de jambes le mettrait au tapis en une fraction de seconde. Des débuts très convaincants donc pour le fils de Bruce Lee...

1989 LASER MISSION de Beau Davis

Une production allemande. Pas très fier de cette série B qui tend parfois vers le Z, Brandon Lee n'avait pourtant pas à en rougir. **Laser Mission** vaut, par exemple, beaucoup mieux que ce **Karaté Tiger** où Van Damme se faisait la main. Dans cette modeste production, tantôt badine, tantôt sanglante (on recourt même à la guillotine), le fils de Bruce Lee se place sur l'échiquier de l'espionnage international. A la solde de la CIA, son personnage, Michel Gold, officie sur une terre communiste d'Afrique. Son objectif : convaincre le professeur Brown de passer à l'Ouest. Inventeur d'un super-laser fabriqué d'après un énorme diamant, Brown est mis au secret à l'autre bout du pays. Flanqué de sa prétendue fille, la plantureuse Alissia, Michel Gold traverse le désert local pour prendre d'assaut le repaire des méchants. Comme dans un sous-**Rambo** produit par Roger Corman, le héros décanille ici un maximum de vilains à la mitrailleuse, des malfaisants en uniformes qui le ratent systématiquement. Plus prompt à user d'armes à feu que de ses poings, Brandon Lee se la joue décontracté, flirte gentiment entre deux escarmouches, balance quelques plaisanteries. Opération charme réussie. Bien sûr, les dialogues ne volent pas très haut ("Fais gaffe toi, le binoclard déplumé"), le script perd des planches de tous les côtés, Ernest Borgnine, fidèle à lui-même, roule des yeux et un couple de soldats abrutis s'installe en faire-valoir comique. Toutefois, Brandon Lee tire son épingle du jeu, heureux de pouvoir se travestir en officier moustachu et peau de vache, et en mendiant estropié.



1987 LEGITIME VENGEANCE ou L'HERITIER DE LA VIOLENCE (Legacy of Rage) de Ronny Yu

Après **Laser Mission**, Brandon Lee monte d'un cran dans cette typique production *D & B*, firme aujourd'hui défunte. Selon son big boss, le milliardaire Dickson Poo, le cinéma ne serait plus une denrée viable. Quoiqu'il en soit, cet homme d'affaires mise sur Brandon Lee des moyens estimables à l'échelle de Hong Kong. Il lui dépêche le très éclectique Ronny Yu, bien avant que celui-ci n'ait eu l'heureuse idée de **Jiang-Hu, Between Love and Glory**, anciennement **The Bride with White Hair**. Cinéaste à tout faire, de la comédie burlesque de fantôme au thriller sanglant, Ronny Yu atténue nettement la portée de ce polar par le recours aux clichés les plus lacrymaux du mélodrame. Ainsi, **Légitime Vengeance** repose sur une amitié trahie. Brandon (c'est le nom du personnage incarné par Brandon Lee) travaille dur : dans un garage

■■■


■ *Légitime Vengeance : made in Hong Kong, un polar mélodramatique où Brandon Lee marche sur les traces de John Woo* ■

■■■

le jour et, le soir venu, comme serveur dans un restaurant. Epris de justice, il corrige énergiquement les racketteurs venus rançonner son patron. La scène donne une idée à son prétendu ami, Michael, lequel met sur pied une machination qui aboutit à l'arrestation de Brandon, accusé d'un forfait dont il est évidemment innocent. Après six ans de pénitencier, il sort pour constater que sa petite amie, la vertueuse Lily, partage désormais, sous la contrainte, l'intimité du traître. De petite frappe, celui-ci est passé au grade d'impitoyable super-parrain. Secondé par Hoi, un aimable truand dont il s'est fait un ami derrière les barreaux, Brandon sort les grosses pétoires et prend d'assaut l'immense demeure du gangster...

Il s'agit là de la meilleure séquence de **Légitime Vengeance**, un morceau de bravoure, de pyrotechnie et de prouesses physiques comme seuls les cinéastes de Hong Kong savent les concocter avec une minutie et une virtuosité sans égal. Tourné quelques mois après la sortie du **Syndicat du Crime**, **Légitime Vengeance** s'inspire ouvertement de John Woo. Pas uniquement dans l'ultime et homérique gunfight, mais également dans les rapports cornéliens entre les protagonistes, l'amitié bafouée, l'ascension d'un vaurien au sommet de la pyramide du crime, l'honneur... Même s'il y a du **Scarface** de DePalma dans le carnage final, ce sont surtout les valeurs cinématographiques de John Woo qui tiennent ici la vedette. Adroit dans l'action, Ronny Yu l'est beaucoup moins dans la description des sentiments, exprimés avec l'emphase, la lourdeur d'un mélodrame à l'eau de rose. Dans son unique film made in Hong Kong, Brandon Lee, encore balbutiant, s'efforce de ressembler à son père dont il retrouve tout naturellement la férocité martiale dans les bastons à mains nues.

1991
DANS LES GRIFFES DU DRAGON ROUGE (Showdown in Little Tokyo)
de Mark Lester

Van Damme et Steven Seagal cartonnant au box-office, *Warner Bros* flaire le bon coup en associant le nom de Brandon Lee à une sombre histoire de yakuzas. Néanmoins prudent dans le potentiel commercial du fils de Bruce Lee, le studio l'associe avec le scandinave Dolph Lundgren en haut de l'affiche. Deux tiens vaut mieux que un tu l'auras, en somme ! Mais cette union sacrée ne porte pas les fruits escomptés. D'abord parce que le metteur en scène, Mark Lester (**Commando**) ne livre qu'un produit au métrage réduit (à peine une heure quinze) du fait que de nombreuses séquences sont à ce point foireuses qu'elles saboteraient celles qui restent vaille que vaille correctes. Mécontent, *Warner Bros* sort en catimini **Dans les Griffes du Dragon Rouge** dans les salles américaines. Le film, volontairement mal distribué, rembourse tout juste la fabrication de ses affiches. En vidéo, marché alors très demandeur de ce type de buddy-movies à haut pourcentage d'arts martiaux, le duo Lee/Lundgren rapporte par contre gros.

Inspiré par la découverte du cadavre de deux gangsters japonais à Los Angeles, **Dans les Griffes du Dragon Rouge** intervertit les rôles que Brandon Lee et Dolph Lundgren auraient naturellement tenus. Selon cette logique à rebrousse-poil, Dolph incarne l'Asiatique et Brandon le Californien. Kenner (Dolph Lundgren), élevé au Japon, en parle la langue, raisonne comme tel. Il croit dur comme fer qu'un samouraï s'est réincarné en lui ! Johnny (Brandon Lee), par contre, tout demi-nippon qu'il soit, revendique haut et fort sa condition de mangeur de hamburgers. Sa mission d'épuration du Little Tokyo de Los Angeles, il la prend comme une punition. Son rêve : mener de chaudes enquêtes sur les rives et les plages de Malibu, paradis des greluches à gros nichons et des surfers lobotomisés. Malgré lui, Johnny se retrouve à traquer le chef-yakuza Funekei Yamato, désireux d'importer l'art japonais du crime aux Etats-Unis.

Bien que **Dans les Griffes du Dragon Rouge** fasse un four au box-office nord-américain, Brandon Lee apparaît comme un solide challenger au podium des stars du film d'action. Sa complicité avec Dolph Lundgren fonctionne agréablement. Il manque encore de maturité, de personnalité, mais les scènes d'action, nombreuses, le hissent à un niveau d'interprétation honnête. Sous le joug d'un Joel Silver, mis en images par un artisan plus doué que Mark Lester, **Dans les Griffes du Dragon Rouge** aurait certainement connu une destinée plus glorieuse. Tel quel, le film n'est qu'une série B de luxe.

1992
RAPID FIRE
de Dwight Little

Tandis que Van Damme et Steven Seagal triomphent, que des légions de kickboxers squattent le marché vidéo, Brandon Lee fait le forcing sur le créneau. A la demande du producteur Robert Lawrence, impressionné par **Légitime Vengeance**, Brandon Lee accède, seul, à la tête d'affiche d'une production *20th Century Fox*. Une production spécialement écrite, conçue pour lui. Brandon Lee, à bord dès la mise en branle du projet, s'investit à fond dans le rôle de Jake Lo, un personnage dans lequel il injecte sa propre expérience de la vie. Et surtout la douleur omniprésente de la disparition prématurée de son père.

Jake Lo, étudiant chinois survivant du massacre de la place Tien-En-Men, se trouve au mauvais endroit au mauvais moment. Il assiste au meurtre d'un trafiquant de drogue par le gangster Antonio Serrano lors d'une réception. Aussitôt pris en chasse par les hommes du parrain, piégé par des agents ripoux du FBI, Jake collabore de mauvaise grâce avec le flic Mace Ryan, du genre tenace et frondeur. Les deux hommes, aussi déterminés l'un que l'autre, passent à l'assaut des bastions


■ *Dans les Griffes du Dragon Rouge : un rôle de flic yankee dans l'âme pour le fils de Bruce Lee* ■

de Serrano et de Kinman Tau, seigneur du Triangle d'Or.
Un scénario ultra linéaire dont la seule ambition est d'accumuler un maximum de gunfights (merci John Woo une fois encore !) et autant de séquences d'arts martiaux. Là, Brandon Lee, en majeure partie auteur de la chorégraphie de ses combats, se montre l'égal de son illustre père, agile et féroce. Il apporte néanmoins à son rôle une certaine vulnérabilité ; Jake To n'est pas invincible, c'est un être humain poussé au dépassement de soi par son statut de gibier. D'un combat à l'autre, d'un luxueux appartement à un restaurant italien en passant par une buanderie industrielle, **Rapid Fire** tient néanmoins toutes ses promesses, aussi modestes soient-elles. Si le film du chevronné Dwight Little (**Désigné pour Mourir**) bénéficie d'un accueil plus enthousiaste que **Dans les Griffes du Dragon**, du fait des efforts publicitaires et économiques d'un distributeur-producteur désireux de "vendre" au mieux son poulain, il n'obtient qu'un succès relatif. En vidéo, en revanche, c'est le carton ! Etiqueté arts martiaux, ce qui irritait Brandon Lee, **Rapid Fire** manque de relief, d'originalité, de charisme tout simplement. S'il vaut beaucoup mieux que le meilleur des films de Bruce Lee, il ne permet pas à son interprète principal de grimper à grandes enjambées les marches du star-system !

1993
THE CROW
de Alex Proyas

The Crow pour Brandon Lee, c'est en quelque sorte **L'Equipée Sauvage** pour Marlon Brando, **La Fureur de Vivre** pour James Dean. Une porte ouverte sur la légende. Le mythe, Brandon Lee y accède effectivement. Mort, tué accidentellement sur le plateau le 31 mars 1993. Un concours de circonstances, une négligence. Une douille coincée dans le canon d'une arme. Brandon Lee reçoit la balle, cruelle ironie, dans la séquence même où expire son personnage, Eric Draven, exécuté par un quatuor d'ordures destroy au service de Top Dollar. Musicien dans un groupe rock, Eric Draven porte un amour si puissant à sa fiancée que la Mort lui offre un sursis. Deux nuits pour se venger, deux nuits pour tuer méthodiquement ses assassins, et ceux de sa bien-aimée. Guidé par une corneille, l'oiseau qui, selon les superstitions populaires, convoit les âmes vers le royaume des morts, Eric Draven remplit sa mission, invulnérable.
Pour la première fois, et la dernière, Brandon Lee est le comédien qu'il a toujours rêvé d'être. Tandis que les producteurs ne voyaient en lui que le digne successeur de son père, dans le meilleur des cas, ou un challenger à la notoriété des Van Damme et Steven Seagal, il cherchait le rôle qui allait l'arracher aux salles de gym des kickboxers. Brandon Lee n'appréciait guère qu'on l'étiquette "action star". Il était capable de jouer, de rentrer intimement dans la peau d'un personnage, de simuler les émotions les plus profondes ; **The Crow** le prouve, le montre par l'intermédiaire d'images flamboyantes signées Alex Proyas, hypnotisantes lorsqu'en jaillissent le "Burn" de Cure et quelques autres chansons. Instinctivement, Brandon Lee perçoit l'opportunité que représente la bande dessinée de James O'Barr. Lorsque l'adaptation menace de s'en écarter pour se transformer en simple vengeance d'outre-tombe, il tape du poing sur la table afin que scénaristes, réalisateur et producteur se tiennent au récit original, afin qu'ils en préservent l'essence. Sous son influence, **The Crow**, le film, colle étroitement à "The Crow", la bande dessinée. Aujourd'hui, en parcourant les pages en noir et blanc de James O'Barr, la silhouette, le visage maquillé de Brandon Lee s'animent sur le papier. A l'écran, il fait passer la douleur profonde endurée par James O'Barr, cette douleur à l'origine du film d'Alex Proyas. Cette douleur transmise, toute proportion gardée, à ceux qui croient en **The Crow**, qui y voient l'un des plus beaux poèmes cinématographiques.

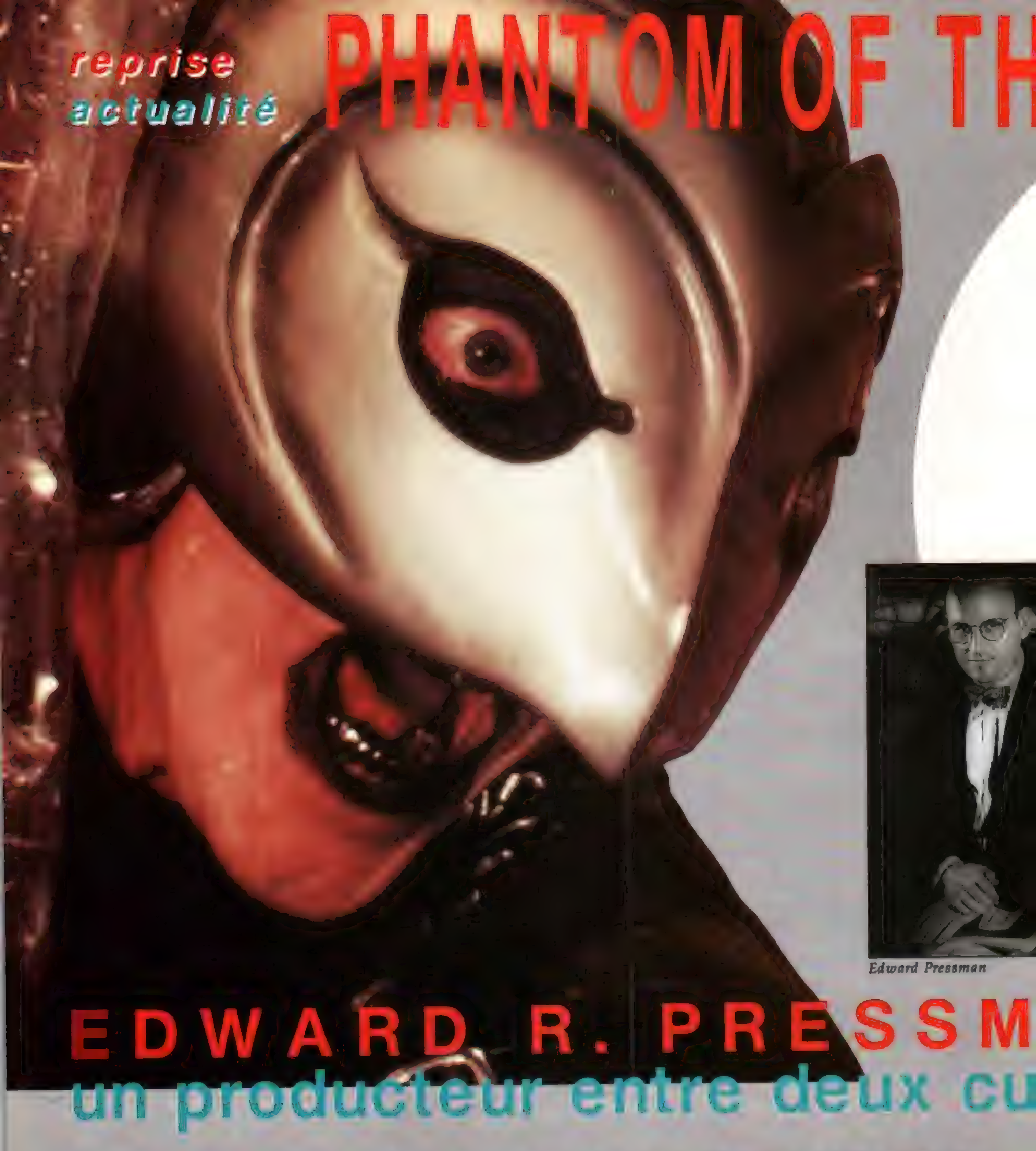
■ Marc TOULLEC ■

■ *The Crow : son dernier film, un chef-d'oeuvre baroque et lyrique qui préserve Brandon Lee de l'oubli* ■



■ *Rapid Fire : Brandon Lee prend la pose pour ce thriller d'arts martiaux très influencé par les polars de Hong Kong* ■

PHANTOM OF TH



Edward Pressman

EDWARD R. PRESSM
un producteur entre deux cu

The Crow est sorti le 3 août. Une semaine plus tard, *Phantom of the Paradise* déployait de nouveau sa cape. Entre la corneille chargée de convoyer les âmes vers l'au-delà et le compositeur maudit au profil d'oiseau de proie, un homme, un producteur parmi les plus fameux d'Hollywood : Edward R. Pressman. Alors que ses derniers rejetons prennent leur envol (*Judge Dredd* avec Sylvester Stallone, *StreetFigher* avec Van Damme...), Edward Pressman se penche sur les réalisateurs Brian DePalma et Alex Proyas, et sur ces deux étapes capitales d'une filmographie qui inclut également *La Taverne de l'Enfer*, *Conan le Barbare*, *Mort sur le Gril*, *Wall Street*, *Blue Steel*, *Le Mystère Von Bulow*... Un palmarès riche et éclectique à l'actif de cet entrepreneur avisé, cultivé et sensible.

E PARADISE

THE CROW

A N
tes



entretien
Edward R. Pressman

Avez-vous produit des films comme *Phantom of the Paradise* et *The Crow* par simple goût personnel ou, à l'inverse, parce que vous sentiez que les envies du public allaient dans le sens de ces films ?

Les films que je produis se classent en deux catégories : ceux qui s'ancrent solidement dans la réalité comme **Le Mystère Von Bulow**, **La Balade Sauvage**, **Bad Lieutenant**, et ceux que des réalisateurs viennent généralement me proposer, ceux qui relèvent du fantastique, les films "pop" en quelque sorte. J'adore ça. Tout gosse, j'étais un fan de cinéma de science-fiction. A cinq ans, j'étais collé à la télévision pour regarder la série ***Captain Video***. Je me sens très proche de films comme **Soeurs de Sang**, **Phantom of the Paradise** et **Conan** ; ce sont des oeuvres personnelles. Les titres sur lesquels je travaille actuellement appartiennent au même genre, que ce soit **Judge Dredd**, **Streetfighter** ou encore **L'Ile du Dr. Moreau** par Richard Stanley et **Captain Blood**. Les classiques de la bande dessinée et de la littérature romanesque sont d'excellents sujets qui me passionnent. Mais ils sont difficiles à monter. La principale difficulté tient à trouver le cinéaste idéal, celui qui s'intègrera le mieux à l'univers en question, qui le traitera sérieusement, sans condescendance. Brian DePalma avec **Phantom of the Paradise**, John Milius avec **Conan le Barbare** et Alex Proyas avec **The Crow** possèdent cette qualité. Il aurait été impossible de tourner **Phantom of the Paradise** sans Brian DePalma ; le film tel qu'il est porte sa signature à tout instant. Lorsque j'ai acheté les droits de **The Crow**, je ne parvenais pas à l'adapter à l'écran. La bande dessinée était pourtant brillante. Quand Alex Proyas est arrivé sur le projet, tout s'est enclenché naturellement.

Même si *Phantom of the Paradise* est unanimement considéré comme un classique, sa première exploitation commerciale en Amérique du Nord ne s'est pas vraiment soldée par un plébiscite...

Phantom of the Paradise a surtout marché en France. En 1974, le distributeur américain ignorait totalement de quelle manière le lancer. **Phantom of the Paradise** est à la fois un film d'horreur, un film musical, une parodie... Un film hybride. Malheureusement, les gens de la *20th Century Fox* voulaient le vendre comme un autre **Rocky Horror Picture Show**, mais l'animal était très différent en fait. De plus, pour expliquer l'échec de **Phantom of the Paradise** aux Etats-Unis, il faut dire que le public américain aime à ce que le fantastique soit en contact étroit avec le quotidien. Plus le film est surréaliste, plus il est difficile à vendre. Ainsi, lorsque Tim Burton préparait **Batman**, tout Hollywood prévoyait un désastre à la **Howard the Duck**. C'est dire les à-priori qu'il existe sur ce style de cinéma. Si **Phantom of the Paradise** a obtenu un joli succès en France, c'est uniquement du fait que son distributeur l'a proposé tel qu'il était réellement. De plus, la sortie du disque correspondait à celle du film, ce qui n'était pas le cas aux Etats-Unis. Là, l'audience de **Phantom of the Paradise** n'a pas dépassé les limites des fans de fantastique. Ces derniers ont été enthousiasmés par l'aspect visuel ; les autres n'ont rien compris tant le film les déconcertait.

Comment êtes-vous devenu producteur de *Phantom of the Paradise* ?

A l'époque, je produisais **Dealing**, écrit par Michael Crichton et son frère, l'histoire de deux étudiants d'Harvard compromis dans une affaire de drogue. Je travaillais depuis Toronto et Brian DePalma, qui était un ami depuis **Greetings** et **Hi Mom !**, ses deux premiers films, occupait mon bureau de New York en compagnie de Martin Scorsese. Dans un premier temps, à la suite de **Greetings**, Brian a signé un contrat avec Ray Stark et la *Columbia* pour que le studio finance **Soeurs de Sang** et **Phantom of the Paradise**. Cependant, un désaccord assez grave est intervenu entre lui et Ray Stark. Aussitôt, Brian est venu à Toronto pour me demander si le rachat des droits des deux films m'intéressait. C'est ainsi que je les ai récupérés. Des deux projets, **Phantom of the Paradise** m'attirait le plus, même s'il s'avérait plus complexe à produire. Nous avons donc d'abord produit **Soeurs de Sang**, nettement moins coûteux et également plus "vendable" comme thriller à la Hitchcock. A cette époque, les comédiennes Margot Kidder et Jennifer Salt, ainsi que William Finley et tous les gens impliqués dans **Soeurs de Sang** étaient des amis. Nous vivions presque tous dans la maison du père de Jennifer, en compagnie de Brian De Palma et Paul Schrader. Une vraie famille ! Produit pour presque rien, **Soeurs de Sang** a été une excellente affaire pour *A.I.P.* dont le patron, Sam Arkoff, nous avait promis un budget de 1,4 million de dollars pour **Phantom of the Paradise**. Mais à la dernière minute, il a divisé la somme par deux. Brian tenta alors de leur expliquer qu'il était impossible de tourner le film dans ces conditions, ce à quoi les gens d'*A.I.P.* lui répondirent par : "Bonne chance et allez au diable !". On était mal ! Tout s'est miraculeusement arrangé le jour des fiançailles de ma mère, en passe de se remarier. Pendant cette fête, j'ai rencontré un agent immobilier, dont les connections s'étendaient dans les milieux cinématographiques, à qui j'ai expliqué mon problème. Le lendemain, il m'invitait à déjeuner pour m'annoncer qu'il était prêt à investir un million de dollars dans **Phantom of the Paradise**. Voilà comment le film a pu voir le jour !


Swan (Paul Williams), le président diabolique des Death Records (*Phantom of the Paradise*)


Eric Draven (Brandon Lee), un mort sorti de sa tombe pour accomplir une terrible vengeance (*The Crow*)

Quelles sont les principales difficultés que vous avez rencontrées pendant la réalisation de *Phantom of the Paradise* ? On raconte que certaines maisons d'édition musicale n'ont pas apprécié que vous marchiez sur leurs plates-bandes...

Nous avons enduré deux problèmes majeurs. Le premier concernait Death Records, la société de production musicale de Swan. Le nom de Death Records était utilisé par un groupe de rock'n roll qui nous a demandé des droits de copyright. Mais c'est surtout certains cadres d'*Universal* qui nous ont posé de gros soucis. Ils nous ont cherché des poux dans la tête en prétextant que nous nous inspirions non pas du livre de Gaston Leroux mais du film que le studio avait produit dans les années 30. Ils nous ont envoyé un régiment d'avocats. Notre défense était uniquement basée sur le fait que **Phantom of the Paradise** n'était pas un remake de leur **Fantôme de l'Opéra**, mais une parodie, une satire. En effet, la loi américaine autorise le pastiche sans aucune restriction légale. Notre distributeur, *20th Century Fox*, craignant le procès, nous avons dû nous arranger financièrement avec *Universal* malgré le fait que nous étions dans notre droit.

Brian DePalma n'a pas la réputation d'être un réalisateur facile, à la cordialité débordante. Pourtant, vous semblez vous entendre avec lui comme larrons en foire...

Ce genre de personnalité m'attire. Les personnalités difficiles agissent sur moi comme la lumière sur un papillon de nuit. Je ne perçois pas les rapports entre un cinéaste et son producteur comme la source d'un conflit obligatoire. Dans le cas de Brian DePalma, nous étions amis bien avant **Soeurs de Sang**. On l'est toujours d'ailleurs. Je me souviens qu'au campus Brian adorait m'arranger des rendez-vous galants, parce que j'étais trop timide pour le faire moi-même. Nous nous respectons mutuellement. Vis-à-vis des journalistes, Brian DePalma présente souvent son côté dur, froid. Mais il existe un autre Brian DePalma, chaleureux, passionné, amical. Vingt ans après **Phantom of the Paradise**, nous avons toujours envie de produire sa version musicale pour la scène de Broadway. Nous discutons souvent de la possibilité d'intéresser une rock-star comme Mick Jagger, David Bowie ou Gene Simmons pour interpréter les protagonistes, ou écrire une nouvelle partition.

Vous avez bien dû batailler contre lui à un moment ou à un autre ?

Pas vraiment. Nous étions du même côté, unis contre le monde entier ! Il fallait nager à contre-courant, se battre contre ceux qui menaçaient **Phantom of the Paradise**. Je me souviens surtout d'une guerre contre les syndicats à Dallas. Nous sommes arrivés de Los Angeles avec notre propre équipe pour tourner dans ce cinéma, le Paradise de Swan. Evidemment, les techniciens locaux ont manifesté leur intention de s'attacher au film. Financièrement, nous ne pouvions nous

permettre d'engager une deuxième équipe. Devant notre refus, ils nous ont mis quelques bâtons dans les roues. J'ai toujours approuvé les décisions artistiques de Brian DePalma, même lorsqu'il s'agissait de retourner certaines scènes qui ne fonctionnaient pas exactement comme prévu. Par exemple, la scène où Winslow observe Phoenix à travers le miroir, la séquence durant laquelle apparaît le double de Swan... Un rien aurait pu la faire basculer dans le ridicule. Si elle marche, c'est du fait de l'attention que Brian DePalma portait au moindre détail. En tant que producteur, je ne pouvais que militer pour sa cause.

Comment se sont imbriqués les différents éléments qui participent à l'alchimie miraculeuse de *The Crow* ?

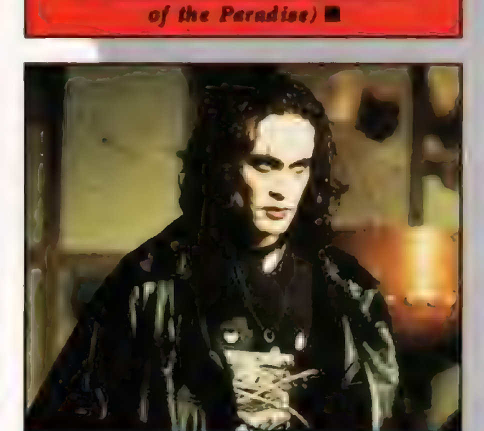
C'est par l'intermédiaire de l'écrivain de science-fiction William Gibson, avec qui je travaillais sur un projet excitant, **New Rose Hotel**, que je suis arrivé sur **The Crow**. William Gibson connaissait très bien Jeff Most et John Shirley. Jeff Most détenait les droits de la bande dessinée de James O'Barr et son ami John Shirley tentait de l'adapter. Même si son script s'avérait trop littéraire, difficile à visualiser, j'ai immédiatement flashé sur la bande dessinée. J'y ai décelé un potentiel incroyable, une dimension émotionnelle rare du fait de la tragédie qui a poussé James O'Barr à imaginer cette histoire. Après avoir acquis les droits de "The Crow", nous avons passé un temps fou sur les différentes versions du scénario. Aucune d'elles ne me satisfaisait. Ce n'est que lorsqu'Alex Proyas est apparu que les choses ont pris une tournure plus positive. Il est arrivé avec son propre scénariste, David J. Schow. Tout deux ont trouvé la ligne narrative qui nous faisait si cruellement défaut. Pour tenir le rôle d'Eric Draven, nous avons envisagé différents comédiens, Christian Slater, le chanteur Charlie Sexton dont James O'Barr s'inspira... Le scénario de **The Crow** commençait à circuler chez les agents, celui de Brandon Lee notamment. Dès que Brandon est entré dans mon bureau, j'ai immédiatement su qu'il serait le choix idéal. Cette impression s'est renforcée par la vision de **Rapid Fire**. Là, Brandon Lee tenait un rôle à la Chuck Norris, mais il affichait une telle vulnérabilité que le personnage ne lui correspondait pas vraiment. Ayant compris qu'il était parfait pour incarner Eric Draven, nous avons signé un contrat de trois films. J'avais confiance dans l'avenir. Avec Alex Proyas et Brandon Lee, nous formions une équipe blindée !

Qui a pris la décision de finir *The Crow* après la disparition tragique de Brandon Lee ? On dit qu'il s'agit de sa famille, de sa fiancée...

C'est moi en fait. Je n'aurais jamais pris cette décision si la famille de Brandon s'y était opposée et si Alex Proyas avait persisté à refuser de finir le travail. Après l'accident, Alex était à ce point atteint par la tragédie qu'il a rejeté mon offre. Il n'avait pas le cœur à continuer, mais l'équipe du film, en insistant auprès de lui, l'a convaincu de changer d'avis. Les gens se montraient soudés, enthousiastes. Ils travaillaient dur sur un film difficile, mais appréhendaient le résultat. C'était pour la plupart d'entre eux leur premier job professionnel et ils se donnaient à fond. Lorsque l'accident est survenu, ils ont tous été profondément marqués. Cependant, ils manifestaient ouvertement leur désir de poursuivre la tâche. Tout arrêter leur paraissait inconcevable. Après le drame, Alex Proyas est reparti chez lui, en Australie. Après un mois de réflexion, il est revenu. Nous nous sommes accordés un délai supplémentaire d'un mois pour réfléchir à la manière dont nous pourrions terminer **The Crow**. Nous avons décidé de modifier sensiblement le scénario. Mais ces changements auraient pu intervenir dans un contexte différent, sans la pression du drame. J'ai engagé deux nouveaux scénaristes, Terry Hayes, auteur des **Mad Max**, et Walon Green, de **La Horde Sauvage**, afin qu'ils éliminent le personnage du "Skull Cow-Boy" également présent dans la bande dessinée. Ce "Skull Cow-Boy" est en quelque sorte l'ange gardien d'Eric Draven ; il lui explique sa mission, les règles du jeu. Déjà, durant le tournage, on devinait que ses séquences ne fonctionneraient pas. Nous les avons enlevées pour accorder une plus grande importance à la petite fille, en rajoutant ces instants qu'elle passe avec sa mère dans la cuisine. Il était initialement prévu une scène supplémentaire avec Brandon Lee, mais qui n'a pu être tournée. Nous avons eu recours à une doublure pour la mener à bien. Ces bouleversements de l'intrigue ne sont pas essentiellement dûs à la disparition de Brandon Lee ; nous les avons apportés pour renforcer l'aspect émotionnel de **The Crow**, pour que l'action ne bouffe pas les personnages. Nous aurions pu nous satisfaire du film tel qu'il était avant le drame. Il ne restait plus alors qu'une semaine de travail, dont à peine trois jours avec Brandon Lee.



■ *Trahi par Swan, le compositeur Winslow Leach (William Finley) devient le Fantôme du Paradis (Phantom of the Paradise)* ■



■ *Teint blafard, regard glacial, couleurs de deuil : Eric Draven, héros d'un film hanté par la mort (The Crow)* ■

Comment ont réagi les bailleurs de fonds de *The Crow* ? N'ont-ils pas menacé de couper les vivres après le drame ?

Tout d'abord, notre compagnie d'assurances n'a pas fait pression pour qu'on finisse le film coûte que coûte. Elle nous a laissé le libre arbitre : si nous avions arrêté, elle nous aurait remboursé toutes les dépenses. Les problèmes sont intervenus par la suite lorsque nous avons projeté un pré-montage de **The Crow** à des grosses compagnies hollywoodiennes afin qu'elles le distribuent. De peur qu'on les accuse d'exploiter la disparition de Brandon Lee, elles ont toutes repoussé notre proposition. Huit mois durant, **The Crow** s'est trouvé dans une situation précaire. Une fois sa version définitive totalement bouclée, nous l'avons montrée à *Miramax*. Ses responsables ont tout simplement adoré le film, au point de lui obtenir la plus importante combinaison de salles jamais confiée à une production indépendante, soit environ 2.000 écrans. **The Crow** a remporté un immense succès. *Miramax* misait sur 20 millions de dollars de recettes. Le film en a rapporté aujourd'hui 50 !

Comment expliquez-vous ce triomphe ? Quelques Cassandre prévoyaient un four du fait de la noirceur du film, de son refus des ficelles qui sont actuellement les recettes du succès aux Etats-Unis...

Dès la première sneak-preview de **The Crow**, dans l'une des salles d'un complexe commercial de Houston, j'ai compris qu'il allait marcher. Le style de **The Crow** rejoint ce qu'une large partie du public attend, ce qui leur manque actuellement au cinéma. Sa musique, par exemple, exprime une émotion dont les jeunes sont frustrés, une émotion qu'on ne trouve plus nulle part ailleurs. Les gamins se reconnaissent davantage dans **The Crow** que dans **Reality Bites** (1). Certains expliquent le succès du film par ses points communs plastiques et narratifs avec le **Batman** de Tim Burton, et vont jusqu'à affirmer que **The Crow** est le vrai **Batman** ! Son succès surprend tout le monde, mais j'y ai toujours cru. J'ai également misé beaucoup d'espoirs dans des films qui se sont pris de vilaines raclées, **Phantom of the Paradise** par exemple. Mes sentiments concernant l'accueil enthousiaste réservé à **The Crow** sont partagés. J'éprouve une impression de juste revanche contre les grandes compagnies qui n'ont jamais cru dans le film. En même temps, ce succès n'apaise pas la douleur liée à la disparition de Brandon Lee.

Comment se sont passées les relations avec le comité de censure ?

Le Censure nous a d'abord taxé d'une interdiction aux moins de 17 ans. Il était capital que nous la rabaissions aux moins de 13 ans. Je considère que les coupes que nous avons effectuées ont plutôt été bénéfiques à **The Crow** ; elles limitent la violence pour préserver l'action. Toutefois, certaines scènes ne furent pas faciles à supprimer ou édulcorer. Au début, par exemple, deux gosses de douze ans surgissent dans un magasin, flingues au poing, pour le braquer. Aux Etats-Unis, mettre des armes dans la main d'un gamin est strictement interdit. Alex Proyas s'est également résolu à atténuer la chute de Top Dollar sur une gargouille depuis le sommet de la cathédrale. Il ne reste plus que le début de la chute et son résultat. A l'origine, on le voyait distinctement s'empaler sur la statue. Nous ont aussi été imposées quelques coupes lors du gunfight dans le bureau de Top Dollar, ainsi que des plans de seringues plantées dans la poitrine de Funboy. Peut-être y aura-t-il une version intégrale de **The Crow**, celle d'Alex Proyas, plus longue de quinze minutes et qui sortira dans quelques mois en vidéo...

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

(1) Interprété par Winona Ryder et réalisé par Ben Stiller, **Reality Bites** tourne autour des vicissitudes d'une jeune femme bourrée de diplômes tentant de décrocher un emploi.



■ Eric (Jean-Hugues Anglade) : pas vraiment le prototype du "french lover" ! ■

KILLING ZOÉ

Pour sa dixième édition, le Prix Très Spécial a mis dans le mille en couronnant *Killing Zoé*, incroyable histoire de casse préparé dans la joie et l'absorption massive de drogues. Naturellement violent, monstrueusement drôle, totalement électrisant, *Killing Zoé* est un voyage agité au pays des extrêmes qui se poursuit bien au-delà du mot "Fin". Embarquement immédiat !

Dans le genre production française et jeune réalisateur, vous avez le choix en ce moment entre 1) **Trop de Bonheur** de Cédric Kahn : deux copains draguent deux nanas dans le Sud de la France. Mais au cour d'une soirée où ils boivent et dansent, une nana largue son copain et couche avec l'autre. Plus tard, tous se revoient et on sent bien qu'il y a quelque chose de cassé en eux. Moment fort du film : le mec s'aperçoit que sa nana est au pieu avec son meilleur copain. Ou 2) **L'Eau Froide** d'Olivier Assayas : un mec est amoureux d'une nana à problèmes placée régulièrement en hôpital psychiatrique par son père. La nana s'évade et rejoint son copain. Ils font la fête avec d'autres copains dans une maison abandonnée, se passent le oinj, et après la nana veut partir retrouver une copine à l'étranger. Le mec l'accompagne. Mais à la fin du voyage, la nana se suicide. Moment fort : le mec s'aperçoit que sa nana s'est jetée au petit matin dans la rivière et on comprend enfin le titre du film.
On peut évidemment encourager les jeunes réalisateurs français en allant voir leurs films. C'est un acte volontaire de spectateur responsable, concerné et patriote, recommandé par les instances culturelles et gouvernementales. C'est également une terrible épreuve pour les nerfs : il s'agit quand même de réfreiner de violentes envies de meurtre ! Les jeunes réalisateurs français font très peu de cinéma : leurs audaces sont confinées dans la mise à plat de leurs petites déprimes, de leur dégoût général de la fantaisie, de leur aigreur actuelle consécutive à leurs déceptions adolescentes. Brillants de temps à autre dans leur genre, leurs films foutent le cafard. On cherche à les défendre en prétextant qu'ils collent au réel. C'est faux. Tout comme certaines sucreries écoeurantes américaines donnent une image utopique du monde, les **Trop de Bonheur** et **Eau Froide** font de la réalité un gigantesque réceptacle de toutes les sinistroses. Assez !

Pourquoi ce paragraphe ? Parce que **Killing Zoé** sort le 31 août, que c'est une production française, réalisée par un jeune réalisateur, américain celui-là. Parce que **Killing Zoé** est un premier film qui navigue entre deux extrêmes : l'optimisme forcené à l'américaine et la tentation du gouffre à la française. Parce que **Killing Zoé** est à la fois un extraordinaire film de genre à l'américaine et un film d'auteur d'une profondeur inouïe


■ *Zed (Eric Stoltz) découvre les nuits parisiennes où la défonce est reine* ■

comme les jeunes réalisateurs français ne savent même plus en faire. A l'instar d'un casting hétéroclite mêlant Français, Américain, Canadien, Anglais, Asiatique, **Killing Zoé** est un film où la force de la différence le dispute à la beauté du métissage, où les francophones bafouillent sinon ne parlent couramment anglais, et où les anglophones apprennent à dire "Suce ma teub", où Jean-Hugues Anglade parvient, dans le même plan, à tirer du spectateur un serrement de gorge et un éclat de rire, où l'écoute attentive d'une ligne de dialogue peut sonner le glas d'une fin heureuse... Spontané dans le schématisme de son intrigue, mais réfléchi dans les questions qu'il ne manque pas de poser, **Killing Zoé** est un film qui use du compromis comme tremplin, qui se sert du genre autant qu'il sert le genre. Premier film techno traçant au rythme frénétique d'une rave-party, **Killing Zoé** s'approprie les années 90, prend en otage une génération dont les espoirs sont laminés par la réalité.
Killing Zoé est un monument de cinoche et de cinéma, un film plein qui brûle de vivre. Dans le genre production française et jeune réalisateur, vous cherchiez un film ? Vous l'avez trouvé !

■ **Vincent GUIGNEBRT** ■

Metropolitan Filmexport présente Jean-Hugues Anglade - Eric Stoltz - Julie Delpy dans une production **Davis Film** *KILLING ZOE* (France - 1993) avec Tai Thai - Bruce Ramsay - Kario Salem - Salvator Xuereb - Gary Kemp **photographie de** Tom Richmond **musique** du groupe Tomandandy **produit par** Samuel Hadida - Quentin Tarantino - Lawrence Bender - Rebecca Boss **écrit et réalisé par** Roger Avary
31 août 1994 **1 h 35**

interview

ROGER AVARY

Malgré une interview fleuve dans le précédent numéro, nous avons tenu à rencontrer de nouveau Roger Avary. Bavard dans le bon sens du terme, le réalisateur a parfois répondu à nos questions avant qu'on ne les pose. Preuve que l'homme a une conception très précise de son travail et qu'il est également le premier critique de son film.

Comment présenteriez-vous *Killing Zoé* à un public non initié à ce genre de spectacle ?

Cela m'est déjà arrivé, et en général, j'insiste sur le fait qu'il n'est pas interdit de rire, qu'il ne faut pas avoir peur de rigoler...

Pourquoi ? Certains spectateurs ont-ils peur de rire ?

Absolument... Je me souviens de la première fois que j'ai vu **Evil Dead**, à l'occasion d'un festival : j'étais tellement mort de rire que j'en pleurais. Après la projection, Bruce Campbell est monté sur scène pour répondre aux questions, et un spectateur lui a demandé pourquoi les dialogues du film étaient si faibles. J'ai alors compris qu'**Evil Dead** était la parodie ultime du film d'horreur, celle qu'Hollywood essayait de faire en vain depuis des lustres. **Evil Dead** est un film hilarant, mais j'avais l'impression d'être le seul à penser cela. Les gens respectent parfois tellement le cinéma qu'ils refusent de montrer leurs émotions dans la salle. Pourtant, au cinéma, il n'est question que d'interactivité entre le spectateur et le film. Ce qui m'intéresse, c'est cette dynamique qui pousse les gens à réagir. Dans **Platoon** par exemple, il y a une scène où

■■■



■■■

Kevin Dillon prend sa mitraillette et balance une rafale dans la tête d'un ennemi. Dans la salle, le public se scindait en deux catégories : les vétérans du Vietnam en chaise roulante venus là pour vivre une expérience cathartique, et les autres, des jeunes en général, qui n'avaient d'autre désir que de voir un bon film de guerre. Evidemment, à chaque moment fort comme la scène que je viens de citer, les exclamations fusaient : "Cool !", "Whaaa !", provoquant une réaction immédiate des vétérans : "Vos gueules, ce n'est pas drôle !". Ce qui arrive dans la salle est toujours plus dynamique que ce qui se passe sur l'écran. Le cinéma est une expérience interactive avec le public comme élément répondant.

Un bon film ne s'arrête quand même pas aux réactions qu'il provoque chez les spectateurs...

C'est vrai. Pour moi, un grand film commence quand vous quittez la salle. **Killing Zoé** n'est pas destiné à tout le monde. Aucun film ne peut prétendre cela, à part peut-être **Les Flintstones** ! Quand les gens quittent la salle, je me fous qu'ils aient aimé ou détesté **Killing Zoé**. Ce qui m'importe, c'est qu'ils en parlent, qu'ils s'engueulent, que le film crée un pont de communication entre eux. Je défends un cinéma radicalement contraire au cinéma d'évasion où il s'agit d'éteindre totalement son cerveau pendant deux heures et de laisser le film derrière soi, de l'oublier immédiatement, en quittant la salle : voilà une attitude très similaire à un trip de drogué !

Vous parliez de dynamique entre le film et son public : peut-on dire que c'est là le fruit d'un brillant exercice de manipulation ?



■ *Le gang à visages découverts : une brochette de francophones tarés menés par Eric* ■

Oui, on peut, même si je ne suis pas sûr d'être prêt à admettre que je manipule le public. Cela dit, tout réalisateur se double d'un manipulateur. Même Busby Berkeley essayait dans ses comédies musicales de provoquer une réaction du public d'une façon ou d'une autre. J'aime les films qui vous hantent longtemps après les avoir vus. Ce n'est par exemple pas très confortable de voir un film de Werner Herzog : on a l'impression de voyager dans son cerveau. Le cinéma devrait être une affaire d'individu où le spectateur s'insère dans le cerveau du réalisateur. Il doit être tellement affecté par ce qu'il y perçoit, que ce soit joie ou détresse, que les sentiments restent longtemps en lui. Dans ce sens, oui, je manipule le public. Tout le monde le fait, les gens se manipulent entre eux. C'est bien, c'est une des dynamiques de la vie. La vérité est qu'il n'y a qu'une seule chose de réel dans l'univers : notre conscience, le fait que nous pensons et réfléchissons. Le reste est ombre et lumière, des électrons qui dansent autour de protrons. Moi, je ne suis qu'une apparition dans votre conscient. La seule chose réelle que vous pouvez vraiment changer, c'est vous-même. Chacun est capable de faire le bien et le mal, il est très important de reconnaître son côté sombre. Si vous êtes totalement pur, sain, bon, ou plutôt si vous rejetez tout ce qui est contraire à ces notions, vous perdez ce qui fait de vous un être humain. Vous devenez presque quelqu'un d'inhumain, sans intérêt. A l'inverse, la personne qui ne joue que sur son côté sombre devient une bête. Il faut donc trouver le juste milieu. Joseph Campbell disait : "Bien et Mal, juste et faux, noir et blanc : tout cela n'est qu'apparition. La seule vérité est le centre". Je ne serais pas un peu hors-sujet là ?

Non, non... On peut même dire que Zed est une bonne représentation de votre idée de l'homme...

Zed est la conscience du film ; il est profondément ancré en moi. Et j'ai évidemment choisi Eric Stoltz pour l'incarner parce qu'il me ressemblait physiquement.

La première leçon à tirer de *Killing Zoé* pourrait être : "La veille d'un casse, il faut mieux éviter de se défoncer" !

Oui, c'est une façon amusante de résumer le film ! Mais il n'est pas nécessaire de prendre de l'héroïne et de braquer une banque pour appliquer cette leçon. En fait, il suffit de réfléchir à la façon dont on approche les gens et les choses ; j'y ai beaucoup pensé pendant le tournage, et j'en ai conclu que l'important pour Eric n'est pas de posséder l'or mais d'essayer de le posséder. Aux Etats-Unis, la devise a longtemps été : "Pourquoi attendre pour acheter ce que vous désirez alors qu'il y a le crédit ? Vous vous ferez du souci plus tard !". Prétendre que tout va bien ne veut pas dire que tout va réellement bien. Il est nécessaire de faire des choix et d'agir afin que la réalité se déroule devant vous. La vie

■ *Zed (Eric Stoltz) réalise soudainement qu'il s'est embarqué dans un véritable cauchemar* ■

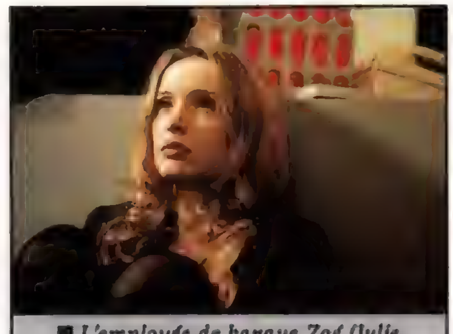
serait bien plus simple si les gens essayaient de jouer sur leur propre conscience plutôt que d'influencer celle des autres. Vous avez remarqué combien les gens dépensent d'énergie à se soucier d'O.J. Simpson (1) ? Qu'est-ce que ça leur rapporte ? Rien. C'est du gâchis. Il y a donc des leçons de comportement dans **Killing Zoé** : elles marchent pour moi et je sais qu'elles ont marché pour les autres.

Les leçons, on les tire essentiellement du comportement de Zed. Mais à la première vision de *Killing Zoé*, on est surtout fasciné par le côté sombre d'Eric...

Peut-être... Moi, je voulais faire un film anti-drogue et anti-violence. Je voulais que la violence et la drogue mettent le spectateur mal à l'aise, d'où l'utilisation de cette lentille spéciale pendant la scène de défonce.

Pourtant, durant cette scène, Zed a une hallucination : l'orchestre joue et des notes dessinées sortent des instruments. C'est plutôt une image positive de l'utilisation de stupéfiants, non ?

(*Géné*)... Le problème, c'est que bien que j'en ai eu l'opportunité, je n'ai jamais pris d'héroïne, je me suis dégonflé. Et je me demandais s'il était juste de faire un film sur l'héroïne sans avoir jamais essayé. Ces notes dessinées montrent seulement la réalité qui s'estompe doucement dans l'esprit de Zed. A la fin du tournage, pendant lequel j'étais prisonnier d'une bulle 24 h/24, je me suis aperçu que l'héroïne était à la mode à Los Angeles. Les gens en prennent aujourd'hui comme ils se gavaient de cocaïne dans les années 80 ; ça m'a filé les jetons. J'ai invité un copain qui touchait à l'héroïne à voir le film. Il m'a dit : "Je me sens pourri, corrompu, sale à l'intérieur". Six mois plus tard, il arrêtait de se droguer. Cela n'a sans doute rien à voir avec **Killing Zoé**, mais sa réaction m'a rassuré sur mon travail. Vous savez, il est impossible de prévoir ce que les spectateurs vont tirer d'un film. Au Texas, un mec a commis une véritable tuerie dans un restaurant. On a retrouvé dans sa poche un ticket de cinéma pour **Fisher King**, dans lequel il y a une scène semblable. Dernièrement, *Buena Vista* a été obligé de couper une scène de **The Program** (2) où des jeunes footballeurs ivres s'allongent au milieu d'une autoroute à la recherche de sensations fortes. Il faut pourtant être complètement idiot pour faire pareil. Eh bien deux gosses ont rejoué la scène dans la réalité : ils se sont bien sûr fait écraser... Mon intention n'était donc pas de donner une image positive de l'héroïne, et je pense y être parvenu... (*silence*)... Mais en même temps, les gens qui se droguent ont une raison de le faire, comme ceux qui fument, qui boivent ou qui mangent trop : ils éprouvent forcément du plaisir. L'héroïne m'a été décrite comme une expérience qui procure du plaisir : on se sent comme sur une vague sans fin. Cela ne me semble pas très amusant mais bon, les gens ne le feraient pas s'ils n'en tiraient pas un plaisir quelconque. Apparemment, la première fois que l'on essaie l'héroïne, on est malade à en crever : on vomit, on sue. C'est une expérience proche de la mort où le plaisir est lié au désir d'autodestruction. Il faut reconnaître qu'il y a plusieurs facettes de la drogue et que le sujet n'est pas aussi simple que l'on pourrait supposer. Quand vous vous autodétruisez, que vous êtes accro à la drogue, c'est que vous avez un problème dans votre vie. Si vous réglez ce problème, celui de la drogue va s'éliminer de lui-même. J'ai donc essayé de montrer dans **Killing Zoé** tous les aspects de la drogue. Et si les notes dessinées s'échappant des instruments peuvent en effet donner une connotation positive à l'usage d'héroïne, je crois que la douleur, l'agonie et la perdition sont également représentées. Par leur jeu, Eric Stoltz et Jean-Hugues Anglade prouvent que sous l'emprise de la drogue, le plaisir est associé à la souffrance, que ces sensations cohabitent en même temps. J'aurais menti en ne présentant que le mauvais côté de la drogue. Il faut montrer le monde tel qu'il est et non comme vous souhaiteriez qu'il soit. Le monde serait bien plus merveilleux sans douleur. Mais sans douleur, pas de connaissance. Si vous ne mettez pas la main à la flamme, vous ne saurez jamais que le feu brûle, qu'il peut tuer. L'intelligence naît parfois des expériences dramatiques de la vie. C'est ainsi que j'ai approché le problème de la drogue dans **Killing Zoé**.


■ *L'employée de banque Zoé (Julie Delpy). Call-girl la nuit, elle connaît Zed pour avoir couché avec lui* ■

C'est très honnête. On peut dire la même chose de votre approche de la violence : le combat entre Zed et Eric est un monument de sauvagerie...

Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne me suis jamais battu de ma vie. J'arrive toujours à éviter que les coups partent. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il existe deux moyens pour ne jamais se battre : utiliser les mots pour semer la confusion chez l'adversaire, ou

■■■

■ *Eric tente d'obtenir l'ouverture du coffre fort : ses intimidations se transforment souvent en massacre* ■



roger avary

■■■

fuir ! J'ai déjà reçu des balles de tennis ou des ballons de basket en plein visage et ça fait très mal. Je peux imaginer ce que cela donnerait de se faire éclater la tronche contre le sol. Une bagarre est un acte vicieux, qui n'a rien de plaisant. Je voulais que le public ressente la douleur éprouvée par Zed et Eric pendant leur terrible corps à corps...

Une bagarre que vous filmez à l'arrachée, comme le reste du film d'ailleurs...

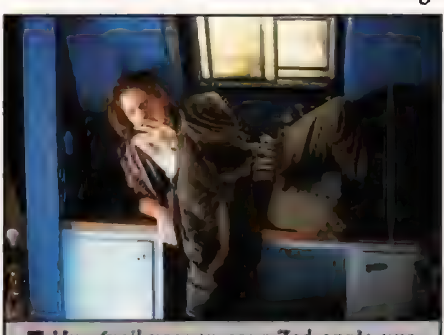
J'ai toujours pensé que le langage cinématographique passait par la performance des acteurs. Je peux prévoir un plan six mois avant de le tourner, mais sur le plateau, je sens le besoin de suivre l'acteur s'il se lève et se met à marcher. Une chose étrange est arrivée au milieu du tournage de **Killing Zoé**. Tous les comédiens m'ont dit que j'étais un vrai "directeur d'acteurs". Moi qui pensais m'être uniquement occupé de la caméra, je me suis aperçu que l'acteur et la caméra sont intimement liées. C'est pour cette raison que je ne crois plus trop au story-board.

La scène d'amour entre Eric Stoltz et Julie Delpy ressemble quelque peu à une figure imposée. Etait-elle prévue depuis longtemps, ou l'avez-vous improvisée ?

La plupart des scènes dans le film ont à la fois une raison esthétique et une raison pratique. Quand j'ai fini le script de **Killing Zoé**, il fallait que je "baptise" le film dans l'espoir de trouver de l'argent. Lors des rendez-vous, je présentais donc **Killing Zoé** comme un "thriller sexy". Quelle horreur ! Il n'y a rien de pire qu'une scène sexy qui semble dire "bon, ben la voilà, votre scène de cul, maintenant on peut reprendre le cours du film" ! L'aspect érotique de ce genre de scène m'excite beaucoup moins qu'un simple baiser par exemple. Mais j'étais presque obligé de passer par là pour tourner **Killing Zoé**. Je savais toutefois que l'accouplement entre Zed et Zoé allait me permettre d'aller bien plus loin que la banale scène de cul, que j'allais sans doute berner le producteur. Le raisonnement est identique pour le film dans son ensemble : je voulais dépasser le genre, avoir un pied dans le thriller et un autre dans le film d'auteur. L'insertion de plans du **Nosferatu** de Murnau pendant la scène d'amour découle donc d'une raison esthétique, mais aussi d'une raison pratique, économique : cette insertion me permettait de filmer plus tard les plans de **Nosferatu**, de ne pas ralentir le rythme de tournage avec les acteurs. Pour moi, une grande partie du travail du réalisateur, c'est de transformer les inconvénients du tournage en avantages. La nécessité est la mère des inventions ! Par exemple, la chambre d'hôtel était très petite et j'avais peu de temps pour peaufiner les cadrages. Du coup, j'ai filmé caméra à l'épaule. Cette inspiration du moment crée une dynamique à la fois pour les acteurs et les techniciens qui se sentent vraiment libres et apporte une certaine fluidité au film.



■ Zed et Zoé s'acharnent sur Eric : un combat digne de rentrer dans les annales ■



■ Un réveil vaseux pour Zed après une nuit de défonce. Pas forcément l'état idéal pour cambrioler une banque ! ■

On a le sentiment que Julie Delpy n'a éprouvé aucun problème à tourner topless...

Je voulais qu'il y ait le moins de monde possible pendant le tournage de cette scène. J'essayais d'être sensible, de faire attention, de ne pas heurter Julie, de dégager au maximum le plateau. Pendant que je m'employais à réunir toutes les conditions idéales, Julie se baladait à moitié-nue dans l'hôtel à la recherche d'une cigarette !

Si Zed est sexuellement doux avec la call-girl Zoé, Eric, lui, est du genre à tirer violemment son coup !

Oui, il sodomise un mec dans les toilettes du jazz club, ce qui constitue pour lui l'apothéose d'une soirée réussie ! Sur le tournage, je disposais d'un objectif spécial permettant de corriger les perspectives. mais pour cette scène, je l'ai utilisé pour les distordre. C'est donc la vision la plus horrible que j'ai trouvée pour conclure cette super-soirée qui présage bien de ce que sera la journée suivante !

On note dans cette scène que Zed n'abandonne pas son "sac à drogues" et qu'il s'en sert même pour fouetter les fesses de son compagnon anonyme...

Ce sac appartient à Jean-Hugues Anglade ; il l'emmène partout avec lui, sur tous les tournages. Ce sac représente beaucoup pour Jean-Hugues : c'est sa mère qui lui a donné quand il était jeune ! Je me suis dit que la chose ferait un très bon "sac à drogues" pour Eric. Pendant la sodomie, Jean-Hugues l'a brusquement sorti de la poche de sa veste et s'est mis à fouetter le gars avec. Je l'ai laissé faire. C'est drôle. Un peu tordu, soit. Mais les choses tordues sont parfois drôles !

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et **Vincent GUIGNEBERT** ■



■ Automatique à bout de bras et "sac à drogues" dans la poche, Eric réinvente le règne de la terreur ■

(1) Ex-star du football américain devenu un acteur très populaire aux Etats-Unis (la série des **Y-a-t-il un Flic...** notamment), O.J. Simpson est accusé du double meurtre de sa femme et d'un ami. Son procès est retransmis en direct tous les jours sur *CNN*.

(2) Réalisé par David S. Ward en 1993, **The Program** raconte les problèmes rencontrés par un entraîneur (James Caan) pour conduire une équipe de football universitaire à la victoire.

interview : LAWRENCE BENDER

producteur de *Reservoir Dogs*, *Pulp Fiction* et *Killing Zoé*

Danseur dans une compagnie de ballet classique, diplômé de génie civil, apprenti comédien dans les mêmes cours que Jessica Lange et Mickey Rourke, comédien malheureux... Tortueux les sentiers qui mènent Lawrence Bender à la production. Grâce à lui et à l'ironie du sort, Quentin Tarantino et Roger Avary voient pourtant leurs rêves les plus fous se réaliser...

Votre vocation initiale était la comédie, l'art dramatique. Comment, d'acteur, êtes-vous devenu producteur ?

Pendant longtemps, j'ai été comédien. Cette expérience m'a permis de travailler avec des gens très bien, mais je me retrouvais souvent au chômage. Pour survivre, j'ai même dû me transformer en garçon de café ! Même si vous cotoyez des gens comme Christopher Walken et Ellen Burstyn sur les planches, dans des pièces de Shakespeare, vous pouvez vous retrouver sans un sou vaillant en poche des années durant. Après quelques années de ce régime, je me suis décidé à changer mon fusil d'épaule. Pendant deux ans, j'ai travaillé dans des équipes techniques sans pour autant m'orienter définitivement dans une direction. La production de film, j'y suis en fait arrivé par hasard. J'ai produit une série B dans laquelle je devais jouer, un petit budget de 120.000 dollars, **The Intruder**, un film gore écrit et réalisé par le co-scénariste d'**Evil Dead II**, Scott Spiegel. N'ayant aucune expérience du métier, j'ai bien sûr renoncé à y jouer. Par contre, la fonction de producteur sur un projet aussi minuscule, presque sans moyens, exige une grande souplesse. En plus des problèmes financiers, je servais d'assistant-réalisateur, de cuisinier, de répétiteur pour les comédiens... En fait, je suis devenu producteur par défaut. **The Intruder** n'a pas connu une très grande carrière, mais c'est grâce à ce film que j'ai rencontré Quentin Tarantino dont Scott Spiegel compte parmi les amis. Scott Spiegel, c'est Boaz Yakin qui me l'a présenté, ce Boaz Yakin dont j'ai produit **Fresh** quelques années après. Jusqu'à présent, tous les films que j'ai produits, je les dois à un tissu de relations, au pur hasard des rencontres.

La production de *Reservoir Dogs* tient du délire. Comment se sont enchaînés les événements, les rencontres qui ont abouti à la naissance du film ?

Quentin m'a longuement parlé de **Reservoir Dogs**, dès la première mouture du scénario. Il m'a littéralement sauté dessus ! Il était si impatient de le tourner qu'il pensait pouvoir mener à bien le projet avec les 30.000 dollars que lui avait rapporté l'option prise sur le script de **True Romance**. Il en avait assez d'attendre que **True Romance** et **Natural Born Killers** soient enfin financés. Quatre ans, c'est long ! Quentin avait si souvent mis en scène les deux films dans sa tête qu'il ne ressentait même plus le besoin de porter lui-même ces manuscrits à l'écran. Par contre, cette histoire de casse auquel on n'assiste pas, et qui se déroule presqu'entièrement dans un hangar, l'excitait. Je l'ai poussé à réécrire le scénario. En trois semaines et demie, c'était fait. Seulement, à l'époque, ni lui ni moi n'avions un dollar en banque. Nous n'avions même pas de quoi nous offrir quelques photocopies du manuscrit. Quentin était si impatient de voir **Reservoir Dogs** aboutir qu'il m'a seulement donné deux mois pour réunir l'argent nécessaire à sa production. J'ai transmis le scénario à Monte Hellman. Il était à ce point impressionné qu'il était prêt à hypothéquer sa maison pour produire **Reservoir Dogs** ! L'intervention de Monte Hellman équivalait alors à un budget de 200.000 dollars. Il a grimpé à 500.000 après que *Live Entertainment*, la branche vidéo de *Carolco*, ait accepté d'investir. L'étape suivante fut capitale. J'ai soumis le scénario de **Reservoir Dogs** à mon ancien professeur d'art dramatique pour lui demander son avis. Elle m'a répondu que le rôle de Monsieur White serait parfait pour Harvey Keitel, à qui elle a ensuite passé le manuscrit. Lorsque Harvey Keitel m'a appelé, j'ai connu l'un des moments les plus euphoriques de ma vie. Il représentait mon idéal en tant que comédien et j'avais là, sur mon répondeur, un message de lui ! Il m'a avoué qu'il n'avait pas lu une telle histoire depuis longtemps ; il voulait absolument participer au film. Avec pareil nom attaché au projet, il était évidemment beaucoup plus facile de compléter le budget. Harvey nous a conseillé de recruter nos comédiens à New York. Mais Quentin et moi n'avions pas un radis en poche. Harvey Keitel a donc payé l'avion, l'hôtel, la location d'un bureau... Finalement, je lui ai demandé de figurer au générique en tant que co-producteur. Il m'a répondu en riant : "Ben, ce n'est pas trop tôt !".



Reservoir Dogs, Pulp Fiction, Killing Zoé... Des films neufs comme les aime le producteur Lawrence Bender

Par son gigantisme et le nombre de vedettes au générique, la production de *Pulp Fiction* n'a pas dû se faire les doigts dans le nez non plus ?

En très peu de temps, Quentin Tarantino avait acquis une telle réputation que la production de **Pulp Fiction** fut très facile. De plus, nous avons repris exactement la même équipe technique que sur **Reservoir Dogs**. Travailler avec des gens que l'on connait préserve de bien des problèmes. Le gros hic tient banalement à réunir douze stars dans le même film. Un vrai cauchemar qui vous demande de jongler en permanence avec le plan de tournage. Ils étaient aux quatre coins du monde. Quand l'un était disponible, l'autre ne l'était plus. Si **Pulp Fiction** a fini par se concrétiser, c'est uniquement par la volonté de ses interprètes ; ils voulaient impérativement y participer.

Comme *Reservoir Dogs*, *Killing Zoé* tourne autour du braquage d'une banque. Y-a-t-il, entre les deux films, une relation de cause à effet ?

Oui. Pendant la préparation de **Reservoir Dogs**, je recherchais des extérieurs pas chers du tout. Et j'ai trouvé cette banque où le patron acceptait de nous laisser tourner pour des clopinettes. Sachant que Roger Avary avait en projet un film sur un casse, je l'ai aussitôt appelé pour lui faire part de ma découverte. Ce coup de fil l'a persuadé de se lancer dans l'écriture de **Killing Zoé**. Le projet a pris du temps à se concrétiser. Ce n'est qu'après avoir présenté Roger Avary à la productrice que le film a vraiment pris forme. La manière dont elle a réuni l'argent nécessaire mériterait de figurer dans le Livre des Records. Il s'agit d'une combinaison de prêts bancaires, de prêts personnels, de pré-ventes, de participations de producteurs étrangers, Samuel Hadida surtout.

Vous allez persévérer dans votre collaboration avec Quentin Tarantino et Roger Avery ?

Je n'ai aucun projet avec Roger Avary. Il devrait s'installer en France pour travailler. J'ai par contre un film en cours avec Quentin Tarantino, **Four Rooms**, qui se divise en quatre sketches. L'un sera mis en scène par Quentin, les autres par Alison Anders, Alex Rockwell et Robert Rodriguez. Steve Buscemi en sera probablement la vedette dans le rôle du concierge d'un hôtel qui passe d'une chambre à l'autre, chacune correspondant à une histoire. Maintenant, les choses sont plus faciles qu'à l'époque de **Reservoir Dogs**. Quand vous n'avez pas de références, les investisseurs craignent toujours de s'engager. Mais, même en cas de succès, tant que je produirais des films différents, neufs, je devrais me battre pour les mener à bon port. Il faut avoir des couilles et y croire très fort !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH**



■ Wyatt Earp (Kevin Cotsner) dans la rue principale de Tombstone, son fief interdit à la mauvaise graine ■



WYATT EARP

Enfin, après le piètre *Tombstone*, une reconstitution digne du shérif Wyatt Earp, de Doc Hollyday et de O.K. Corral. Une reconstitution d'envergure, flamboyante, dure et intimiste, sous l'influence d'*Impitoyable*. Impressionnés par la vision de l'Ouest de Clint Eastwood, le réalisateur Lawrence Kasdan et le producteur-interprète Kevin Costner, qui cohabitaient déjà au générique de *Silverado*, recherchent l'essence même des légendes du western, associant vérité et mythe, faiblesses humaines et grandeur d'âme...

En 1984, Lawrence Kasdan tourne **Silverado**, western pompier, peinant sous des chevauchées arrosées d'une musique tonitruante. Son intention : tirer sa révérence au genre, lui rendre hommage en empilant les clichés. Du jeune cow-boy intrépide au shérif ripoux, ils y sont tous. Astiqués comme les cuivres d'un bordel d'Abilène, rutilants, flambants neufs tellement Lawrence Kasdan roucoule de contentement à la peinture de tableaux datant d'avant même l'invention du cinématographe. Quelques années après **Silverado**, le western renaît de ses cendres encore chaudes. L'ont exhumé Kevin Costner avec **Danse avec les Loups**. Et, surtout, Clint Eastwood dans **Impitoyable**, constat sombre, mélancolique sur un héroïsme carburant au whisky frelaté, sur une légende amère cousue de meurtres de femmes et d'enfants. Après **Impitoyable**, le western ne pouvait se retrancher dans le manichéisme du passé. Ici, dans **Wyatt Earp**, les ivrognes se tirent dans les parties pour régler un différend, le dépeçage du bison soulève le cœur et tirer dans le dos s'avère plus conforme à la réalité que des duels dans les règles strictes de l'honneur.

A ce point marqué par le réalisme sans concession de Clint Eastwood, Lawrence Kasdan en oublie l'idéalisme un rien nigaud, les cow-boys d'opérette d'autrefois. Son **Wyatt Wearp** s'écarte de la piste des diligences de **Silverado**. Pas ses déclarations lorsqu'il évoque les cartes postales chères à son cœur d'Américain. *"Je m'intéresse depuis toujours au western. C'est une forme de cinéma si ouverte, si flexible, qu'on peut y traiter pratiquement n'importe quel sujet. L'image, familière au genre, d'un cavalier au milieu d'un vaste et beau paysage, possède une résonance unique. Elle évoque l'esprit d'indépendance, la chance offerte à l'homme de définir lui-même son avenir, d'aller à la rencontre de son destin dans un espace vierge"*. Mais ce fameux cavalier peut aussi bien être un parangon de vertu qu'une fripouille sans foi ni loi, une espèce dont le Far West était particulièrement prodigue. Au lendemain d'**Impitoyable**, le western ne peut se permettre d'abandonner ses illustrateurs au petit jeu du brave pionnier luttant farouchement contre les Indiens sanguinaires. Même les grandes figures de l'Ouest, généralement préservées du regard inquisiteur du cinéaste-historien, n'échappent pas au révisionnisme ambiant, une tâche dont s'acquitte Sam Peckinpah à l'aube des seventies. Sans Peckinpah, pas d'**Impitoyable** possible. Sans **Impitoyable**, pas de **Wyatt Earp**, du moins dans cette optique. Hollywood serait resté sur l'impression, mauvaise qualitativement mais rentable au box-office, d'un **Tombstone** carnavalesque, collant à la légende l'étiquette d'une série B bordélique.

Concernant Wyatt Earp, passé à la postérité pour un certain règlement de comptes à O.K. Corral, il fallait donc remettre les pendules à l'heure. Ne pas cirer ses bottes sans pour autant le traîner dans la boue. *"Wyatt Earp est une figure hors du commun. Voilà un homme qui prit part à la conquête de l'Ouest, qui vécut avec trois femmes et bâtit sa*

■■■



■ *Stetson, longs manteaux, boots et jeans : la mode 1880 du shérif* ■


■ De gauche à droite et de haut en bas, le clan Earp au complet : Virgil (Michael Madsen), Allie (Catherine O'Hara), Wyatt (Kevin Costner), Mattie (Mare Winningham), Morgan (Linden Ashby), Lou (Allison Elliott), James (David Andrews) et Bessie (JoBeth Williams) ■


■ Doc Hollyday (Dennis Quaid) : une interprétation saisissante de vérité ■

■■■

propre légende avant de disparaître à 81 ans". Sans avoir jamais réceptionné la moindre balle pourrait ajouter Lawrence Kasdan, ses frères et ses proches se chargeant généreusement d'encaisser les volées de plomb, de réduire leur espérance de vie tandis que lui, la légende, se faufilait entre les projectiles.
"*La première partie du film décrit les espérances de Wyatt Earp, la tragédie qui en découle. Après la mort de sa femme, il commence à perdre son optimisme béat sur la vie. La partie centrale le montre reprenant ses marques, reprenant foi en lui-même. Il devient un représentant de la loi, s'entoure de gens qui partagent les mêmes désirs que lui. Dans l'ultime segment du film, Wyatt Earp atteint la maturité. Il est désormais l'homme que son expérience de l'existence a façonné. Certaines de ses idées sont bonnes, mais d'autres manquent cruellement de nuance, de flexibilité pour s'accommoder à un monde complexe, en pleine effervescence. Désormais, Wyatt est un homme qui ne peut changer, évoluer. Il est définitivement celui qui sort vainqueur du règlement de comptes à O.K. Corral*". Lawrence Kasdan met la pédale douce. Wyatt Earp ? Pour les plus rétifs à la loi sécuritaire, c'est un dangereux paranoïaque, une espèce d'Inspecteur Harry du Far West, un shérif qui voit des bandits partout, qui parlemente peu et qui dégaine beaucoup. Ce qui lui vaut de mourir paisiblement dans son lit, à un âge très respectable pour l'époque, alors que tant de ses concitoyens, y compris parmi les plus illustres, rendent leur dernier souffle les bottes aux pieds, le stetson vissé sur le crâne. "*Wyatt Earp fut, et reste, une figure hautement controversée sur laquelle les historiens ont des vues divergentes, certaines favorables, d'autres critiques. Mais même ses détracteurs n'ont jamais nié sa bravoure ou sa force de caractère. Nous avons également souhaité montrer un homme partagé entre des exigences contradictoires, incapable d'assurer à sa famille le confort et la stabilité souhaités*". Sa famille, Wyatt Earp la prend en otage dans sa volonté de faire respecter la loi. Ses deux frères portent l'insigne de shérif, le suivent aveuglément dans sa mission salvatrice, quitte à y laisser leur peau. Manifestement, l'éducation inculquée par leur père fait long feu, les soude contre vents et marées. "*Nick Earp avait des idées très arrêtées sur la façon dont les gens, et plus spécialement, les hommes, devaient se comporter. Il a enseigné à ses fils ses propres règles de conduite, sa propre conception du courage et de l'endurance. Sa vision du monde était radicalement manichéenne. Il respectait la loi, mais c'était aussi un vrai patriarche, un rude pionnier, qui n'hésitait pas à recourir à la violence pour combattre ce qu'il appelait le vice*" poursuit Lawrence Kasdan.


■ Doc Hollyday et les frères Earp en route pour O.K. Corral ■

DOC HOLLYDAY : le tuberculeux flamboyant

Dans **Tombstone**, Val Kilmer ne rendait pas justice à Doc Hollyday. Trop propre sur lui, trop beau ténébreux, toussotant pour simuler une tuberculose pourtant active. Et trop jeune pour personnifier une des figures les plus complexes et les plus attachantes de la légende de l'Ouest. Dennis Quaid, comédien confirmé, en livre une interprétation autrement plus crédible dans **Wyatt Earp**. Cadavérique, parlant d'une voix caverneuse, la démarche incertaine, l'œil fiévreux, Dennis Quaid est certainement le meilleur Doc Hollyday à ce jour.
"*Doc Hollyday était un homme cultivé, qui avait étudié le latin, les sciences, la littérature. Ses origines sudistes lui conféraient une certaine aura romantique. Les médecins qui diagnostiquèrent sa tuberculose ne lui donnèrent pas plus de deux ans à vivre et lui recommandèrent d'aller dans l'Ouest où l'air était plus pur. Doc suivit leur conseil... et survécut quatorze ans. Il traitait ses problèmes respiratoires à grand renfort de whisky, absorbant chaque jour un litre d'alcool. Faute de pouvoir exercer sa profession de dentiste, il se fit joueur de poker. Pour éloigner les mauvais perdants, il prit l'habitude de porter sur lui un couteau et une arme à feu. Mais c'était surtout sa réputation qui lui servait de bouclier. Elle était telle que personne n'osait le défier. En fait, un gamin de quatorze ans aurait pu lui flanquer une vilaine râclée tellement son état de santé était mauvais. Je pense que Doc haïssait l'ignorance plus que tout au monde, et l'Ouest ne manquait pas d'ignares. Il prenait plaisir à converser sur ce qui fait le charme de la vie. C'est une des choses qu'il avait en commun avec Wyatt Earp, et qui contribua à les rapprocher*". Dennis Quaid décrit ainsi Doc Hollyday, allié du shérif de Tombstone dans sa guerre contre le clan des Clanton, cow-boys renégats à la nouvelle loi en vigueur dans la région. "*En règle générale, je préfère un style d'interprétation sobre et dépouillé, mais Doc fut un personnage flamboyant, qui exigeait un acteur doté d'un fort tempérament. Bien que j'espérais beaucoup de Dennis, il m'a surpris par son enthousiasme. Non seulement parce qu'il a accepté de perdre plus de vingt kilos pour ce rôle, mais aussi à cause de la minutie avec laquelle il a travaillé son élocution et sa démarche, avec un seul désir : cerner la vérité de Doc Hollyday*".
Lawrence Kasdan peut se féliciter du choix de Dennis Quaid. Méconnaissable, le comédien se glisse intimement dans la peau de ce joueur de poker à la réputation de tueur, flanqué d'une prostituée arrogante et colérique, Big Nose Kate. "*Doc fut un personnage complexe, profondément torturé, ayant une dévotion quasi-obsessionnelle pour son ami. Il y avait entre Wyatt Earp et lui une mystérieuse connivence que rien n'a pu entamer. Cet homme malade, mourant, fit preuve jusqu'au bout d'un courage exceptionnel*". Toujours à l'article de la mort, il n'hésitait jamais à affronter directement la Grande Faucheuse. Miracle de l'interprétation hantée de Dennis Quaid justement : le personnage, au-delà de l'écran, sent la mort. Sardonique, grinçant et souvent odieux vis-à-vis de ses contemporains, c'est probablement l'acteur du règlement de comptes à O.K. Corral le plus troublant, celui qui a déjà un pied dans la tombe avant que parlent les flingues. Mais l'autre reste fermement collé au plancher des vaches.

N'empêche que l'éducation de Nick Earp donne parfois des résultats surprenants. Son fils James, par exemple, affiche au grand jour des mœurs dissolues, une tolérance sans limite vis-à-vis des écarts à la morale, très intransigeante à l'époque. Propriétaire de saloon et barman avant d'épingler l'étoile de shérif adjoint à sa veste, James Earp bénit la principale activité de sa femme, tapineuse dure à la tâche. "*James Earp, on le décrit fréquemment comme un alcoolique aigri, alors qu'il m'apparaît plutôt comme un homme d'esprit. Lorsqu'il rencontra sa femme Bessie, celle-ci était prostituée. Leur ménage fut sensiblement plus égalitaire que ceux des autres frères Earp. Leurs relations ne cadraient guère avec les mœurs du dix-neuvième siècle, et paraîtraient encore bien singulières aujourd'hui*" témoigne son interprète, David Andrews. D'un tempérament orageux, Bessie subit la condition féminine du clan Earp. Une famille dans laquelle les épouses n'ont qu'une prérogative : la mettre en veilleuse. "*Chacun des frères Earp introduisit une femme au sein du clan, mais ils n'en laissèrent aucune s'immiscer entre eux. C'était un cercle inviolable, qu'ils avaient constitué dès l'enfance, sous l'influence de leur père. L'arrivée de ces compagnes entraîna de multiples tensions. La chaîne des frères y résista cependant, car aucune force au monde n'aurait pu la briser. Ce qui était extrêmement frustrant pour leurs femmes*" continue Lawrence Kasdan. Frustrant surtout pour Mattie, prostituée dont Wyatt était le plus aimé des clients. A ce point aimé que la péripatéticienne lui arrache un mariage ambigu : en échange de sa douce compagnie, Wyatt lui permet de porter son nom de famille. Lorsque Wyatt tombe éperdument amoureux de la belle aventurière Josie Marcus, qu'il arrache des bras du shérif marron Johny Behan, un de ses plus farouches adversaires, il la lâche, la laissant s'empoisonner à petit feu en absorbant une liqueur chinoise. Pas très glorieux. Mais tout dans la biographie de Wyatt Earp ne respire pas la grandeur d'âme d'un héros pur sang, influence de **Impitoyable** oblige. L'héritage de John Wayne n'est pas au rendez-vous. Du moins, pas au complet.



■ *Wyatt Earp dans sa mission salvatrice : exterminer jusqu'au dernier représentant le clan Clanton* ■



■ *Wyatt Earp : la seule manière de faire régner l'ordre à Tombstone* ■

Anéanti par le chagrin dû à la disparition de sa première épouse, Wyatt Earp sombre dans l'alcoolisme, vole quelques dollars pour se rincer le gosier. Une véritable loque humaine, sans fierté aucune, que son père sauve de la potence. En remontant la pente depuis la fange dans laquelle il croupissait, Wyatt Earp contribue largement au massacre des bisons. Il en tue des milliers pour leur peau. Mais, comme le souligne Lawrence Kasdan, "*Wyatt Earp fut un héros typiquement américain, souffrant de multiples imperfections. Ce film retrace les étapes successives de sa vie, de l'innocence à une certaine forme de connaissance, acquise au prix d'expériences coûteuses et dramatiques. Au départ, Wyatt espère n'avoir jamais à tuer qui que ce soit. Mais le monde où il évolue exige de lui toujours plus de dureté. Or, il se trouve que cela correspond à sa nature profonde, qu'il est extrêmement doué pour cela. Alors qu'il croyait devenir un riche homme d'affaires, Wyatt s'aperçoit qu'il excelle à faire régner l'ordre*". C'est le moins que l'on puisse dire. Après le nettoyage de Dodge City, Wyatt Earp et ses frères purifient Tombstone. Leurs moyens sont radicaux : port des armes et ivresse publique strictement proscrits. Les contrevenants finissent soit derrière les barreaux soit au bout d'une corde. "*Wyatt était un homme entier et inflexible. Il fallait le prendre comme il était, car il ne faisait aucune concession. Si vous viviez à Tombstone en 1880, vous étiez nécessairement avec lui ou contre lui. Des milliers de gens traversaient la ville et devaient obligatoirement lui rendre des comptes en cas de pépins. Aujourd'hui, dans les années 90, Wyatt Earp est un mythe. En 1880, il était une réalité, un représentant de la loi avec qui il fallait composer. Il n'avait rien d'un mythe ou d'une légende, il constituait un fait, un élément actif du quotidien. C'était un personnage réellement imposant*". Ainsi parle Kevin Costner, autrement plus crédible que Kurt Russell dans la peau du shérif de Tombstone. Costner, fidèle à lui-même, donne au personnage le volume désiré, un charisme débordant qu'atténuent notamment son obstination et sa fulgurante brutalité. Pour rendre justice, Wyatt Earp ne prend pas de gants. Dans sa chasse des derniers survivants du clan Clanton, il se montre impitoyable, méthodique dans l'élimination de ceux qui ont tué son frère Morgan. La loi, il la fait sienne, sauvage, jusqu'au-boutiste, sanglante. La vengeance est son seul pardon. Mieux que le moustachu Kurt Russell, Kevin Costner traduit la volonté quasi-mystique de rendre le châtiment par le sang. "*J'ai écrit le rôle pour Kevin Costner car il personnifie à l'écran certaines des vertus américaines que nous admirons le plus. Nul mieux que lui ne pouvait incarner cet homme plus grand que nature, déchiré entre les codes masculins de son temps et le désir de bien agir en toutes circonstances*" commente, un peu à contre-vent, Lawrence Kasdan, soucieux de défendre son héros contre les attaques de ceux qui le voient en super Pasqua de western, en alcoolique repenti s'acharnant contre des voyous de pointure modeste. Dans les dernières minutes, Lawrence Kasdan manifeste même de l'affection envers Wyatt Earp lorsque celui-ci fait son entrée dans la légende. "*Au-delà des faits, des détails et de la réalité historique, émerge heureusement une vérité bien plus forte. Comme lance John Ford à l'adresse d'un journaliste dans **L'Homme qui Tua Liberty Valance** : 'Quand la légende devient un fait réel, imprimez la légende'. C'est ce que nous avons fait dans **Wyatt Earp**, en essayant parallèlement de trouver les événements exacts qui ont contribué à la créer. Nous tentons ici de la restituer image après image, plan après plan*". Wyatt Earp, confronté au récit épique d'un jeune admirateur, approuve les exploits qu'on lui prête. Lawrence Kasdan est-il parvenu au résultat escompté ? Malgré quelques passages à vide, sa fresque, ultra-documentée, partagée entre un romanesque à la **Silverado** et une dureté à la **Impitoyable**, honore autant le Mythe que l'Histoire.

■ **Marc TOULLEC** ■

Warner Bros présente Kevin Costner & Dennis Quaid dans une production **Tig Productions/Kasdan Pictures *WYATT EARP*** (USA - 1993) avec Gene Hackman - Jeff Fahey - Michael Madsen - Catherine O'Hara - Bill Pullman - Isabella Rossellini - Tom Sizemore - JoBeth Williams - Mare Winningham - Adam Baldwin - Martin Kove - Mark Harmon - Joanna Going - David Andrews - Annabeth Gish - David Andrews - Linden Ashby - James Caviezel - Alison Elliot **photographie de** Owen Roizman **musique de** James Newton Howard **scénario de** Dan Gordon & Lawrence Kasdan **produit par** Kevin Costner - Jim Wilson - Lawrence Kasdan **réalisé par** Lawrence Kasdan

31 août 1994 **3 h 10**



*1 - Cody (Madeleine Stowe), une ancienne péripatéticienne au passé orageux (**Belles de l'Ouest**)*
*2 - Lilly (Drew Barrymore), une pensionnaire de bordel virtuose du colt (**Belles de l'Ouest**)*
*3 - Brett Maverick (Mel Gibson), un champion de poker cabotin et as de la grimace (**Maverick**)*
*4 - Ben Doyle (Cuba Gooding Jr) et Jack Kane (Paul Hogan) : la combinaison malheureuse de **Boyz'n the Hood** et de **Crocodile Dundee (Jack l'Eclair)***
*5 - Sonny (Kiefer Sutherland) et Pepper (Woody Harrelson) : porteurs des valeurs du vieil Ouest (**Deux Cow-Boys à New York**)*
*6 - Une chevauchée fantastique et anachronique aux trousses du méchant (**Deux Cow-Boys à New York**)*

WESTERN : ras le colt !

Le western de l'été 94, ce n'est pas seulement *Wyatt Earp*, la crème du genre en ce moment. Confortés par quelques récents succès, d'autres s'engagent dans cette voie. Par l'humour, le féminisme et l'action contemporaine. Mais, qu'importe l'option choisie, *Belles de l'Ouest*, *Maverick*, *Jack l'Eclair* et *Deux Cow-Boys à New York* se soldent par des échecs. Le vent ne souffle pas dans le sens des opportunistes...

A Hollywood, le western revient en force après **Danse avec les Loups** et **Impitoyable**. Une bonne chose, vraiment ? Si Kevin Costner et Clint Eastwood ont réellement rendu service au genre, l'ont remis au goût du jour tout en l'immergeant dans les eaux du révisionnisme, les "suiveurs" ratent la cible. Les ratages ne manquent pas. **Posse ou la Légende de Jesse Lee** : le western black, pseudo-spaghetti et rap. **Tombstone** : un règlement de comptes à OK Corral à ce point gonflé aux hormones qu'il vire au grotesque. **Géronimo** : intéressant, mais les affaires indiennes par Walter Hill s'éternisent en palabres... Bref, là où ils excellaient autrefois, les Américains prennent la porte battante du saloon dans les gencives. Visiblement, le western porte la poisse aux illustrateurs besogneux, à ceux qui n'ont rien à apporter de neuf à la mythologie de l'Ouest. Et du neuf, Clint Eastwood et Kevin Costner en ont apporté. Un regard critique et tendre, des parcours personnalisés et des grands espaces. Des espaces naturalistes pour le magnifique **Dernier des Mohicans** de Michael Mann qui marie mieux que personne western et naissance de l'Amérique. Pour les autres, ceux qui pédalent dans le même sens que les producteurs cupides, western, cape et épée ou péplum, c'est du pareil au même : des chevaux, de l'avoine, des opprimés, des vilains que poursuivent le héros...

"*J'ai toujours souhaité réaliser un western. Mon admiration pour John Ford, Sam Peckinpah et Sergio Leone m'incitait depuis toujours à explorer ce genre*" justifie mal Jonathan Kaplan concernant ses **Belles de l'Ouest**. "*J'ai toujours regretté que les westerns accordent une telle importance aux hommes alors qu'il est arrivé tant de choses intéressantes aux femmes durant cette période*". Ces "choses" intéressantes ne sont sûrement pas dans **Belles de l'Ouest** dont la seule originalité sent furieusement le coup de marketing.
Cody, Eileen, Anita et Lilly s'évadent de leur bordel où elles font commerce de leurs charmes. Pour avoir supprimé un Colonel tentant d'arracher un suçon à l'une d'elles, les amazones à colts prennent la fuite, coursées par les détectives de l'Agence Pinkerton. Les quatre souhaitent ardemment une existence paisible sur une concession que les économies de Cody peuvent payer, mais le passé, en l'occurrence Kid Jarrett, les rattrappent...
A scénario anémique, réalisation squelettique ! Seule préoccupation de Jonathan Kaplan : mettre en valeur ses comédiennes, bien jolies il est vrai, dans des toilettes d'époque trop glamour pour des dames qui ont, des années durant, exercé le plus vieux métier du monde dans les conditions hygiéniques du moment. Ce travail, c'est vraiment la santé au Far West. Rondouillarde, Drew Barrymore fait la moue. Andie MacDowell minaude et tombe amoureuse d'un jeune fermier. Mary Stuart Masterson n'est là que pour compléter l'affiche. Heureusement, Madeleine Stowe, dans ses rapports sado-maso avec l'immonde Kid Jarrett, ajoute une pointe d'épice à ce chili réchauffé.

Adapté d'une série TV qui obtint à partir de 1957 un succès faramineux aux States, **Maverick**, mammouth hollywoodien, bouffe au râtelier des **Trinita**. Vous vous souvenez, ces westerns-spaghetti où le couple Terence Hill/Bud Spencer avalait des quantités industrielles de fayots avant de roter, de flatuler dans des étoffes rudes. Dans **Maverick**, on flatule dans la soie et ce sont Mel Gibson et Jodie Foster qui prennent le relai. On perd nettement au change. "*Cela m'intéressait beaucoup de tourner une comédie aussi légère que spirituelle*" dit Jodie Foster. "*Brett Maverick est un héros nonchalant, à l'humour placide, dont le style correspond assez à celui de Mel Gibson*" envoie le réalisateur Richard Donner. A les entendre, on jurerait que **Maverick** baigne dans l'élégance, les gags savoureux et le pastiche bon-enfant. Bernique ! Jodie Foster semble avoir vu en boucle **Les Pétroleuses**, le western camembert où Brigitte Bardot et Claudia Cardinale se crêpent le chignon. Quant au Richard Donner crédité au générique comme metteur en scène, on doute de son identité. Ce Richard Donner-là n'est-il pas le pseudonyme collectif de Max Pécas et Philippe Clair reconvertis à Hollywood ? Non pourtant. Nous sommes bien en présence de la nouvelle association du "team" des **Arme Fatale**. Même Danny Glover apparaît brièvement, masqué, en braqueur de banque secoué ! En gros, **Maverick**, western familial, narre les exploits d'un trio "désopilant" composé de Bret Maverick, joueur de poker candide, répugnant à user de son colt, de la cupide, menteuse et aguicheuse Annabelle Blansford, attirée par tout ce qui brille, et de Zane Cooper, marshall inflexible et encore vert malgré un âge canonique. D'un saloon malfamé à un casino flottant en passant par une promenade dans le désert, la visite carte-postale d'une réserve indienne et une diligence en folie, Maverick et Annabelle essaient de réunir les 25.000 dollars indispensables à leur participation à un gigantesque tournoi de poker... Arnaques, bagarres pour rire, indiens adeptes de l'auto-dérision, clin d'œil à Sergio Leone, cascades dignes d'un burlesque avec Buster Keaton, jeux de mots, méchants pittoresques... Richard Donner et Mel Gibson, initiateur du projet, sollicitent par tous les moyens, les zygomatiques, démagogie commerciale en fer de lance. Leur gymnastique neuroleptique échoue lamentablement. Constat qualitatif : accablant, mise à part la participation désinvolte et altière de James Coburn. Résultat côté bourse : plus que rentable. Côté western comique poids lourd, rendez-nous **Le Shérif est en Prison** ou même **Un Génie, deux Associés, une Cloche** !

Aussi pesant que **Maverick**, sinon plus, **Jack l'Eclair** explore très attentivement les divers versants de la nullité cinématographique. Pour se remettre en selle après le bide d'**Un Ange ou Presque**, Paul Hogan cherche un filon à la **Crocodile Dundee**. Ses investigations aboutissent à Jack Kane, alias Jack l'Eclair, hors-la-loi débonnaire, rapide comme Lucky Luke et chevauchant une monture qui n'est pas sans évoquer Jolly Jumper. Dernier survivant d'une bande de fripouilles, Jack pille les banques dans un seul but : acquérir la notoriété des plus illustres pistoleros de l'Ouest, pouvoir rentrer en Australie la tête haute et se retirer en compagnie d'une patronne de bordel. Dans ses laborieuses aventures le seconde Ben Doyle, un Noir muet, apprenti-malfrat à la maladresse consternante que Jack tente de faire passer pour le redoutable coupeur de langues Comanche Doyle...
Aussi mou que les chiques que Paul Hogan envoie à tout va, **Jack l'Eclair** verse dans le comique troupier. Morsure de serpent aux fesses, simulation du coït, Jack déguisé en mémé, braquage naze... Simon Wincer, dont **La Chevauchée de Feu** présageait pourtant de bonnes dispositions pour le western, tire au-dessous de la ceinture pour satisfaire un Paul Hogan en mal de popularité. Triste de voir le pauvre Cuba Gooding Jr. gesticuler, ribouler des yeux ; triste de voir des vétérans du genre (L.Q. Jones, Pat Hingle) se fourvoyer dans cette pouilleuse diligence. Une honte pour le western.

Deux Cow-Boys à New York est un tout petit peu mieux que **Jack l'Eclair**. De là à affirmer qu'il s'agit d'un bon film... Le début reprend le fil directeur d'**Un Shérif à New-York** avec Clint Eastwood. Au lieu de l'Inspecteur des champs, nous avons Sonny et Pepper, deux champions du rodéo du Nouveau-Mexique. Inquiets de voir leur copain Nacho partir brutalement pour la grand ville, les amis, un tantinet rivaux pour une vieille histoire, se lancent sur ses traces. Ils découvrent que Stark, employeur de clandestins dans son atelier de confection, l'a éliminé, qu'il tient sa fille en otage...
"*Sonny et Pepper incarnent les valeurs classiques du western : l'amour de l'aventure, la simplicité et la franchise, le goût de l'action et le sens de l'indépendance. Perdus dans une ville où règnent des valeurs fondamentalement différentes, ils tenteront ensemble de dompter cette 'bête', plus sauvage que toutes celles qu'ils ont affrontées jusqu'ici*" présente le producteur Brian Grazer, grand amateur de western et de **Butch Cassidy et le Kid** plus particulièrement. L'amour porté à un genre est une chose, l'inspiration en est une autre. En rupture d'idées, scénariste et réalisateur envoient les cow-boys dans un restaurant chic, dans un night-club hispanique où ils déclenchent une baston, dans un défilé de sous-vêtements masculins duquel Pepper sort mannequin pour slip... Voilà pour la confrontation des campagnards et des citadins, les rustres finissant par chevaucher des chevaux de la police en pleine circulation. Pas drôle. Le meilleur de ce western moderne tient à l'intimidation d'un méchant par usage d'un veau qui confond pis de la vache et instrument de la procréation, au "tiens Jean-Claude" envoyé par Woody Harrelson à deux grandes folles françaises. Van Damme apprécierait. **Deux Cow-Boys à New York**, c'est donc l'apologie de la virilité, des valeurs du terroir. Cela équivaut à retirer ses boots après une journée de labeur. Un certain charme olfactif, donc. Mais pour progresser, le western devrait plutôt lever le nez que renifler au ras des semelles.

■ Marc TOULLEC ■

BELLES DE L'OUEST (fiche technique in *Impact* 51).

Warner Bros présente Mel Gibson & Jodie Foster dans une production **ICON/Donner/ Schuler-Donner *MAVERICK*** (USA - 1993) avec James Garner - Graham Greene - James Coburn - Alfred Molina - Dub Taylor - Geoffrey Lewis - Paul Smith - Dan Hedaya **photographie de** Vilmos Zsigmond **musique de** Randy Newman **scénario de** William Goldman d'après la série TV créée par Roy Huggins **produit par** Bruce Davey et Richard Donner **réalisé par** Richard Donner

3 août 1994 — **2 h 10**

Gaumont/Buena Vista présente Paul Hogan dans une production **Lightning Ridge/ Village Roadshow *JACK L'ECLAIR* (*LIGHTNING JACK*** - USA/Australie - 1993) avec Cuba Gooding Jr. - Beverly d'Angelo - Pat Hingle - L.Q. Jones - Kamala Dawson - Roger Daltrey **photographie de** David Eggby **musique de** Bruce Rowlan **scénario de** Paul Hogan **réalisé par** Simon Wincer

20 juillet 1994 — **1 h 34**

UIP présente Kiefer Sutherland & Woody Harrelson dans une production **Image Entertainment *DEUX COW-BOYS A NEW-YORK* (*THE COW-BOY WAY*** - USA - 1993) avec Dylan MacDermott - Ernie Hudson - Cara Buono - Marg Helgenberger - Tomas Milian - Luis Guzman **photographie de** Dean Semler **musique de** David Newman **scénario de** Bill Wittliff d'après une histoire de lui-même et Rob Thompson **produit par** Brian Grazer **réalisé par** Gregg Champion

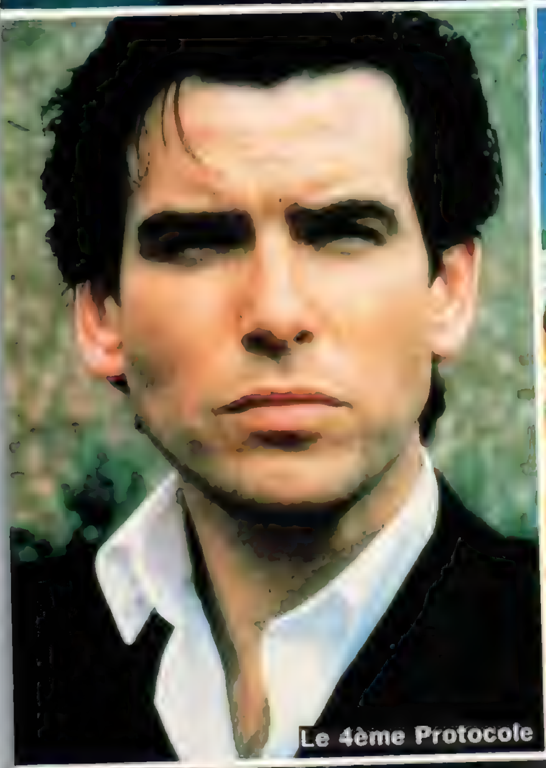
10 août 1994 — **1 h 42**



Remington Steele



Nomads



Le 4ème Protocole



Le Tour du Monde en 80 Jours



Mister Johnson



Le Cobaye



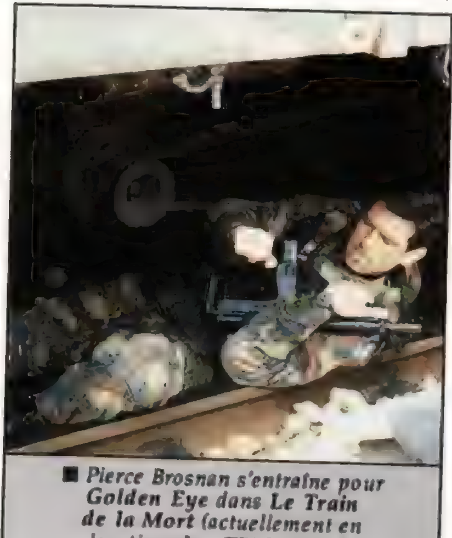
Broken Chain

PIERCE BROSNAN un bond en avant !

Détective charmeur spécialisé dans les enquêtes liées à la jet-society (Remington Steele), Pierce Brosnan hérite d'un mythe incarné par Sean Connery, George Lazenby, Roger Moore et Timothy Dalton : James Bond, un rôle auquel le prédestinait une carrière pour le moins éclectique...

Il était question de Ralph Fiennes (le nazi de **La Liste de Schindler**), de Liam Neeson, d'Hugh Grant. Tous aspiraient à la succession de Timothy Dalton, lui-même héritier du Clark Gable de **Autant en Emporte le Vent** dans sa séquelle télévisée, **Scarlet**. Jugeant Bond très encombrant et nuisible à sa carrière, Dalton abandonne smoking et Walter PKK. Qui allait donc reprendre le flambeau ? Pendant que James Cameron l'attribue en catimini à Arnold Schwarzenegger dans un **True Lies** très bondien (son héros arbore même, comme Sean Connery dans **Opération Tonnerre**, un smoking sous sa combinaison de plongée), Albert Broccoli cherche l'oiseau rare. Lui et ses recruteurs n'ont pas à aller très loin. Ils n'ont qu'à renouveler la proposition faite en 1986 au sémillant irlandais Pierce Brosnan, né le 16 mai 1953. "Non", avait-il dit alors. A regrets, le contrat d'exclusivité signé avec les producteurs de la série ***Les Enquêtes de Remington Steele*** l'empêchant de mettre le cap sur **Tuer n'est pas Jouer** et de succéder à un Roger Moore atteint par la limite d'âge. Broccoli et sa clique engagent, en désespoir de cause, un Timothy Dalton qui, entre les deux **James Bond** à son palmarès, manifesta systématiquement des volontés de départ. Le "Oui" de Pierce Brosnan s'affirme dans l'enthousiasme. Un obstacle cependant lui barre la route de l'intronisation par le *Martini Dry* et le Walter PKK : **The Lawnmover Man 2**, autrement dit la séquelle du **Cobaye** pour laquelle il a préalablement donné son accord officiel. Pas vraiment désireux de renouveler le triste report de 1986, Pierce Brosnan envoie bouler les producteurs de CyberJob en ces termes : "Faites moi un procès si vous le voulez, mais je tournerai **Golden Eye**". **Golden Eye** dont la période de préparation et les dates de tournage coïncidaient fâcheusement avec **Le Cobaye 2**. Pierce Brosnan ne risque pas gros en plantant ainsi le projet ; son producteur n'a pas le bras aussi long et musclé que celui de ***Remington Steele***. De toute manière, les escouades d'avocats de *Eon Productions*, la boîte de Broccoli père et fille, se chargent d'arrondir les angles et de calmer le jeu... Quoiqu'il en soit, juste avant l'envol du 17ème **James Bond** officiel, Pierce Brosnan aura eu le temps de boucler deux films : la comédie sentimentale **Love Affair** de Glen Gordon Caron (créateur de la série ***Clair de Lune***) et **Robinson Crusoé** signé Rod Hardy, dans lequel il personnifie le plus célèbre des naufragés. Deux films et un téléfilm : **The Broken Chain** de Lamont Johnson, sorte de **Dernier des Mohicans** dans lequel Pierce Brosnan interprète Sir William Johnson, défenseur des Indiens Mohawk.

James Bond, Pierce Brosnan y tient comme à la prunelle de ses yeux. En 1964, adolescent, il découvre **Goldfinger** et tombe en pamoison devant l'affiche du film. Dès lors, il veut être James Bond. D'une certaine manière, il le sera avant même d'associer son nom à **Golden Eye**. Dans deux films relativement modestes : **Live Wire** de Christian Duguay en 1992 et **Le Train de la Mort** l'année suivante. Pressé Pierce Brosnan, au point de chercher des paliatifs. Dans **Live Wire**, Pierce Brosnan est Danny O'Neill, agent du FBI et crème de la crème en matière de déminage. Se vouant corps et âme à son job de kamikaze, il reste marqué par la mort de sa petite fille. Souvent sanctionné par ses supérieurs pour prendre des risques inconsidérés et user de méthodes peu orthodoxes, il joue au plus fin avec le terroriste Mikhail Rashid, un méchant usant d'un explosif particulièrement efficace afin de déstabiliser les Etats-Unis. Un film estimable qui vaut principalement pour de spectaculaires déflagrations. Super-flic du FBI dans **Live Wire**, Pierce Brosnan se rapproche encore un tout petit peu plus de James Bond dans **Le Train de la Mort/Death Train** de David Jackson. Là, il constitue à lui seul l'élite de l'intervention américaine à l'étranger. Un ancien des troupes "spéciales" au Vietnam,



■ *Pierce Brosnan s'entraîne pour Golden Eye dans* ***Le Train de la Mort*** *(actuellement en location chez TF1 Vidéo)* ■

Mike Graham contraint de reprendre du service pour une vieille dette. Graham aurait préféré bricoler et tester sa nouvelle moto. Il se plie donc à la volonté de Malcolm Pilpett. Sa mission : désamorcer la bombe atomique sur-puissante transportée dans un train qui traverse l'Europe. Un fait héroïque digne de 007, d'autant plus que le méchant de l'histoire vise à l'arrivée de la cargaison en Irak et, tout logiquement, à un chantage nucléaire de la part de Bagdad. Dans les coulisses, un officier de l'Armée Rouge tire les ficelles. Et qui interprète le machiavélique et polyglotte Colonel Benin ? Christopher Lee, "l'homme au pistolet d'or" en personne ! Toute ressemblance avec un quelconque James Bond ne saurait être tout à fait involontaire. Comme il se doit, Pierce Brosnan décanille de nombreux affreux, manie adroitement la pince dans le désamorçage de l'engin infernal, saute depuis l'échelle de corde d'un hélicoptère sur le train de la mort lancé à pleine vitesse. Un rien macho, son personnage ne rate pas une occasion d'ironiser sur les capacités de sa compagne de combat, la toute belle Alexandra Paul dont le scénariste lui évite tout contact physique rapproché. **Live Wire** et **Le Train de la Mort** : deux terrains d'entraînement à **Golden Eye** que réalisera dès octobre prochain le néo-zélandais Martin Campbell (**Absolom 2022**). A ces deux préambules, la récente version télévisée du **Tour du Monde en 80 Jours** par Buzz Kulik ne fait pas ombrage. Dans le rôle de Philéas Fogg, Pierce Brosnan affirme de réelles dispositions pour la grande aventure. La reprise d'Indiana Jones lui conviendrait aussi bien que celle de James Bond.

Troublante analogie avec **Le Train de la Mort** : **Golden Eye** tourne autour de trafic de matière radioactive depuis l'ancien bloc de l'Est. Admirateur de Sean Connery depuis son enfance, Pierce Brosnan envisage un 007 proche de l'original, dur, tuant de sang froid, usant d'une glaciale ironie. Le contraire de Roger Moore qui n'aurait pas rechigner à l'idylle avec le top-model Elle Mc Pherson, probable et indispensable girl de **Golden Eye**. Dans la vie, Pierce Brosnan fut d'ailleurs le mari de l'une des belles plantes qui entouraient Roger Moore dans **Rien que pour vos Yeux**, Cassandra Harris, décédée voilà trois ans.

Au cinéma, Pierce Brosnan se plait à casser son image, synonyme d'élégance et de charme, de ***Remington Steele***. A deux reprises, sous la direction de John MacKenzie, il montre qu'il excelle dans le registre du salaud intégral. Terroriste de l'Ira dans **Racket/The Long Good Friday**, Pierce Brosnan campe un magistral Major Petrofsky dans **Le Quatrième Protocole**. Agent du KGB, il a pour mission de reconstituer une arme nucléaire pour déclencher une explosion à la base des forces américaines située à l'Est de l'Angleterre. Malheureusement pour lui, Michael Caine guette. Dans un registre différent, Pierce Brosnan se risque à un personnage détesté par ses concitoyens dans **Taffin** de Francis Megahy. Son job consiste, dans une petite bourgade d'Irlande, à récolter les dettes, par l'intimidation s'il le faut. Ce percepteur radical trouve grâce aux yeux de tous en empêchant l'installation sur les terres de la commune d'une usine chimique. Dans le téléfilm **Murder 101** de Bill Condon, Pierce Brosnan joue l'ambiguïté. Toujours dans le but de décoller l'étiquette Remington Steele. Il y incarne le professeur Charles Lattimore, professeur de criminologie dont tout pousse à croire qu'il est l'assassin d'une de ses élèves. Anthropologue pourchassé par ses propres démons (**Nomads** de John McTiernan), fonctionnaire de la compagnie des Indes (**Les Imposteurs** de Nicholas Meyer), playboy et rival de Robin Williams (**Madame Doubtfire** de Chris Columbus), administrateur colonial dans le Niger des années 20 (**Mister Johnson** de Bruce Beresford)... En une poignée de films, et autant de téléfilms ou mini-série, Pierce Brosnan prouve l'étendue de son registre. Il passe de la légereté à son contraire. Des dispositions de très bon augure pour **Golden Eye**.

■ **Marc TOULLEC** ■

south central

Quand on a dit que **South Central** était un film "black", on a presque tout dit. Au croisement de toutes les œuvres de ces dernières années abordant les problèmes communautaires aux Etats-Unis (**Boyz'n the Hood, New Jack City, Straight out of Brooklyn, Menace II Society, Fresh...**, mais aussi **Colors, Sans Rémission** et **Malcolm X**), **South Central** est un film totalement impersonnel qui afficherait comme seule raison d'être son désir de dresser le bilan d'une vague dont il ne reste aujourd'hui que l'écume. Plutôt bien écrit et interprété, **South Central** n'en reste pas moins un catalogue quasi-exhaustif du "film noir" : un terme à prendre dans les deux sens. Car si **South Central** appuie lourdement sur tous les aspects négatifs de la vie dans le ghetto, il est aussi malgré lui, et pour les mêmes raisons, un parfait film de genre avec ses clichés, ses schémas narratifs et psychologiques, son décor inamovible, sa morale incontournable... Il y a seulement cinq ans, **South Central** aurait été quelque chose comme une révélation, à défaut d'un meilleur film. Aujourd'hui, c'est un produit anonyme.
En suivant le parcours de Bobby, jeune co-fondateur d'une bande appelée les "Deuce", Steve Anderson raconte donc le ghetto : trafic de drogue, argent, voiture, mise à l'épreuve, meurtre, embrigadement, fuite, paternité, arrestation, prison, racisme, rédemption, conversion, liberté, responsabilité familiale et inversion du processus héréditaire... L'heure et demie réglementaire ne suffit évidemment pas à dramatiser cette succession d'événements logiques mais convenus. L'intérêt de **South Central**, malgré tout très respectable dans l'ensemble ? Eh bien... Euh...

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Warner Bros présente Glenn Plummer dans une production **Ixtlan/Monument Pictures/ Enchantment Films** ***SOUTH CENTRAL*** (USA - 1992) avec Byron Keith Minns - Lexie D. Bigham - Vincent Graig Dupree - LaRita Shelby - Kevin Best **photographie de** Charlie Lieberman **musique de** Tim Truman **produit par** Oliver Stone - Janet Yang - William B. Steakley **écrit et réalisé par** Steve Anderson

3 août 1994 **1 h 39**





■ *Rutger Hauer & Karen Allen* ■

voyage

Il y a à peine dix ans, le casting de **Voyage** en aurait fait l'un des films les plus attendus de l'année. Karen Allen était encore la petite copine d'Indy, Rutger Hauer, le répliquant émouvant de **Blade Runner** et Eric Roberts, le plus sérieux espoir du cinéma américain. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Et **Voyage** a tout de la réunion de "has been" venus là pour assurer les fins de mois.
L'amusant dans l'affaire, c'est que les deux principaux personnages du film se considèrent eux-mêmes comme des "has been". Morgan et Kit (Hauer et Allen), la quarantaine dépassée, ont l'impression d'avoir tout raté. La curiosité s'arrête là, le film étant d'une platitude effrayante. Morgan et Kit, ce sont les gentils. Un couple qui mène une vie rangée et bien tranquille. Il partent en croisière en Méditerranée. Leur voyage de rêve est contrarié par Gil, un ancien copain de classe de Kit, et sa superbe femme Ronnie. Ces derniers ont mis au point une machination diabolique pour se débarrasser de Kit et Morgan et s'emparer de leur identité. Les gentils et les méchants sont donc sur le même bateau. A votre avis, qui va tomber à l'eau ?
Dans le genre thriller maritime, **Calme Blanc** était cent fois supérieur à ce trop tranquille **Voyage**. Quand au "plaisir" de revoir trois de nos acteurs favoris des années 80, il tourne à la pathétique désillusion. Allen a les traits bouffis et n'a plus l'air de savoir exprimer le moindre sentiment. Hauer déplace avec difficulté son énorme bedaine au milieu d'une histoire dont il se fout complètement. Et Eric Roberts a beau cabotiner à mort, il n'arrive pas un seul instant à retrouver le déséquilibre pervers du personnage malsain de **Star 80**. Un comeback remis à plus tard.

■ **Didier ALLOUCH** ■

P.S. : **Voyage** sort dès le mois prochain en vidéo à la location chez *PFC*, sous le titre **Péril en Mer du Sud**.

Quinta Communications présente Rutger Hauer & Karen Allen dans une production **Quinta Communications/Davis Entertainment** *VOYAGE* (USA - 1993) avec Eric Roberts - Connie Nielsen - Hazel Ellerby - Larry Powell - Peter Boldacchino **photographie de** Clive Tickner **musique de** Carol Davis **écrit par** Mark Montgomery **produit par** Tarak Ben Ammar - Peby Guisez - John Davis & Merril Karpf **réalisé par** John McKenzie

27 juillet 1994 **1 h 34**

le flic de beverly hills 3

Après deux fours, **L'Embrouille est dans le Sac** et **Innocent Blood**, John Landis comptait se refaire une santé au box-office en retrouvant Eddie Murphy pour les troisièmes aventures d'Axel Foley, un personnage pas très intéressant mais jusqu'alors rentable. Le bide surprenant de ce nouvel épisode aux Etats-Unis est pourtant assez compréhensible. **Le Flic de Beverly Hills 3** débute de façon classique par une arrestation de voleurs de voitures qui tourne mal. Des gros bonnets aux intentions peu claires sont également présents et contraignent Foley et son équipe à un gunfight puis une poursuite dans les formes. Sympa. L'action se déplace ensuite dans un parc d'attractions, WonderWorld, dont les sous-sols sont infestés d'agents de la sécurité protégeant un trafic de faux billets. Axel Foley va-t-il foutre le bordel dans ce lunapark où montagnes russes et autres manèges vertigineux sont légion ? A l'exception d'une scène aux cascades spectaculaires intervenant au début du film, les protagonistes se flinguent dans de longs couloirs vides et s'affrontent dans la grotte des dinosaures en plastique ou sur les chevaux de bois. Signé Steven E. de Souza (**Piège de Cristal**), le scénario du **Flic de Beverly Hills 3** est une belle arnaque !
A de nombreuses reprises, on reconnaît quand même l'humour pince-sans-rire, très discret, de John Landis, et on savoure les grimaces d'Eddie Murphy. Mais si l'association avait fait briller **Un Fauteuil pour Deux**, elle gangrène ici un film qui aurait mérité moins d'autosatisfaction et plus d'action.

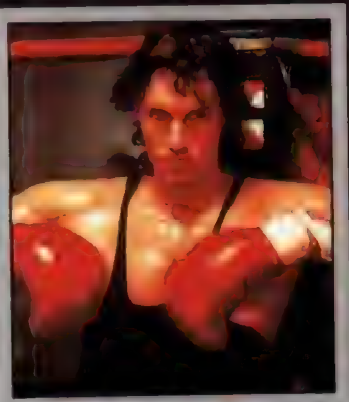
■ **Cyrille GIRAUD** ■

UIP présente Eddie Murphy dans une production **Paramount Pictures/Eddie Murphy Productions** ***LE FLIC DE BEVERLY HILLS 3 (BEVERLY HILLS COP III*** - USA - 1994) avec Judge Reinhold - Hector Elizondo - Theresa Randle - Bronson Pichot - John Saxon **photographie de** Mac Ahlberg **musique de** Nile Rogers **scénario de** Steven E. de Souza **produit par** Mace Neufeld - Robert Rehme **réalisé par** John Landis

17 août 1994 **1 h 44**



■ *Eddie Murphy* ■



■ *Thomas Ian Griffith* ■

[illegible]

Succédant à Francis Ford Coppola et autre Luis Llosa, Jon Hess fait partie de ces réalisateurs "tous terrains" formés à l'école Roger Corman, sortis de l'ombre du produit vidéo au profit du grand écran. Expérimenté, Jon Hess a fait ses preuves ; mais si les quelques séries Z qu'il boucle pour *Concorde* (dont l'étonnant **Voyage au Bout de l'Horreur**) sont dignes de retenir l'attention, **Excessive Force**, radin en originalité, est loin de susciter le même intérêt. L'histoire déjà, est d'une simplicité navrante (un flic est soupçonné par le mafiosi qu'il traque de lui avoir piqué trois millions de dollars). Un scénario linéaire et sans surprise qui donne rendez-vous à tous les clichés du genre. Si Thomas Ian Griffith ne sait pas écrire, il sait par contre formidablement bien se battre, et fait passer les sempiternels bourrins du genre pour des amateurs. Perfectionniste, il soigne le mouvement et rend le coup de savate bien plus esthétique qu'à l'accoutumée. Pas en retard d'une mode, il sort les pétoires, entre deux coups de pompes, et synchronise à merveille le coup de pied dans la gueule et la balle dans le buffet. Malheureusement, n'est pas John Woo qui veut et la réalisation sans relief de Jon Hess ne permet pas aux gunfights de prendre toute leur ampleur. Cela ne l'empêche pas de signer un film où l'ultra-violence est reine, où les coups prennent malheureusement le dessus sur la psychologie des personnages, sur le contenu même du film. C'est donc un miracle qu'**Excessive Force** ait atteint les salles obscures, car telles ses premières œuvres, Jon Hess signe à nouveau un produit calibré pour le petit écran, l'originalité en moins.

■ **Damien GRANGER** ■

Pyramide présente Thomas Ian Griffith dans ***EXCESSIVE FORCE*** (USA - 1992) avec Lance Henriksen - James Earl Jones - Charlotte Lewis - Tony Todd **photographie de** Donald M. Morgan **musique de** Charles Bernstein **scénario de** Thomas Ian Griffith **produit par** Oscar L. Costo - Thomas Ian Griffith - Erwin Stoff **réalisé par** Jon Hess

20 juillet 1994 **1 h 35**



■ *Charlie Sheen* ■

à toute allure

Conçu bien avant la fuite de la star du football O.J. Simpson, coupable présumé du meurtre de sa femme et de son amant, devant les caméras de télévision et 90 millions de voyeurs, **A Toute Allure** vaut principalement par ses aspects satiriques, la vigoureuse mise en bière d'une télévision avide de sensationnel dont les journalistes sont comparés à des charognards décrivant des cercles autour des victimes. Celles-ci, le petit truand Jack Hammond et son otage Natalie Voss, fille d'un milliardaire influent, foncent sur les autoroutes de Californie en direction de la frontière mexicaine. Là, par hasard, des reporters en quête de vécu dans une voiture de police se lancent à la poursuite du fugitif, suivi de peu par une armada de flics, un hélicoptère de la télévision, des justiciers du dimanche parfaitement débiles, une forêt de caméras et de micros... Retransmis en direct, l'événement prend des proportions d'autant plus gigantesques que le père de l'otage sermonne les autorités tout en donnant l'exclusivité du dénouement à son ami Ted Turner, le mogul de *CNN*. Pendant ce temps, le ravisseur, un gentil garçon victime des circonstances, et sa passagère, une enfant gâtée mais malheureuse, flirtent à 160 km/heure...
Bien sûr, **A Toute Allure** inclut des carambolages, des explosions, des pointes de vitesse sidérantes, des prises de vues aériennes, de la tôle froissée chez les flics tout particulièrement, mais Adam Rifkin situe le débat loin d'un **Speed**. Lui importe surtout de dépeindre un système médiatique vicié, avide de *live* morbide, surenchérissant dans les superlatifs, transformant en malfrat abominable un innocent, dramatisant encore la situation en usant de logos dignes d'une mauvaise série B, genre "terreur sur les boulevards périphériques"... Dans le sillage de la *BMW* de Charlie Sheen : des présentateurs de JT hypocrites et permanentés, des flics abrutis et carriéristes... Féroce le trait d'Adam Rifkin, dont la parodie méchante n'exclut pas un côté cartoon dégueu lorsque Kristy Swanson vomit son déjeuner sur le pare-brise d'une voiture de police. Plus satirique que road-movie, **A Toute Allure**, même s'il n'égratigne que le vernis du reality-show, soulève un débat. Le film décrit avec vigueur la surface des choses, mais n'en arrache pas la racine. Pour que l'Amérique se passionne ainsi pour des faits divers retransmis en direct, soit c'est qu'elle s'emmerde fermement, soit qu'elle souffre d'un drôle de vice mental.

■ Marc TOULLEC ■

Ariane Distribution présente Charlie Sheen & Kristy Swanson dans une production **Capitol Films/Rebels Films *A TOUTE ALLURE (THE CHASE*** - USA - 1993) avec Henry Rollins - Josh Mostel - Ray Wise - Claudia Christian - Wayne Grace - Marshall Bell - Cary Elwes **photographie de** Alan Jones **musique de** Richard Gibbs **produit par** Brad Wyman - Cassian Elwes **écrit et réalisé par** Adam Rifkin

10 août 1994 **1 h 35**



■ *Kristy Swanson* ■

sex and zen

A Hong Kong, on ne produit pas uniquement des **Histoires de Fantômes Chinois** et des thrillers façon John Woo. On produit volontiers des comédies paillardes, très pipi-caca dans leur humour. Les Chinois ondulent de rire à cet humour très épais, comparable à nos bidasseries nationales. Ils rient d'autant plus lorsque que sexe et gags frayent. C'est le cas dans **Sex and Zen**, plus sexe que zen d'ailleurs. Culotté, le réalisateur Michael Mak prend le taureau par les cornes dès les premiers instants. Il y a bien longtemps, en Chine, le Seigneur Cheng déplore la taille de son pénis, de proportion trop modeste pour susciter l'admiration et la convoitise de la gente féminine. Jaloux de la virilité exhubérante d'un robuste gaillard, il cherche une solution à son sous-équipement en compagnie de son serviteur. Au grand dam de sa récente épouse, Cheng subit une intervention chirurgicale inédite. Un zeste d'acupunture, une guillotine de poche, un breuvage anesthésiant, le braquemard d'un canasson et voilà le sous-équipé métamorphosé en super-étalon. Il use et abuse de son membre à l'érection quasi-permanente dont toutes les femmes du pays veulent connaître les bienfaits. Mais, dans l'ombre, une jument rumine vengeance...
Cet érotisme-là, c'est autre chose que les chassés-croisés amoureux aseptisés et moralement corrects dont on nous bassine depuis les **Emmanuelle**. Rabelaisien en diable, **Sex and Zen**, c'est en quelque sorte le Tinto Brass made in Hong Kong. Autrement dit, l'imagination et la truculence se mettant au service de la libido. De l'art et la manière de peindre une fresque en câlant judicieusement le pinceau, d'utiliser une flûte quant on est deux et chaudes, d'honorer sa compagne arrimé à une chaîne, de passer outre la présence d'une ceinture de chasteté... Frénétiquement, Michael Mak aligne les estampes les plus grivoises du cinéma de Hong Kong, faisant preuve du même bon goût dans le choix des comédiennes que dans celui des décors et éclairages. Visuellement, **Sex and Zen** est beau. Il grimpe même jusqu'à certains



sommets dans le passage très Gwendoline où Cheng, exsangue à force de besogner, subit les assauts d'une trentaine de beautés. Aussi drôle qu'érotique, **Sex and Zen** est une curiosité kitsch, libertine et bandante qu'il ne faut surtout pas laisser passer.

■ Marc TOULLEC ■

Phase Films présente ***SEX AND ZEN*** (Hong Kong - 1991) avec Lawrence Ng - Amy Yip - Isabella Chow - Kent Cheng - Xu Jin-Jiang **photographie de** Peter N'gor **musique de** Chan Wing Leung **scénario de** Lee Ying Kit **produit par** Stephen Siu & Johnny Mak **réalisé par** Michael Mak

17 août 1994 **1 h 30**

la jeunesse de la bête - la vie d'un tatoué - le vagabond de tokyo : TROIS POLARS DE SEIJUN SUZUKI



■ *La Jeunesse de la Bête* ■ ■ *La Vie d'un Tatoué* ■ ■ *Le Vagabond de Tokyo* ■

Seijun Suzuki est l'un des grands maîtres du cinéma policier japonais. Surtout connu en France pour **Barrière de Chair**, évocation très crue et très cruelle du monde de la prostitution au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, ce cinéaste s'affirme en nageant à contre-courant du système de production japonais des années 60. Enrôlé dans l'armée impériale pour laquelle il se bat à Taïwan et aux Philippines, Seijun Suzuki intègre les effectifs de la puissante *Nikkatsu* en 1948. Après plusieurs années d'assistanat, il devient enfin un réalisateur à part entière. Servile, Suzuki aurait été pour la *Nikkatsu* un employé comme tant d'autres, mettant en images un scénario qu'un collègue venait tout juste de tourner, retournant les scènes refusées par le producteur. Prisonnier d'un moule difficile à briser, Seijun Suzuki prend néanmoins la liberté de réaliser ses films à sa convenance, de personnaliser le travail et d'envoyer balader les tonnes de clichés commerciaux dont on tente de le gaver à longueur de prises de vues. Il demande à ses interprètes de ne pas jouer l'outrance, discute attentivement de l'emploi du format scope avec son chef-opérateur, de l'usage de la couleur et du décor, se garde de tout planifier pour se permettre une certaine spontanéité par l'improvisation... Ses qualités professionnelles paraissent être le B.A.-Ba de la vocation de cinéaste, mais dans les années 60, à la *Nikkatsu* comme dans la majorité des autres compagnies japonaises, c'est carrément de la rébellion contre les étriquées et autoritaires structures en place. Etre un "bon" réalisateur à la *Nikkatsu*, c'est aller à l'usine, arrondir les angles, dire systématiquement "alligato" au patron. La compagnie le remercie d'ailleurs après **La Marque du Tueur** en 1967. Parodie ouverte et cinglante de ses précédents films et des clichés de la compagnie, **La Marque du Tueur** vaut à son auteur d'être renvoyé. Seijun Suzuki attaque *Nikkatsu* en justice. Le procès, dont il sortira victorieux, s'éternise jusqu'à 1976.

En 1963, dans **La Jeunesse de la Bête**, Seijun Suzuki électrise le polar made in Japan. Son héros : un flic déchu, Joe, manœuvre entre deux gangs rivaux pour venger la mort de son ami Takeshita. Se faisant passer pour un homme de main redoutable, doué pour le meurtre, Joe travaille pour le clan Nomoto pour mieux le piéger... Les rapports entre malfrats s'enveniment après le vol de dix millions de yens. Démasqué, Joe ne doit son salut qu'à l'explosion d'une voiture bondée de dynamite. Alors que les deux gangs ont perdu une grande partie de leur effectif, il découvre enfin la vérité sur le prétendu suicide de son ami, une vérité qui compromet sa veuve...
Un chef-d'œuvre cette **Jeunesse de la Bête**, incroyablement caustique dans sa manière de dépeindre les gangsters. L'un est un sadique, câlinant sans cesse un gros matou mais fouettant jusqu'au sang ses maîtresses. L'autre, une sorte de candide qui affirme se désintéresser totalement des femmes et ne boire jamais d'alcool. C'est pourtant un coup de foudre qui manquera de lui coûter la vie. Le troisième, le plus sournois, taillade au rasoir le visage de ceux qui lui évoquent le passé de prostituée de sa mère... Un vrai panier de crabes dans lequel Joe fait office d'enfant de chœur. Violent (Joe fait sauter trois doigts à celui qui lui a glissé de petites dagues sous les ongles), surréaliste parfois, visuellement beau, **La Jeunesse de la Bête** possède un petit côté Jean-Pierre Melville dans son américanisation des malfrats locaux.

Moins démonstratif dans la violence, **La Vie d'un Tatoué** honore tout autant la filmographie de Seijun Suzuki. Il dépeint la fuite de deux frères. L'aîné, Tetsuo, est un yakuza dont les gains servent à payer les études de Kenji. Fugitifs pour avoir tué un parrain de la pègre, ils échouent dans un port d'où ils espèrent prendre un bateau pour la Chine. Dépouillés, ils finissent par obtenir un job dans une entreprise de terrassement. S'ils trouvent de précieux alliés dans les ouvriers et le patron, un contremaître, jaloux de l'intérêt que la fille du boss porte à Tetsuo, dénonce leur présence. Les yakuzas et la police rappliquent dans le secteur...
La facette polar dur, avec description solennelle du code des yakuzas, n'interdit pas au cinéaste un tableau très Victor Hugo du sous-prolétariat. Emouvant dans l'amour impossible que Kenji porte à l'épouse de son employeur, nettement plus âgée que lui, **La Vie d'un Tatoué** livre surtout son intrigue policière dans la dernière demi-heure où cohabitent sabres et pistolets. Là, Seijun Suzuki s'offre un magnifique délire plastique, à base de portes de plusieurs couleurs que pousse Tetsuo pour atteindre le yakuza en chef. Un quart d'heure d'anthologie chorégraphié comme une estampe vivante.

Le Vagabond de Tokyo est du même niveau. Tous les traits de la personnalité cinématographique de Seijun Suzuki y convergent. C'est-à-dire un héros-yakuza individualiste en butte à une pègre tentaculaire, un humour iconoclaste, parfois à la limite du pastiche, un cinémascope qui exploite toutes les ressources du décor... Sur fond de douteuses transactions immobilières, s'affrontent dans **Le Vagabond de Tokyo** les clans Kurata et Otsuka, le second s'échinant à voler la propriété d'un immeuble dont le premier, dans une délicate position financière, possède l'hypothèque. La tension monte, les assassinats se succèdent...
Fidèle à lui-même, Seijun Suzuki rompt avec la tradition du yakuza romantique dont trente ans de cinéma japonais ont fait l'apologie. S'il préserve inévitablement son interprète principal (il bénéficie toujours de circonstances atténuantes), les autres sont des requins et Seijun Suzuki les filme comme tels, avides, méchants...

La Jeunesse de la Bête, La Vie d'un Tatoué et le Vagabond de Tokyo : trois sommets de la partie visible de l'iceberg du polar japonais. Trois raisons pour espérer en découvrir beaucoup d'autres.

■ **Marc TOULLEC** ■

Alive présente Jo Shishido dans une production **Nikkatsu** *LA JEUNESSE DE LA BETE (YAJU NO SEISHUN* - Japon - 1963) avec Ichiro Kijima - Misako Watanabe - Shoji Kabayashi **photographie de** Kazue Nagatsuka **musique de** Hajime Okumura **scénario de** Ichiro Ikeda & Tadaaki Yamazaki d'après un roman de Haruhiko Oyaku **réalisé par** Seijun Suzuki

13 juillet 1994 — 1 h 31

Alive présente Koji Takahashi dans une production **Nikkatsu** *LA VIE D'UN TATOUE (IREZUMI ICHIDAI* - Japon - 1965) avec Masako Izumi - Yuji Kotaka - Hisa Hanomoto - Hiroko Ito **photographie de** Kurataro Takamura **musique de** Masayoshi Ikeda **scénario de** Tetsuya Takagi & Yoshi Hattori **réalisé par** Seijun Suzuki

13 juillet 1994 — 1 h 27

Alive présente Tetsuya Watari dans une production **Nikkatsu** *LE VAGABOND DE TOKYO (TOKYO NAGAREMONO* - Japon - 1966) avec Chieko Matsubara - Hideaki Nitani - Ryuji Kita - Hideaki Esumi **photographie de** Shigeyoshi Mine **musique de** Hajime Kaburagi **scénario de** Kohan Kawauchi d'après son roman **réalisé par** Seijun Suzuki

13 juillet 1994 — 1 h 23

l'affaire Karen McCoy

Karen McCoy (Kim Basinger) est une braqueuse de banque. Belle, intelligente, sportive, agile, douée aussi bien pour l'informatique que pour la voltige, elle est la quintessence de sa profession, subtil mélange de Musidora et d'Arsène Lupin. Lors d'un braquage elle est trahie par son associé, Jack (Terence Stamp) et finit en taule. Libérée sur parole au bout de 6 ans, elle décide de récupérer son fils, qui la croit morte, et de mener une existence normale. Mais Jack ne l'entend pas ainsi. Il désire que Karen braque une nouvelle fois la banque à l'origine de son incarcération, renfermant dans ses coffres 18 millions de dollars. Pour la convaincre de recommencer, tous les moyens sont bons. Avec l'aide de son officier de probation véreux, il lui fait perdre le seul job miteux qu'elle avait trouvé et, surtout, il enlève son fils. C'est donc sous la contrainte qu'elle accepte de collaborer. Mais a-t-elle pour autant perdu toute envie de vengeance ?
Foulala, quel suspense, c'est insupportable ! Colant à la vague "revival" des films sur les braquages de banques, Russell Mulcahy nous livre un très bon produit pour la vidéo et la télé. Accumulation de clichés et de poncifs : la belle dérobeuse, l'ancien associé au regard froid et hautain, l'officier de probation gros, libidineux et bien entendu de mèche avec le méchant, un jeune braqueur de banque (Val Kilmer) mignon et pitoyable qui rêve d'égaler les succès de Karen, le fils de cette dernière, un petit rouquin dans la plus pure tradition américaine... Bref tout y est, même la diatribe sur les voitures japonaises qui ne marchent pas, qui ne sont que des tas de ferrailles... La mise en scène est à l'instar du jeu des acteurs, calquée sur le minimum syndical requis pour les standards TV. En conclusion, ce film est à regarder en caleçon, mollement affalé dans son canapé, une bonne bière à la main, mais il ne justifie pas une sortie salles et surtout les 45 francs que cela sous-entend.

■ Guy GIRAUD ■

CTV International présente Kim Basinger & Val Kilmer **dans** *L'AFFAIRE KAREN McCOY (THE REAL McCoy* - USA - 1993) avec Terence Stamp - Zach English - Nick Searcy - Deborah Hobart **photographie de** Dennis Crossan **musique de** Brad Fiedel **scénario de** William Davies & William Osborne **produit par** Martin Bregman - Willi Bear - Michael S. Bregman **réalisé par** Russell Mulcahy

17 août 1994 **1 h 46**



■ *Kim Basinger* ■

les 3 ninjas contre-attaquent & miss karaté kid : *la baston des familles*



■ *Jean-Claude Van Damme, Chuck Norris et Steven Seagal dans Les 3 Ninjas Contre-Attaquent* ■

Le karaté, le kickboxing et les uppercuts, ce n'est plus seulement pour les grandes personnes, pour les amateurs de giclées sanguinolentes au ralenti, d'arcades sourcillères défoncées et de lèvres fendues. Les producteurs partent de ce calcul pour satisfaire l'audience junior : les moutards aiment Bruce Lee et Van Damme au point de les imiter dans la cour de récréation, mais les parents déplorent la violence de leurs films. Il suffit pour mettre moutards et parents sur la même longueur d'ondes de ramener les arts martiaux cinématographiques à du burlesque, des gags. Les producteurs des **3 Ninjas Contre-Attaquent** ont très bien compris la leçon. Suite de **Ninja Kids**, un succès aussi incroyable qu'injustifié, **Les 3 Ninjas Contre-Attaquent** mobilise de nouveau les karatékas en culottes courtes Colt, Rocky et Tum Tum, trois frères que leurs parents préféreraient voir sur un terrain de base-ball. Après avoir envoyé au tapis un pourvoyeur de drogue, les enfants terribles courent jusqu'au Japon remettre une dague sacrée au vainqueur d'un tournoi d'arts martiaux, leur Grandpa étant cloué sur un lit d'hôpital. En fait, la dague en question sert de clef à une porte de pierre menant à un trésor fabuleux, convoité par un yakuza dont les hommes de main, un trio de hard-rockers déjantés, accumulent les gaffes...
Tout de même moins craignos que **Ninja Kids, Les 3 Ninjas Contre-Attaquent** cherche son inspiration du côté du dessin animé familial. C'est dire si les méchants sont d'une débilité redoutable, que les bagarres à trois contre cent (sumo y compris) abondent et que les infirmières japonaises sont d'énormes cerbères. Réalisateur de plusieurs séries B pour la firme *PM Entertainment*, dont deux polars avec Traci Lords (**Intent to Kill & A Time to Die**), Charles T. Kanganis réussit sa reconversation dans les limites de la médiocrité ambiante, pompant au passage **Maman, J'Ai Raté l'Avion**, et **Indiana Jones** pour le dénouement situé dans un labyrinthe de grottes encombrées de squelettes de samouraïs.

Il y a peu de chances que la série **Ninja Kids** atteigne quatre épisodes, comme c'est le cas des **Karaté Kid**. Quelques changements notables au générique : le réalisateur attitré de la saga, John Avildsen, cède le manche à balai à Christopher Cain (**Le Proviseur, Young Guns**) sans que l'on décèle la différence, Ralph Macchio disparaît au profit de la très jolie Hilary Swank. Tout naturellement, **Miss Karaté Kid** se place donc en remake féminin du premier **Karaté Kid**, alias **Le Moment de Vérité**. Toujours à bord et parlant toujours petit nègre, Monsieur Miyagi éduque cette fois l'adolescente Julie Pierce dont l'agressivité est de plus en plus évidente depuis la mort accidentelle de ses parents. Sa grand-mère la confie à Miyagi, lequel l'enferme deux semaines dans une petite communauté bonze pour lui apprendre les arts martiaux. Elle en sort assagie, respectueuse de la plus petite forme de vie. Plus forte aussi car l'apprentissage lui permet de corriger le meneur de l'élite Alpha, une espèce de caste fasciste officiellement reconnue par la direction de son campus...
Idylle à l'eau de rose, teigneuse mais adorable adolescente portant assistance à un faucon blessé, formules philosophiques de bazar, Michael Ironside en affreux pion-colonel, trio de bonzes au bowling... **Miss Karaté Kid** fait le plein. Manque l'essentiel pour l'amateur : les combats. Ils sont très chichement assenés. Dommage car Hilary Swank ne manque pas de souplesse dans son jeu de jambes. Sa beauté, son visage dur mais rayonnant, sa superbe cambrure font passer la pillule. De par sa présence, **Miss Karaté Kid** vaut mieux que **Karaté Kid 3**. Ce qui ne signifie pas que ce soit le Nirvana pour autant.

■ Marc TOULLEC ■

Columbia/Tri-Star présente Victor Wong **dans une production** Sheen/Ben-Ami/Leeds **Productions** *LES 3 NINJAS CONTRE-ATTAQUENT (THREE NINJAS KICK BACK* - USA - 1993) avec Max Elliott Slade - Sean Fox - Caroline Junko King - Dustin Nguyen - Alan McRae **photographie de** Christopher Faloona **musique de** Richard Marvin **scénario de** Mark Saltzman & Simon Sheen **produit par** James Kang - Martha Chang - Arthur Leeds **réalisé par** Charles T. Kanganis

20 juillet 1994 **1 h 35**

Columbia/Tri-Star présente Pat Morita **dans une production** Columbia Films *MISS KARATE KID (THE NEXT KARATE KID* - USA - 1993) avec Hilary Swank - Michael Ironside **photographie de** Lazlo Kovacs **musique de** Bill Conti **scénario de** Mark Lee **produit par** Jerry Weintraub **réalisé par** Christopher Cain

3 août 1994 **1 h 30**



■ *Hilary Swank & Pat Morita* ■

david carradine



Popularisé par la série *Kung Fu*, le fils aîné de John Carradine est à la tête d'une filmographie étrange, d'une carrière partagée entre la série Z la plus ringue et le cinéma d'auteur dont il est lui-même garant à travers quelques réalisations très personnelles. Après avoir joué les vilains seconds couteaux dans une ruée de westerns de catégorie B, il tourne pour Hal Ashby (le chanteur folk Woodie Guthrie dans **En Route pour la Gloire**), pour Ingmar Bergman (l'ancien acrobate juif de **L'Œuf du Serpent**). Frankenstein as du volant dans **La Course à la Mort de l'An 2000**, il joue variablement gentils et méchants, souvent marqués par la gloire acquise de *Kung Fu*. Des films, des téléfilms, David Carradine en tourne des tonnes, exclusivement réservés à la vidéo ces dernières années. Des années placées sous le signe du nanar, caniveau duquel le sortent une reprise de *Kung Fu*, un rôle de méchant face à Mel Gibson dans **Comme un Oiseau sur la Branche** et un Dracula armé d'un colt très honorable dans **Sundown**.

1964 - **Taggart/5.000 Dollars Mort ou Vif** (R.G. Springsteen) *1965* - **Bus Riley's Back in Town/Fièvre sur la Ville** (Harvey Hart) - **Too Many Thieves/Panique chez les Voleurs** (Abner Biberman/TV) - **Alfred Hitchcock Hour/Alfred Hitchcock Présente**, épisode **Thou Still Unravished Bride** (série TV) *1966* - **Shane** (série TV) *1967* - **The Violent Ones** (Fernando Lamas) - **Dr. Terror's Gallery of Horrors** (David L. Hewitt) *1969* - **The Good Guys and the Bad Guys/Un Homme Fait la Loi** (Burt Kennedy) - **Heaven with a Gun/Au Paradis à Coups de Révolver** (Lee H. Katzin) - **Young Billy Young/La Vengeance du Shérif** (Burt Kennedy) *1970* - **Macho Callahan**/idem (Bernard L. Kowalski) - **The McMasters/Le Clan des MacMasters** (Alf Kjellin) - **Name of the Game**, épisode **Tarot** (série TV) - **Maybe** *1971* - **Night Gallery**, épisode **The Phantom Farmhouse** (série TV) - **Maybe I'll Come Home in the Spring** (Joseph Sargent/TV) *1972* - **Boxcar Bertha/Bertha Boxcar** (Martin Scorsese) - **Two Gipsies** (David Carradine) - **You and Me** (David Carradine) - **Kung Fu**/idem (Jerry Thorpe/TV) - **Kung Fu**/idem (série TV) *1973* - **Mean Streets**/idem (Martin Scorsese) - **The Long Goodbye/Le Privé** (Robert Altman, simple apparition) - **A Country Mile** (David Carradine) - **Americana** (David Carradine) - **House of Dracula's Daughter** (Gordon Hessler, inachevé) *1975* - **Death Race 2000/La Course à la Mort de l'An 2000** ou **Les Seigneurs de la Route** (Paul Bartel) - **The Family Holvak**, épisode **A Long Way Home** (série TV) *1976* - **Bound for Glory/En Route pour la Gloire** (Hal Ashby) - **Cannonball**/idem (Paul Bartel) *1977* - **Thunder and Lightning/Un Cocktail Explosif** (Corey Allen) - **The Serpent's Egg/L'Œuf du Serpent** (Ingmar Bergman) *1978* - **Gray Lady Down/Sauvez le Neptune** (David Greene) - **Deathsport/Les Gladiateurs de l'An 3000** (Henry Suso & Allan Arkush) - **The Silent Flute** ou **Circle of Iron/Le Cercle de Fer** (Richard Moore) - **Cloud Dancer/La Guerre des As** ou **Force C** (Barry Brown) - **Roger Corman : Hollywood's Wild Angel** (Christian Blackwood, documentaire) *1979* - **Fast Charlie... The Moonbeam Rider** (Steve Carver) - **The Mandate of Heaven** ou **Joe Mantano** - **Mr. Horn**/idem (Jack Starrett/TV) - **Kansas** ou **A Country Mile** (David Carradine) *1980* - **The Long Riders/Long Riders, Le Gang des Frères James** (Walter Hill) - **Safari 3000** (Harry Hurwitz/TV) - **Gauguin the Savage** (Fielder Cook/TV) - **High Noon Part II : The Return of Will Kane** (Jerry Jameson/TV) *1981* - **On Darkroom**, épisode **The Partnership** (série TV) - **The Best of Sex and Violence** (Ken Dixon, documentaire) *1982* - **Q** ou **The Winged Serpent/Epouvante sur New York** (Larry Cohen) - **Trick or Treats** (Gary Graver) *1983* - **Lone Wolf McQuade/Œil pour Œil** (Steve Carver) *1984* - **The Warrior and the Sorceress/Kaine le Mercenaire** (John Broderick) - **On the Line** ou **Rio Abajo/Le Passeur** (José Luis Borau) - **Jealousy** (Jeffrey Bloom/TV) - **Hammer House of Horror**, épisode **A Distant Scream** (John Hough/série TV) *1985* - **Marathon** ou **Run for your Life** ou **Sweet Revenge/Marathon** (Terence Young) - **The Bad Seed/L'Ange du Mal** (Paul Wendkos/TV) - **The North and the South/Le Nord et le Sud** (Richard T. Heffron/mini-série TV) *1986* - **Armed Response**/idem (Fred Olen Ray) - **Oceans of Fire**/idem (Steve Carver) - **Tropical Snow/Cargaison : Coke, Destination : New York** (Ciro Duran/TV) - **P.O.W. The Escape**, ex-**Behind Enemy Lines/Dans les Bras de l'Enfer** (Gideon Amir) - **Kung Fu : The Movie** (Richard Long/TV) - **Filmhouse Fever** (Domonic Paris, documentaire) - **The North and the South Book II/Le Nord et le Sud** (Kevin Connor/mini-série TV) *1987* - **Sonny Boy**/idem (Robert Martin Carroll) - **The Misfit Brigade** ou **Wheels of Terror/Les Panzers de la Mort** ou **Les Roues de la Terreur** (Gordon Hessler) - **Six Against the Rock/Haute Sécurité** ou **Adieu Alcatraz** (Paul Wendkos/TV) - **The Animal Protector/Le Protecteur** ou **Chantage à la CIA** (Mats Helge) - **Panther Squad** - **Amazing Stories/Histoires Fantastiques**, épisode **Thanksgiving/Un Puits d'Or** (série TV) - **The Ray Bradbury Theatre**, épisode **And the Moon Be Still as Bright** (série TV) - **Tai Chi Workout/Tai Chi** (documentaire) - **Kung Fu Workout/Kung Fu** (documentaire) *1988* - **Wizards of the Lost Kingdom 2/Les Magiciens du Royaume Perdu 2** (Charles B. Griffith) - **I Saw what you Did/Une Mauvaise Plaisanterie** (Fred Walton/TV) - **Warlords** (Fred Olen Ray) - **Maniac Cop**/idem (William Lustig, chansons seulement) *1989* - **Night Children/Les Enfants de la Nuit** (Norbert Meisel) - **Future Force/C.O.P.S.** (David A. Prior) - **Sundown : The Vampire in Retreat/Sundown : La Guerre des Vampires** (Anthony Hickox) - **Sauf votre Respect** (Guy Hamilton) - **Open Fire**/idem (Roger Mende) - **The Cover Girl and the Cop/Un Témoin de Trop** ou **Duo de Choc, Duo de Charme** ou **Mannequin sous Haute Protection** (Neil Israel/TV) - **CrimeZone**/idem (Luis Llosa) - **Fatal Secret** (Mats Helge) - **Nowhere to Run/Témoins en Sursis** (Carl Franklin) *1990* - **Martial Law/La Loi des Arts Martiaux** (S.E. Cohen) - **Fields of Fire**, ex-**Full Battle Gear/Opérations Spéciales** (Cirio H. Santiago) - **Midnight Fear/Moon Crime** (Bill Crain) - **Think Big**/idem (Jon Turteltaub) - **Bird on a Wire/Comme un Oiseau sur la Branche** (John Badham) - **Future Force II**, ex-**Back to the Past/Future Zone** (David A. Prior) - **This is Action** (David A. Prior, documentaire) - **Capital Punishment**/idem (Paul Hunt) - **Crimes of Crime/Une Sale Affaire** ou **Le Crime des Crimes** (Alfredo Zacharias) *1991* - **The Eliminator/Eliminator** (H. Kaye Dyal) - **Double Trouble**/idem (John Paragon) - **Hollister** ou **Brotherhood of the Gun/Hollister** (Vern Gillum/TV) - **Karate Cop** ou **Omega Cop 2 : The Challenge/Dragon Cop** (Alan Roberts) - **Dune Warriors**/idem (Cirio H. Santiago) - **Waxwork 2 : Lost in Time/Waxwork 2** (Anthony Hickox) - **Evil Toons/Qui a Peur du Diable ?** (Fred Olen Ray) - **Roadside Prophets** (Abbe Wool) - **Deadly Surveillance/Sous Haute Surveillance** (Paul Ziller/TV) *1992* - **Kung Fu, A Legend Reborn/Kung Fu, la Légende Renaît** (Jud Taylor/TV) - **Kung Fu** (série TV) - **Animal Instincts** (Gregory Hippolyte) - **Distant Justice** (Turu Murukawa) - **Night Rythms** (Gregory Hippolyte) - **Luck of the Drow : The Gambler** (mini-série TV) - **Kill Zone**/idem (Cirio H. Santiago) - **Bitter End** (Bill Anderson) *1993* - **Code Death** (Hugo Stieglitz) *1994* - **Dead Center** - **1st Force**

gary busey



Né d'une mère indienne et d'un père irlandais, Gary Busey, sosie presque parfait de Nick Nolte, étudie Shakespeare, connaît une première carrière dans la country-music comme chanteur, bassiste et chef d'orchestre. Naturellement interprète du rocker Buddy Holly dans **The Buddy Holly Story**, Gary Busey s'est fait une spécialité des rôles de brutes, de flics ricanants. C'est donc le rictus aux lèvres qu'il cuisine Mel Gibson dans **L'Arme Fatale**, qu'il se paie la tête de Steven Seagal dans **Piège en Haute Mer**, qu'il venge femmes et enfants dans une flopée de séries B souvent de bonne constitution. A l'aise des deux côtés de la barrière, il est l'un des affreux les plus charismatiques du cinéma américain. De ceux qui piquent la vedette au héros.

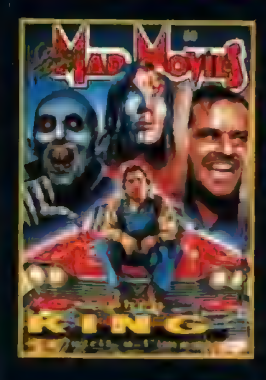
1970 - **High Chaparel/Le Grand Chaparal** (série TV) *1971* - **Angels Hard as they Come** (Joe Viola) - **Didn't You Hear ?** *1972* - **The Magnificent Seven Ride !/La Chevauchée des Sept Mercenaires** (George McCowan) - **Dirty Little Billy/Billy le Cave** (Stan Dragoti) - **You and Me** (David Carradine) *1973* - **Bloodsport** (Jerrold Freedman/TV) - **The Last American Hero**/idem ou **Le Dernier Héros** (Lamont Johnson) - **Lolly Madonna XXX/Une Fille Nommée Lolly Madonna** (Richard C. Sarafian) - **Hex** (Leo Garen) *1974* - **The Execution of Private Slovik/L'Exécution du Soldat Slovik** (Lamont Johnson/TV) - **The Law/La Loi** (John Badham/TV) - **Thunderbolt and Lightfoot/Le Canardeur** (Michael Cimino) - **The Texas Wheelers** (série TV) *1975* - **Nashville**/idem (Robert Altman, chanson seulement) *1976* - **A Star is Born/Une Etoile est Née** (Frank Pierson) - **The Gumball Rally/Chewing-Gun Rallye** (Chuck Bail) *1977* - **Straight Time/Le Récidiviste** (Ulu Grosbard) *1978* - **The Buddy Holly Story**/idem (Steve Rash) - **Big Wednesday/Graffiti Party** (John Milius) *1980* - **Carny**/idem (Robert Kaylor) - **Foolin' Around/Mister Gaffes** (Richard T. Heffron) *1981* - **Barbarosa/Vengeance Mexicaine** (Fred Schepisi) *1983* - **D.C. Cab/S.O.S. Taxi** (Joel Schumacher) *1984* - **The Bear** (Richard C. Sarafian) *1985* - **Silver Bullet/Peur Bleue** (Daniel Attias) - **Insignificance/Une Nuit de Réflexion** (Nicholas Roeg) *1986* - **Let's Get Harry/Six Hommes pour Sauver Harry** (Alan Smithee, alias Stuart Rosenberg) - **Half a Lifetime** (Daniel Petrie/TV) *1987* - **Bullet Proof**/idem (Steve Carver) - **Eye of the Tiger/L'Œil du Tigre** ou **Justicier Malgré Lui** (Richard C. Sarafian) - **Lethal Weapon/L'Arme Fatale** (Richard Donner) *1988* - **Act of Piracy**/idem (John "Bud" Cardos) - **A Dangerous Life** (Robert Markowitz, mini-série TV) *1989* - **Hider in the House/L'Indésirable** (Matthew Patrick) - **The Neon Empire** (Larry Peerce, mini-série TV) *1990* - **Point Break/Point Break-Extrême Limite** (Kathryn Bigelow) - **Predator 2**/ idem (Stephen Hopkins) *1991* - **My Heroes Have Always Been Cowboys**/ **Le Rodéo de la Dernière Chance** (Stuart Rosenberg) - **Canvas**/idem (Alain Zaloum) - **Wild Texas Wind** (Joan Tewkesbury/TV) *1992* - **Under Siege**, ex-**Last to Surrender/Piège en Haute Mer** (Andrew Davis) - **The Player**/idem (Robert Altman) - **South Beach** (Fred Williamson) - **Chrome Soldiers/Biker Force** (Thomas J. Wright/TV) *1993* - **The Firm/La Firme** (Sidney Pollack) - **Rookie of the Year/La Star de Chicago** (Daniel Stern) - **Surviving the Game** (Ernest Dickerson) - **Chasers** (Dennis Hopper) - **Fallen Angels**, épisode **Since I Don't Have You** (série TV) *1994* - **Americal** (Sidney J. Furie) - **Red Palms** (Joseph Zito) - **Warriors** (Shimon Dotan) - **Double Suspicion** (Paul Ziller) - **Drop Zone** (John Badham) - **The Set-Up** (Robert Vincent O'Neill) - **Star Legion** (Sidney J. Furie)

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



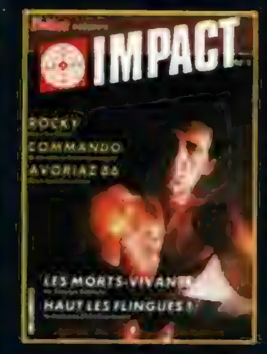
MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Heroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society.
64 Entr. Robert Englund, Frankenhooker, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Robocop II, Freddy V, Flesh Gordon II...
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Arnold, C. Norris, Cabal, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain.
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance.
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoe, Rapa Nui



ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande **ZE CRAIGNOS MONSTERS** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83
84 85 86 87 88 89

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

PRESSE *zapping*

Une réputation de film culte, un gros succès aux Etats-Unis, une campagne de pub imposante. Et surtout un acteur mort pendant le tournage... Il n'en fallait pas moins pour que la presse s'intéresse à *The Crow* !

Aujourd'hui, il suffit de faire courir une rumeur pour que la presse la relaye. En tout cas, celui qui a lancé le premier que **The Crow** était un "film culte" aurait dû déposer le terme, il s'en serait mis plein les poches. De même, dans les articles publiés ici et là, partout en fait, on sent bien l'opportunisme ambiant, le désir de profiter d'un film qui bénéficie d'une grosse campagne de pub. Rarement un "petit" film fantastique, sans aucune vedette, réalisé par un inconnu, et sortant en plein été, n'aura connu un tel retentissement dans la presse. Faut-il s'en réjouir ? Evidemment. Mais mettre un bémol à l'enthousiasme, c'est aussi avouer que le système de communication de **The Crow**, sans la mort accidentelle de Brandon Lee, se serait sans doute heurté au mur des à priori négatifs.

le film

Quelque part, TELERAMA fait preuve d'honnêteté en traitant **The Crow** comme un simple objet de celluloïde, et en évoquant l'accident en addenda. L'important, c'est la critique, façon TELERAMA : *"L'horreur, hélas, c'est la mise en scène. Enfin, si on peut appeler ainsi cette suite de plans violents, collés les uns aux autres, dans le but d'aller vite, vite, vite. N'importe où, n'importe comment, mais vite. Un réalisateur de clips découvrant le cinéma (c'est le cas d'Alex Proyas) s'apercevra-t-il, un jour, que filmer n'est pas jouer ?"*. On avait oublié que pour avoir une bonne critique dans TELERAMA, il était interdit de briser l'académisme.

De quoi parle **The Crow** ? A part un film culte, qu'est-ce que c'est ? *"C'est une histoire d'amour. Eric Draven, le héros, est fou amoureux de Shelly Webster. La veille de leur mariage, ils sont sauvagement assassinés. Cela devient une histoire de meurtre"* résume avec une logique implacable et un sens certain de l'effet le chroniqueur du COURRIER DE L'OUEST. Difficile de contredire !

Pour présenter le film d'Alex Proyas à ses jeunes lecteurs, STARCLUB MAGAZINE résume le scénario en employant un vocabulaire de circonstance : *"Abattu, violée à mort, tombe, hanté, assassinat, meurtriers, tue, cruauté, vengeance d'outre-tombe, ténèbres"*... Reste à trouver la formule choc pontuant le papier. Soudain, le vocabulaire fait peau de chagrin et le résultat est étonnant : *"En cette période de navets de l'été, The Crow est un film fun !"*. Pour rester dans le ton, on aurait préféré lire que **The Crow** était justement un film pas très fun, mais cela ne cadrait apparemment pas avec les impératifs éditoriaux de STARCLUB MAGAZINE.

Héros du film, Eric Draven est un mort-vivant. A ne pas confondre avec un fantôme, donc. Pourtant certains se méprennent. Claude Baignères dans LE FIGARO par exemple : *"Comme il (Eric Draven) est immatériel quoique visible, il échappe aux lois de la pesanteur, et c'est là qu'il faut admirer la performance physique de Brandon Lee à peine appuyée par des effets spéciaux"*. Une chute d'un immeuble, un bond d'une vingtaine de mètres d'un toit à l'autre... En fait Eric Draven n'échappe pas aux lois de la pesanteur et Brandon Lee est constamment secondé par les effets spéciaux. Désinformation ou étourderie ?



■ *"Le faux revolver pointé sur lui était un vrai !"* ■

LE MONDE aime bien lui aussi **The Crow**, mais Thomas Sotinel connaît des problèmes de dossier de presse : *"Ces figures, qui de temps en temps deviennent de vrais personnages (dans le rôle du chef des voyous, David Patrick Kelly est très impressionnant), forment des images"*. En lieu et place de David Patrick Kelly, il fallait bien sûr lire Michael Wincott. Pas grave.

GLAMOUR détruit **The Crow** de façon assez légère, et se reprend dans la dernière ligne en livrant une information capitale et objective : *"C'est le dernier film de Brandon Lee, le fils de Bruce, avant sa mort"*. Heureusement, parce qu'après sa mort, quand même, on s'inquiéterait !



■ *Au centre : David Patrick Kelly. Mais rien n'est moins sûr* ■

le drame

La version officielle de l'accident mortel survenu à Brandon Lee, vous la connaissez si vous avez lu MAD MOVIES : un accessoiriste, en manque de balles à blanc, vide de sa poudre une vraie balle et la place dans un vrai Magnum 44 pour une répétition. Lors du coup de feu, un minuscule reliquat de poudre suffit à faire avancer un éclat de douille dans le canon. Quelques jours plus tard, le 31 mars 1993, le Magnum 44 doit servir à abattre Eric Draven dans une scène clé du film. Chargé de balles à blanc, le revolver, qui n'a été ni vérifié, ni nettoyé, renferme toujours dans son canon l'éclat métallique. L'acteur Michael Massee vise Brandon Lee et appuie sur la détente. La détonation éjecte le morceau de douille en direction de Brandon Lee qui, touché à l'estomac et à la colonne vertébrale, succombera des suites de ses blessures.

Quand on ne se donne pas la peine d'expliquer dans le détail, on commet forcément de grosses erreurs. Voici les différentes versions de l'accident selon :

- MAX : *"Dans The Crow, les impacts de balle n'ont aucun effet sur le héros qui s'en joue même avec un rictus malicieux. Dans la réalité, il n'en a pas été de même pour Brandon Lee, mort sur le plateau de The Crow le 31 mars 1993, fauché par une balle à blanc tirée de trop près"*.
- STARCLUB MAGAZINE : *"A la fin du tournage, alors que le metteur en scène retournait certaines scènes, le jeune acteur a reçu une balle "perdue""*.
- UGC MAGAZINE : Brandon Lee *"est mort en plein tournage à cause d'un effet spécial raté, une balle à blanc qui ne l'était malheureusement pas"*.
- INFOMATIN : *"(...), c'est d'une vraie balle, qu'on croyait fausse, qu'est mort pendant le tournage l'acteur Brandon Lee (...)"*.
- TELERAMA : *"Rappelons que Brandon Lee fut tué en plein tournage par un revolver faussement chargé à blanc"*.
- LE MONDE : *"Lors de la séquence qui montre l'assassinat de Draven, (...), un accessoiriste a oublié de remplacer les balles*

réelles d'un pistolet par des balles à blanc".

- PARISCOPE : *"On sait que le jeune acteur fut abattu par une arme prétendument chargée à blanc (...)".*

- LE FIGARO : Brandon Lee a été atteint *"par une balle de calibre 44 provenant d'un revolver supposé être chargé à blanc".*

Eh oui, les approximations vont bon train, et on s'aperçoit qu'il est impossible de se fier à quiconque, sauf peut-être à STUDIO qui a découvert au cours de l'enquête un élément déterminant : *"Une balle dans le ventre. C'était l'an dernier sur le tournage de* **The Crow**. *Brandon Lee, fils du légendaire acteur de films de karaté, Bruce Lee, disparaissait de la plus stupide des façons : le faux revolver pointé sur lui par son partenaire et fourni par l'équipe des effets spéciaux était un vrai !".* Voilà, d'après STUDIO, l'unique raison du décès de Brandon Lee. Comme l'emploi d'une arme authentique est monnaie courante dans les productions américaines, on doit nous cacher bien des choses...

Parce qu'ils ne connaissent pas vraiment les circonstances de l'accident, ni les conditions de tournage de ce genre de scènes, certains s'interrogent. LE FIGARO, qui considère que l'utilisation d'une vraie balle de calibre 44 est fréquent dans le cinéma, se demande ainsi pourquoi Brandon Lee *"n'avait-il pas revêtu un gilet pare-balles ?"* !

Quant à PARISCOPE, il joue carrément sur la curiosité morbide que peut susciter la mort de Brandon Lee : *"(...), personne n'a révélé si l'on a inclus dans le film, au sein des nombreuses scènes de fusillade, le moment où il a réellement quitté ce monde".* On savait que **The Crow** était un film culte. Selon PARISCOPE, ce pourrait même être un "snuff movie". Inconscients, va !

duel à la rédaction

Les avis sur **The Crow** sont partagés à PREMIERE, qui publie un "pour" et un "contre". Inconditionnel du film, Gérard Delorme pose néanmoins une question d'une fine justesse : *"(...) on n'oubliera pas que c'est la même exigence d'économie qui, d'un côté, a agi comme un formidable stimulant créatif, et, de l'autre, a créé les conditions aboutissant à la mort de l'acteur principal. Le jeu en valait-il la chandelle ?".*

Pour lui répondre, Jean-Yves Katelan se surpasse : *"En fait, le seul intérêt du film, c'est que le mort qui revit à l'écran pour tuer ceux qui l'ont tué, eh bien, il est vraiment mort dans la vie. Tué par une balle à blanc qui ne l'était pas. Mort donc sur le plateau de ce dont il passe son temps à ressusciter dans la fiction. Coïncidence assez distrayante en soi, même s'il est toujours scabreux de se réjouir de la mort des morts".*

Refrain connu : à trop tremper sa plume dans la fange, on écrit de la merde !

■ **Zébulon** ■

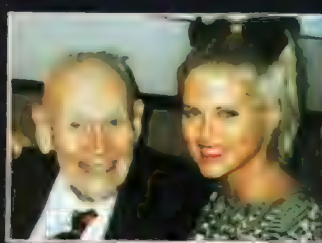
Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Les mémos, ces petites notes qui circulent de service en service, peuvent être parfois source de grosses rigolades. Un journaliste américain a publié un recueil des plus croustillants d'entre eux avec un chapitre entier consacré à ceux dégotés dans les bureaux des chaînes TV. Voici quelques exemples bien croquignolesques :
- Sur un mémo écrit par un programmateur et destiné au producteur de la série **My Favorite Martian** (lit.: Mon Martien Favori), on peut lire : "Vous seriez gentil de changer le dialogue de la page 14. Un martien ne dirait jamais ça".
- D'un vice-président de chaîne à un producteur : "Vous me demandez ce que je pense de votre scénario, mais comment pourrais-je le savoir ? Je suis le seul à l'avoir lu".
- Petit conseil d'un producteur à un scénariste de téléfilm : "Le rabbin ne pourrait-il pas avoir l'air un peu moins juif ?".
– L'avis d'un ponte d'un network sur "The Fred Astaire Show" : "Trop de danse".
- Memo posé sur les portes d'un studio télé : "Dorénavant, éviter les chiffres romains sur le prompteur. Ainsi notre présentateur ne parlera plus de la onzième guerre mondiale comme il l'a déjà fait".
- Opinion d'un cadre sur une adaptation télé du roman de Victor Hugo : "Je crois que vous commettez une erreur en mettant tant de personnages français dans cette adaptation des **Misérables**".
- Un petit dernier pour la route, le mot d'ordre d'un directeur de chaîne sur une série policière : "Il faut réduire la violence. Peignez les murs du décor en rouge. Ainsi, on verra moins le sang".

■ Avant de mourir d'une overdose à la sortie d'une boîte, River Phœnix avait signé pour un film intitulé **Dark Blood**. La pré-production du film était engagée. Donc de l'argent avait été dépensé. La décence aurait exigé qu'on oublie tout. Mais décence n'est pas un mot très utilisé à Hollywood. Les producteurs de **Dark Blood** attaquent River Phœnix en justice parce qu'il n'a pas déclaré lors de la visite médicale obligatoire avant tout tournage qu'il prenait des drogues. Le but est de faire jouer l'assurance pour récupérer l'argent déjà dépensé. Le procédé est dégueulasse, mais légal. Problème : si l'affaire va jusqu'aux assises, qui va témoigner ?

■ Je pensais avoir un scoop d'enfer en vous présentant dans le dernier numéro la petite culotte de Terri Hatcher, la copine de Superman dans la série *Lois et Clark*. Tout faux. Vous n'étiez pas les premiers à découvrir les délicieux dessous de cette charmante et pulpeuse jeune femme. Avant d'être une vedette télé, Terri a fait du porno. Elle est la star, paraît-il très chaude, d'un certain **Cool Surface**. Un merveilleux cadeau (à choisir entre une visite guidée des locaux d'*Impact*, une soirée en boîte avec Toullec ou l'identité et l'adresse de la brune de Bastille - voir précédent numéro) sera offert à celui qui me trouve la cassette. Pour m'excuser de ce faux scoop, je vous offre la photo que les fans de *Twin Peaks* rêvaient d'avoir : Mädchen Amick en "full frontal nudity", autrement dit complètement à poil. La qualité est médiocre mais les amateurs apprécieront.

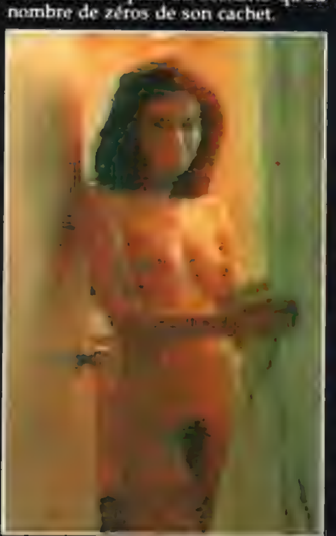


■ *Le Retour de la Momie ? Non, Anna Nicole Smith et son fringant mari !* ■

■ Anna Nicole Smith s'est assurée un bel avenir. L'ex-playmate de 26 ans qui affolait la libido de Franck Drebin dans **Y-a-t-il un Flic pour Sauver Hollywood ?** vient de se marier avec J. Howard Marshall, 89 ans, milliardaire de son état. Vu la photo du mariage, pas de doute, elle l'a épousé par amour. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

■ Tabitha, une petite chatte américaine abandonnée, a réussi à survivre douze jours dans les entrailles d'un 747. Du coup, un avocat s'occupe de ses intérêts. Il faut dire qu'elle a reçu deux offres faramineuses pour un livre et trois pour un film racontant son histoire. Cela devient vraiment n'importe quoi. Bientôt, on fera une mini-série sur un arbre qui a résisté à un orage. Imaginez le tonnerre gronder, la pluie tomber et le petit arbre résister. C'est beau. Je vais me lancer dans l'écriture de scénarios, moi tiens. *(Eh, désolé Choumchoum, mais pour l'arbre, c'est trop tard, j'ai déjà écrit le scénar : "L'Arbre en Péril" que ça s'appelle. C'est Nicolas le jardinier qui réalise l'année prochaine. Signé Zébulon).*

■ *"Je ne sais pas si j'aurais encore une carrière après ça".* Cette citation est de Timothy Dalton, s'inquiétant de la tournure que prend le tournage du téléfilm **Scarlett** (la suite d'**Autant en Emporte le Vent**). Il paraît que c'est un bordel monstrueux sur le plateau. Il a même été question d'arrêter tout. Timothy devra apprendre à s'intéresser plus au scénario qu'au nombre de zéros de son cachet.



■ *Une fille nue. Ce pourrait être n'importe qui, mais c'est Mädchen Amick. Fou, non ?* ■

■ James Cameron est un perfectionniste et un gros emmerdeur. Il n'est pas tendre avec ses techniciens. A tel point qu'à la fin du tournage de **Terminator 2**, l'équipe portait un t-shirt arborant ce slogan : "**Terminator 3** : Sans Moi" !

■ On le sait, Pierce Brosnan était loin d'être le premier choix pour interpréter le nouveau James Bond. Ce qu'on sait moins, c'est comment Ralph Fiennes s'est fait jeter du projet. Après les refus de Mel Gibson, Liam Neeson et Hugh Grant, Fiennes (le nazi sadique de **La Liste de Schindler**) tenait la corde. Il était ravi de jouer 007 et tout semblait se dérouler pour le mieux. Jusqu'au jour où il a demandé à rencontrer le big boss, Albert Broccoli. Il s'est permis de lui dire qu'il verrait bien un retour aux sources pour ce nouveau **Bond** : plus jouer sur le personnage de tueur professionnel froid et sans pitié des romans de Flemming que sur l'aspect agent secret sympa qu'était devenu Bond. Broccoli n'a rien dit. Il s'est juste levé, s'est dirigé vers la porte, l'a ouverte, a prié son visiteur de sortir et a hurlé : "Au suivant !".

■ Gary Oldman est un type sympa. Surtout avec ses collègues. Il a récemment déclaré à un canard américain : *"Quelqu'un a dit un jour que les acteurs n'étaient qu'un bande de tapettes en habits. Il n'avait pas entièrement tort".* Depuis, il n'a plus beaucoup d'amis dans la profession.

■ Si on parlait un peu foot. L'équipe d'Irlande, présente aux USA pour la World Cup, n'en a pas cru ses yeux quand, un beau matin, les joueurs descendus dans le hall de leur hôtel se sont retrouvés en pleine convention *Star Trek*. Effrayés par tous ces trekkies habillés des pyjamas multicolores de la série, ils sont remontés en courant dans leur chambre, sans demander leur reste.



■ *Mel Gibson avec un verre dans le nez. Et le doigt, c'est pour quand ?* ■

■ Mel Gibson devrait éviter les cocktails avant les conférences de presse. Comme on le voit sur cette photo, il arrive qu'on boive un verre de trop et qu'on ait l'air un peu cassé. Et je vous passe les réponses aux questions des journalistes : "Je veux dire que je suis très content de jouer dans ce film... Que ce film qu'il est très bien que je veux dire. Si, si, il est très bien ce film, je veux dire... Bon on va boire un godet, allez, un ch'ti godet". Pas de problème, Mel, j'arrive. *(C'est pas comme ça qu'on va lui remettre l'Oscar, à Mel).*

■ **John CHOUMCHOUM** ■

rayon inédits



▲ Jeff Wincott dans Martial Outlaw ▲

Des acteurs ? Harvey Keitel - Sean Young - Charles Bronson - Lou Diamond Phillips - Emilio Estevez - Patrick Bergin - Jeff Goldblum - Rosanna Arquette

Des réalisateurs ? Stephen Hopkins - Danny Cannon - Fred Olen Ray - Tommy Lee Wallace - Albert Magnoli

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

martial outlaw

Un nouveau "kickboxing movie" en provenance de la firme *Image Organization*. Il tourne autour de la personnalité de deux frères ennemis, Ken White, as de la brigade des stupéfiants de San Francisco, et Jack, agent plus modeste en poste à Los Angeles. Sa jalousie maladive l'amène à s'allier à Rodchenko, trafiquant de drogue en provenance de Russie, tout en faisant équipe avec Kevin. L'honnête Kevin et Jack le ripoux s'affrontent avant de se réconcilier...
Image Organization étant très rodée à ce type de produit dont le marché vidéo est toujours demandeur, Martial Outlaw offre tous les ingrédients d'usage. A savoir des bagarres qui se succèdent à une cadence soutenue, un méchant cruel, son gorille patibulaire taillé en armoire à glace, des flics dont l'enquête piétine, un jackpot de 20 millions de dollars dans la transaction finale... Même si Jeff Wincott (**Police Parallèle, La Loi des Arts Martiaux 2**) brigue les lauriers de Don Johnson à qui il emprunte la garde-robe et la coiffure, **Martial Outlaw** constitue une gentille petite réussite dans le genre. Les amateurs éclairés peuvent largement se satisfaire de bagarres nombreuses, bien chorégraphiées, à un contre quinze, épicées de sadisme gratuit.

P.F.C. Vidéo présente ***MARTIAL OUTLAW*** (USA - 1993) avec Jeff Wincott - Gary Hudson - Vladimir Skomarovsky - Krista Errickson **réalisé par** Kurt Anderson

le justicier : l'ultime combat

Cinquième volet, inédit au cinéma, des déboires urbains de Paul Kersey qui, depuis **Un Justicier dans la Ville** en 1974, fait œuvre de pacifisme par les armes. A 74 ans, Charles Bronson reprend du service, méprisant ouvertement les années au compteur. S'il évite de poursuivre à grandes enjambées les vilains, il vide quelques chargeurs sur les sbires de Tommy O'Shea, gangster et ex-mari de sa fiancée Olivia, qu'il fait tuer après l'avoir défigurée. L'affreux obtient du coup la garde de sa fille...
Bien qu'il se situe dans les milieux de la mode et de la confection, bien que Michael Winner et Jack Lee Thompson aient cédé les rênes de la mise en scène à Allan Goldstein, ce nouveau **Justicier** n'apporte rien de neuf au tableau de chasse du "vigilante" le plus rentable du cinéma américain. Très en deça du délire du **Justicier de New York**, le film s'adonne avec une certaine complaisance au sadisme. On torture en plongeant des mains dans des bains d'acide, en brûlant avec une repasseuse électrique, en entamant le gras du bide d'un contremaître pachydermique à l'aide d'une découpeuse à tissu... Pas en reste, Paul Kersey étouffe un malfrat idiot grâce à son plat favori sous les yeux de sa propre mère, envoie un ballon piégé à un autre, travesti pour mieux intimider les dames dans leurs toilettes... De bon aloi dans le genre.

TF1 Vidéo présente ***LE JUSTICIER : L'ULTIME COMBAT (DEATH WISH V : THE FACE OF DEATH*** - USA - 1993) avec Charles Bronson - Michael Parks - Lesley-Anne Warren - Saul Rubinek **réalisé par** Allan Goldstein

the young americans

Le premier long métrage de Danny Cannon, un jeunot qui dirige actuellement Sylvester Stallone sous le casque du Judge Dredd. Doté d'un tempérament cinématographique plus fort que celui d'un Marco Brambilla (**Demolition Man**), Danny Cannon aime les ambiances sombres, nocturnes, menaçantes, cadrées dans un cinémascope auquel l'écran de télévision rend mal justice. Si ce jeune cinéaste de trente ans fait preuve d'un sens visuel éclatant, proche de Ridley Scott, il ne fignole pas sa description d'un Londres glauque au détriment des personnages et de l'histoire. Cette histoire : John Harris, flic de Los Angeles, arrive dans la capitale britannique pour servir de "conseiller technique" dans une affaire de meurtres de caïds du trafic de drogue. Bientôt, Harris s'investit plus étroitement dans l'enquête, sachant que derrière les assassinats se dissimule son vieil ennemi, l'insaisissable Carl Fraser, dont la méthode consiste à manipuler de jeunes voyous en leur promettant monts et merveilles...
Londres comme Los Angeles, tel est le leitmotiv de ce thriller efficace, violent, qui met dos à dos le flic John Harris et le malfrat Carl Fraser, prompts tout deux à user des mêmes ruses, prêts à sacrifier des gamins pour parvenir à leur but. Au-delà d'une intrigue très Série Noire, d'un Harvey Keitel sobre dans l'obstination traditionnelle des flics vindicatifs, Danny Cannon réussit magistralement ce voyage à travers un Londres fantasmatique, sorte de White Chapel gigantesque où rôdent des prédateurs bien plus redoutables que Jack l'Eventreur.

P.F.C. Vidéo présente ***THE YOUNG AMERICANS*** (GB/USA - 1993) avec Harvey Keitel - Iain Glen - John Wood - Viggo Mortensen - Terence Rigby **réalisé par** Danny Cannon

un flic sous influence

Deux mois après **Lights Out, Meurtre par K.O.**, encore un personnage de flic coriace pour Michael Madsen, le "bad guy" de **Kill me Again** et **Reservoir Dogs**. Il est Richard Montana, un sergent un rien trop brutal au goût de ses supérieurs. Du genre fauché, il rentre dans le jeu du gangster Mario Gio, trafiquant de drogue qui le renseigne afin de se débarrasser de ses concurrents. Désormais lieutenant, Montana utilise les tuyaux d'une chanteuse de night-club, la tendre et chère de Mario Gio, pour doubler son commanditaire...
Bien agencé, le scénario d'**Un Flic sous Influence** aurait pu donner lieu à un polar tordu et vitaminé. Malheureusement, la mise en images demeure très en deça des possibilités de l'histoire. Même si la relation entre le malfrat et le flic se distingue des traditionnelles affaires de corruption, même si Michael Madsen apporte sa nonchalance naturelle, même si l'ironie pointe du nez dans les dialogues, **Un Flic sous Influence** ne quitte que rarement les ornières de la série B de consommation courante. De plus, le règlement de compte final intervient avec une brutalité très malvenue.

P.F.C. Vidéo présente ***UN FLIC SOUS INFLUENCE (INSIDE EDGE*** - USA - 1991) avec Michael Madsen - Richard Lynch - Rosie Vela - Tony Peck **réalisé par** Warren Clark



▲ Charles Bronson dans Le Justicier : l'Ultime Combat ▲



▲ Harvey Keitel dans The Young Americans ▲



▲ *Richard Grieco & Shelli Lether dans Born to Run* ▲

born to run

Réalisateur de **Purple Rain** et "finisseur" de **Tango & Cash**, Albert Magnoli lorgne désormais sur les **Rusty James** et autre **Outsiders**, sans posséder le dixième de la carrure d'un Coppola. Comme le bellâtre des séries ***21 Jump Street*** et ***Booker***, Richard Grieco, n'affiche pas la même étoffe que la horde de futures vedettes découvertes par le même Coppola, **Born to Run** ne connaît que de modestes pointes de vitesses.
Au volant de sa 428 Cobra Jet Mach 1, Nicky gagne systématiquement toutes les courses clandestines organisées sur un circuit tenu par Phil Landi, le gangster local, furieux de voir ses champions mordre la poussière. Tandis que Nicky flirte avec son ancienne petite amie, Phil Landi malmène son frère endetté. Pour le sortir de cette sale passe, il l'aide à voler une superbe Mercedès. Comble de la malchance, la voiture appartient à l'un des principaux lieutenants du malfrat et cache un précieux carnet...
Des courses plus proches des démonstrations du Salon de l'Automobile que de **Mad Max 2**, la risible volonté de Richard Grieco de se prendre pour le James Dean des années 90, une réalisation anonyme digne d'un téléfilm, un conflit père-fils, une séquence érotique un peu chaude... Tels sont les ingrédients de ce **Born to Run** qui n'a rien de "Born to be Wild" !

P.F.C. Vidéo présente ***BORN TO RUN*** (USA - 1992) avec Richard Grieco - Jay Acovone - Joe Cortese - Shelli Lether **réalisé par** Albert Magnoli



▲ *Erika Mann dans La Manipulatrice* ▲

la manipulatrice

Fred Olen Ray, le pape de la série Z américaine, tourne le remake de **Péchés Capitaux** de son ami Jim Wynorski. Sans vergogne, avec probablement la bénédiction de l'intéressé, il en repique l'intrigue. Ainsi, on retrouve le couple infernal et libidineux formé par un psychologue et son épouse. Le Docteur Daniel Strahten détourne ses patientes pour les transformer en esclaves sexuelles qu'il partage avec sa femme Lisa, adepte forcenée du sado-masochisme. Après la mort d'une de leurs "conquêtes", la police ouvre une enquête que mènent à bien deux amies de la victime. La moins farouche ira même jusqu'à frayer avec Lisa Strahten...
Saphisme, voyeurisme, un fétichisme pas bien méchant, quelques sévices sado-maso guère plus sévères... Nous sommes bien en présence d'un soft américain agrémenté de grosses poitrines silliconées. Alors que Telly Savalas, dans son dernier film, joue les Kojak sans que son personnage apporte quoi que ce soit à l'action, Fred Olen Ray déshabille ses comédiennes pour un oui ou un non. Il en oublie totalement l'histoire policière, bâclée, plus mal fichue encore que celle d'une série télé médiocre. Mais l'important réside dans son désir d'honorer sa réputation d'obsédé sexuel.

TF1 Vidéo présente ***LA MANIPULATRICE (MINDTWISTER*** - USA - 1992) avec Ange Ashley - Maria Ford - Gary Hudson - Erika Mann - Suzanne Slater - Telly Savalas **réalisé par** Fred Olen Ray



▲ *Thomas Ian Griffith dans Force Brute* ▲

force brute

Actuellement à l'affiche d'**Excessive Force**, Thomas Ian Griffith emprunte la même voie que Steven Seagal. Producteur et scénariste de **Force Brute**, à l'instar d'**Excessive Force**, il incarne le détective Jack Blaylock, engagé par une journaliste du *New York Times*, Erica Parker Boswell, afin de coincer un homme d'affaires d'origine japonaise monnayant des secrets industriels à l'Empire du Soleil Levant. Rapidement, Blaylock constate que la reporter de choc est manipulée, que le prétendu suicide du businessman nippon n'est pas un véritable hara-kiri... En fait, Blaylock est-il celui qu'il prétend être ? Dans **Force Brute**, même les yakuzas portent des tatouages effaçables au premier lavage !
Nettement plus sophistiqué que la moyenne des films d'arts martiaux, **Force Brute** bénéficie d'un scénario riche en rebondissements, façon film d'espionnage des seventies, allant jusqu'à la très cruelle falsification de l'exécution de l'héroïne. Résultat des jeux : certains gros bonnets américains ont tout intérêt à ruiner la réputation des Japonais, à les faire passer pour une vaste association de malfaiteurs. Dommage que la mise en scène ne soit jamais à la hauteur, que les scènes de baston où Thomas Ian Griffith ridiculise Van Damme et Seagal soient filmées dans la pénombre.

Delta Vidéo présente ***FORCE BRUTE (ULTERIOR MOTIVES*** - USA - 1991) avec Thomas Ian Griffith - Mary Page Keller - Ken Howard **réalisé par** James Becket



▲ *Joseph Runningfox dans Géronimo* ▲

géronimo & la ballade de little jo : *les deux faces de la médaille*

Autant Walter Hill prend le parti de la vérité historique, d'une démystification de Géronimo, autant ce téléfilm de prestige explore le versant opposé. Celui de la légende, du mythe, de l'imagerie d'Epinal. Géronimo est donc un jeune apache intrépide qui vole seize chevaux pour gagner la main d'une jolie squaw. Son parcours guerrier débute par une expédition punitive contre les soldats mexicains qui ont massacré les femmes et enfants de son peuple... S'ensuivent les traîtrises incessantes du gouvernement américain, les expéditions sanglantes contre les colons, l'évasion d'une sordide réserve, sa traque par quelque 5000 soldats...
Racontée par le héros lui-même à un jeune Indien américanisé, l'aventure cède au romanesque. Les Indiens dansent autour du feu, les colons sont sales, vulgaires et violents, les soldats indifféremment massacreurs et scalpeurs... Animé par un fort désir de vengeance, Géronimo, tel Rambo, surgit de l'eau au ralenti pour décocher quelques flèches à l'ennemi tandis que les balles lui perforent les chairs sans l'arrêter ! Quoi qu'il en soit, les protagonistes de ce **Géronimo**-là passent nettement moins de temps à philosopher, négocier et causer que ceux de Walter Hill. Ce qui signifie que les charges de cavalerie, que les guets-apens fusent, inhabituellement sanguinolents pour une production télé, toute Ted Turner soit-elle.

La Ballade de Little Jo se déroule à des années lumière de **Géronimo** et de **Belles de l'Ouest** dont il prend le contre-pied. Très sobrement mis en images, soucieux de crédibilité jusque dans le moindre détail, **La Ballade de Little Jo** raconte une histoire unique dans les annales du western. Bannie par son père pour avoir fait un bébé dans l'illégitimité, Josephine Monagham déambule sur les pistes du Far West. Jolie, elle se balafre, s'habille en homme pour échapper à la fureur des cow-boys. Dans un village pouilleux peuplé de chercheurs d'or et d'éleveurs de moutons, Josephine devient Jo et s'installe à l'écart de cette communauté qui l'accepte malgré sa farouche indépendance... Inspiré d'un fait réel, **La Ballade de Little Jo** tient autant à la description sans concession d'un univers de pionniers qu'à la performance de Suzy Amis dans le rôle-titre. Sèche, émaciée, frustrée, elle crédibilise cette histoire ahurissante, attachante malgré la raideur voulue de la mise en scène. Les points forts de ce singulier western : l'arrivée d'immigrants d'Europe de l'Est, les rapports orageux entre Jo et Frank Badger, un cow-boy rustre, sa love-story avec son serviteur chinois et un dénouement loin de tout happy-end.

Delta Vidéo présente ***GERONIMO*** (USA - 1993) avec Joseph Runningfox - Nick Ramus - Michelle St. John - Michael Greyeyes **réalisé par** Roger Young

Polygram Vidéo présente ***LA BALLADE DE LITTLE JO (THE BALLAD OF LITTLE JO*** - USA - 1993) avec Suzy Amis - Bo Hopkins - Ian Mickellen - David Chung - René Auberjonois - Carrie Snodgress **réalisé par** Maggie Greenwald



▲ *Suzy Amis dans La Ballade de Little Jo* ▲



▲ *Sean Young & Patrick Bergin dans Love Crimes* ▲

exécution publique & love crimes : *sean young ou la preuve par deux*

A Hollywood, Sean Young passe pour une folle, une hystérique prête à faire le siège du bureau d'un réalisateur pour obtenir le rôle dont elle rêve. Tim Burton se souviendra longtemps de sa volonté à incarner Catwoman. L'androïde Rachel de **Blade Runner**, interprète au travail d'une **Sister Hyde** en tournage, est néanmoins une comédienne ambitieuse qui ne choisit pas ses personnages pour plaire. Témoins **Exécution Publique** et **Love Crimes**.
Dans **Exécution Publique**, Sean Young rentre dans les tailleurs de Jessica Traynor, responsable des programmes d'une chaîne câblée. Pressée de provoquer une spectaculaire hausse d'audience par son directeur, elle obtient la retransmission en direct de l'exécution d'un condamné à mort, Dennis Casterline, accusé de meurtre et de viol. Aussitôt, la chaîne *Tycom* engage une campagne de publicité tapageuse, un compte à rebours que suit tout le pays. Dépassée par les implications de sa "trouvaille", Jessica pressent toutefois l'innocence de celui qui devrait passer sur la chaise électrique devant des millions de téléspectateurs...
La peine de mort comme super-show, comme moyen de remplir les caisses de nababs des médias et des marchands de t-shirts : **Exécution Publique** condamne sans ambiguïté, mais sans sentimentalisme, cette probabilité, cette conséquence logique de la surenchère actuelle du direct à sensation. Qu'importe que le condamné soit coupable ou innocent ; lui-même se prête au spectacle, véritable sex-symbole, pour mieux dénoncer les "nouveaux nazis" au pouvoir. La véracité d'**Exécution Publique** fait peur.

Love Crimes offre à Sean Young un rôle plus riche encore, celui de Dana Greeway, district attorney venant tout juste de coincer quelques flics ripoux. Femme de caractère, prête à tout sacrifier pour que justice soit faite, elle suit la trace de David Hanover, un photographe amateur qui usurpe l'identité d'un artiste connu pour abuser de ses victimes féminines qu'il choisit de condition modeste, pas trop jolies. Intriguée par leurs témoignages, Dana remonte jusqu'à lui, se fait passer pour une maîtresse d'école afin de le prendre en flagrant délit. Mais David Hanover démasque l'enquêteuse pour l'attirer dans son repaire...
Visiblement mutilé par son producteur, **Love Crimes** traite des rapports troubles, ambivalents, entre un maniaque sexuel intelligent, psychologue, et une femme hantée par la figure paternelle. Coutumier de ce registre (il fut le mari timbré de Julia Roberts dans **Les Nuits avec mon Ennemi**), Patrick Bergin s'adonne à la séduction virile tandis que Sean Young passe de la poigne de fer à la vulnérabilité. Elle tire nettement son épingle du jeu, malgré les failles d'une histoire écourtée par un producteur voulant davantage de punch dans la narration. En sabrant dans la pellicule, il ne réussit qu'à édulcorer ce film qui, au départ, devait distiller une atmosphère imprégnée des fantasmes féminins les moins dépeints au cinéma. Cela aurait été d'autant plus passionnant que c'est une femme-cinéaste Lizzie Borden, qui lève ce voile opaque.

Polygram Vidéo présente ***EXECUTION PUBLIQUE (WITNESS TO THE EXECUTION*** - USA - 1993) avec Sean Young - Len Cariou - George Newbern - Dee Wallace Stone **réalisé par** Tommy Lee Wallace

Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo présente ***LOVE CRIMES*** (USA - 1991) avec Sean Young - Patrick Bergin - Arnetia Walker - James Read **réalisé par** Lizzie Borden

la nuit du jugement

Très influencé par **Les Guerriers de la Nuit** de Walter Hill, **La Nuit du Jugement** en reprend la très linéaire trame. Ainsi, quatre jeunes types, Frank et Josh Wyatt, le black Mike Peterson et le flambeur "Double Lame", représentatifs de la jeunesse douillette de Los Angeles, partent dans un camping-car trois étoiles pour un match de boxe à l'autre bout de la mégalopole. Face à un embouteillage monstre, le conducteur prend un raccourci qui traverse la partie la plus malfamée de la cité. En secourant un fugitif blessé, le quatuor se jette dans la gueule du loup. Témoins gênants de son exécution, ils sont désormais la cible du truand Shallom et de ses sbires...
Une poursuite s'engage, puis tout le monde se cherche dans un centre commercial, un décor qui réussit tout particulièrement au réalisateur Stephen Hopkins (**Predator 2**) qui y a situé l'essentiel de son premier film, **Dangerous Game**. La traque des quatre bourgeois en cavale se limitant à un jeu du chat et de la souris souvent vu, le méchant manquant singulièrement de volume et la psychologie des fuyards versant dans les stéréotypes, **La Nuit du Jugement** ne passionne pas. Il se regarde distrètement jusqu'au moment où Stephen Hopkins se cale dans un environnement qui



▲ *Denis Leary dans* ***La Nuit du Jugement*** ▲

lui convient, en l'occurrence un supermarché où sa maîtrise du cinémascope éclate. A part ça, rien que du très oubliable, en dépit d'une bande-son rap et riche.

CIV Vidéo présente ***LA NUIT DU JUGEMENT (JUDGMENT NIGHT*** - USA - 1993) avec Emilio Estevez - Cuba Gooding Jr.- Denis Leary - Stephen Dorff - Jeremy Piven **réalisé par** Stephen Hopkins

une épouse trop parfaite...

Un thriller passionnel dont la misogynie doit tout à son auteur, Nicholas Kazan, scénariste du **Mystère Von Bulow**. Un gentil yuppie, Ray Readon, esseulé après son divorce, tombe éperdument amoureux de la belle Lena Mather. Après leur mariage et une naissance, leur liaison se dégrade progressivement. Ray découvre que sa Lena adorée dissimule son passé, ses propres parents... Plus grave, son épouse semble avoir un amant. Les soupçons cèdent bientôt des parts de terrain à des scènes de ménage de plus en violentes. Aux yeux de tous, et de la justice, Lena apparaît comme la principale victime de la paranoïa de son mari, de ses dites brutalités conjugales... Il est enfermé dans un établissement psychiatrique, où il découvre la vérité sur une love-story arrangée dès la toute première minute par des amants diaboliques...
Scénariste brillant et adroit directeur d'acteurs, Nicholas Kazan possède un style plutôt neutre, assez falot. S'il rend joliment hommage à la beauté de Mädchen Amick, aperçue



▲ *James Spader & Mädchen Amick dans Une Epouse trop Parfaite* ▲

en tenue d'Eve, il prive sa première mise en scène de vigueur, du crescendo d'un suspense propre à dynamiser cette métaphore sur l'union, la séparation, l'urgence de convoler en noces. Le tableau d'une certaine Amérique ne jurant que par le sacrement du mariage perd de sa causticité. Subsiste un film néanmoins agréable à suivre.

Polygram Vidéo présente ***UNE EPOUSE TROP PARFAITE... (DREAM LOVER*** - USA - 1993) avec James Spader - Mädchen Amick - Bess Armstrong - Frederic Lehne - Larry Miller **réalisé par** Nicholas Kazan

mercenaires en enfer

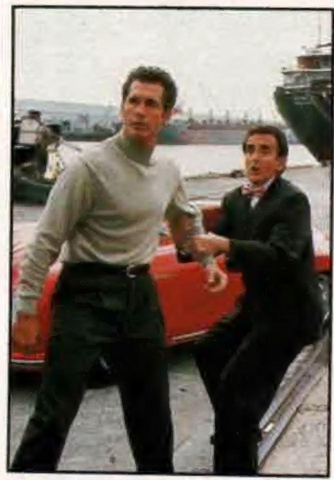
Pas plus de "mercenaires en enfer" que de beurre en broche dans cet aimable film d'aventures produit et interprété par le dernier Captain America en date, Matt Salinger. Là, il est Peter Kerman, dernier bastion de l'aide humanitaire dans une région reculée de Thaïlande. Méchamment fauché, il accepte l'offre de son ami Carl Pimmler, diplomate américain : convoyer un chargement de médicaments jusqu'à un camp Khmer rouge au-delà de la frontière, stock qu'il doit échanger contre des lingots d'or. Accompagné de l'épouse de Pimmler et d'un ami vietnamien, Thuon, Peter Kerman doit composer avec le chef des Khmers et un colonel corrompu de l'armée thaï...
Prenant pour cadre une région du monde particulièrement chaude, **Mercenaires en Enfer** se concentre sur une description d'une situation politique complexe, sur les conflits d'inté-



▲ *Michael Ironside dans* ***Mercenaires en Enfer*** ▲

rêts, la corruption d'une armée quasi-privatisée par des officiers se vautrant dans la luxure. Assez honnêtement réalisé par un transfuge de l'école Roger Corman, le film, politiquement correct, plante les méchants cupides pour, dans un esprit très Robin des Bois, distribuer le trésor de guerre aux pauvres et opprimés.

P.F.C Vidéo présente ***MERCENAIRES EN ENFER (FORTUNES OF WAR*** - USA - 1993) avec Matt Salinger - Michael Ironside - Sam Jenkins - Haing N'Gor - Michael Nouri - Martin Sheen **réalisé par** Thierry Notz



▲ *Jack Scalia (à gauche) dans* ***Protection Rapprochée*** ▲

protection rapprochée

Un téléfilm correct divisé en deux parties distinctes, aux tonalités différentes. Dans un premier temps, Connie Harper, financier dans le voisinage de Wall Street, échoue dans un quartier de haute sécurité où il doit purger une peine de quinze ans. Il se fait un allié du caïd de la prison. Libéré au bout de deux ans et demi, après que son avocat soit parvenu à prouver son innocence, Harper accepte de protéger la soeur d'un détenu, styliste de mode, qu'un joaillier crapuleux tente d'assassiner pour une sombre histoire de diamants volés...
La survie carcérale d'un cador de la finance, habitué des palaces et du luxe, aurait pu donner une œuvre originale dans le cadre très stéréotypé, étriqué, du film de prison. Au bout d'une demi-heure de séjour accéléré sous les verrous, le réalisateur Robert Ellis Miller extirpe son héros du pénitencier pour le plonger dans une intrigue qui doit beaucoup à **Bodyguard**. L'ex-taulard joue bénévolement les anges gardiens, tâche à laquelle il prend goût et dont il s'acquitte avec humour. Autant dire que **Protection Rapprochée** ne se prend pas très au sérieux, que son héros abandonne la vengeance contre ses anciens employeurs pour s'improviser détective de choc.

Warner Home Vidéo présente ***PROTECTION RAPPROCHEE (POINTMAN*** - USA - 1993) avec Jack Scalia - Roxann Biggs - Bruce A. Young - Derek de Lint - Dennis Weaver **réalisé par** Robert Ellis Miller



▲ *Lou Diamond Phillips dans* ***Ambition*** ▲

ambition

Ecrit, produit et interprété par Lou Diamond Phillips, **Ambition** sort de l'ordinaire. Son protagoniste principal : Mitchell Osgood, un type abject, prêt à tout pour que ses manuscrits soient publiés. Libraire désinvolte, il essuie le renvoi d'une biographie de son père, un tyran gravement malade, par tous les grands éditeurs. Convaincu de son talent, Osgood mise tout sur la libération conditionnelle d'Albert Merrick, un psychopathe. Pour mieux le manipuler, l'écrivain en herbe l'engage dans son magasin, force son amitié. A son insu, il épluche son journal intime, tronque son traitement médical afin de l'acculer une fois encore à la folie, puis au meurtre. Evidemment, Osgood sera le témoin privilégié de ses exactions, matière première indispensable à son livre...
Comédien, Lou Diamond Phillips se met dans la peau d'un personnage odieux, manipulateur, maladivement ambitieux, poussant un type fragile à de nouveaux forfaits. Scénariste, il orchestre très adroitement ce complot d'un genre particulier, machiavélique. Cette lugubre histoire, Alfred Hitchcock l'aurait appréciée, surtout que le dénouement, sarcastique, ne trahit pas les promesses du début. Dans le rôle d'Albert Merrick, "le balafré de la Saint Valentin", Clancy Brown compose un serial-killer à mille lieues d'Hannibal Lecter, victime de sa notoriété. Un film à découvrir.

Film Office/UGC Vidéo présentent ***AMBITION*** (USA - 1991) avec Lou Diamond Phillips - Clancy Brown - Cecilia Peck - Richard Bradford - Haing S. Ngor **réalisé par** Scott D. Goldstein

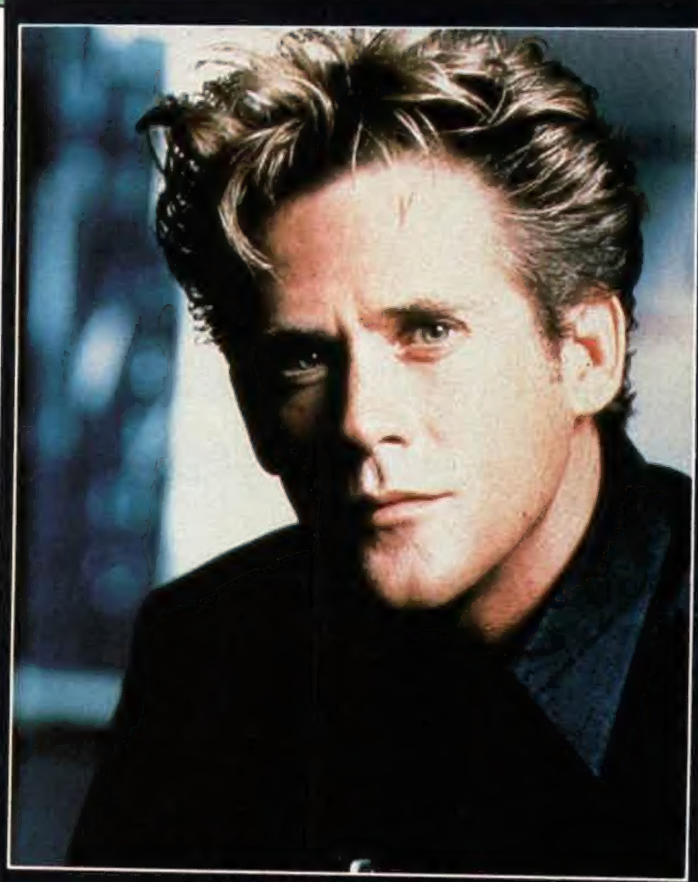
faute d'amitié

Entre **Les Affranchis** et **Rusty James/Outsiders**, **Faute d'Amitié** brosse le portrait d'une jeunesse perdue, une sorte de "grunge génération" tentée par le crime. Dans la banlieue de Long Island, trois amis d'enfance, Andy, Billy et Trevor rêvent à un avenir doré. Solution de facilité : la délinquance. Après un casse, deux d'entre eux sont récupérés par un parrain de la vieille école, à la retraite. Le troisième, jaloux de leur "réussite", met au point un stratagème odieux pour les anéantir aux yeux de leur employeur. Mais celui-ci demande à Billy de prouver sa sincérité en abattant Trevor...
Les protagonistes de **Faute d'Amitié** rêvent beaucoup, fument du crack, des gros pétards, s'attendrissent sur des flashes-back de leur enfance. La caméra de Rob Weiss se place dans le sillage des mouvements d'appareil d'un Martin Scorsese. Pas de forte personnalité donc aux commandes de ce petit film sur l'amitié corrompue, sur les illusions perdues à jamais. **Faute d'Amitié** sonne parfois juste, mais l'influence des Maîtres de Rob Weiss se fait réellement trop pesante. Attention : version française insupportable !

Polygram Vidéo présente ***FAUTE D'AMITIE (AMONGST FRIEND*** - USA - 1993) avec Steven Parlavecchio - Joseph Lindsey - Patrick Mc Graw **réalisé par** Rob Weiss



▲ *Steven Parlavecchio, Joseph Lindsey & Patrick McGraw dans* ***Faute d'Amitié*** ▲



▲ *Michael Dudikoff dans Cobra* ▲

puissance de feu & cobra : coup double pour michael dudikoff

Depuis le premier **American Ninja** en 1985, Michael Dudikoff est une valeur sûre du film d'action aux normes du marché vidéo. Très sollicité, il ne prétend pas à autre chose que des séries B généralement bien torchées et rythmées, des polars plutôt plaisants. **Puissance de Feu** et **Cobra** sont de cette eau, des divertissements où Michael Dudikoff rentabilise son patrimoine des **American Warrior**.

Sous la direction de David Worth, co-réalisateur de **Kickboxer** et réalisateur de deux Cynthia Rothrock, Michael Dudikoff ne risque pas de changer de créneau. Ici, les miradors explosent, les méchants tombent par grappes comme dans une production *Cannon* de l'âge d'or des Chuck Norris. Au vétéran des **American Warriors** d'interpréter Merrill Ross, seul survivant du massacre des employés de la compagnie Western Oil quelque part dans un émirat du Proche-Orient. Qui est le commanditaire de cette tuerie ? Enrôlé de force dans un commando du Mouvement de Libération du Qmir, dont la passionaria est un agent du Mossad, Merrill Ross découvre qu'un pétrolier texan tire les ficelles, histoire de contrôler dans leur totalité les richesses du pays... De l'action, il y en a dans **Puissance de Feu**, assez répétitive, sans excès particulier de violence, malgré la méchanceté du vilain exécuteur des basses œuvres, un chevelu qui menace des derniers outrages la jolie Maya, ligotée sur une table de billard. Le plus original dans cette série B tient à l'aspect sérial de la dernière partie, avec repaire secret aménagé en saloon, bagarre homérique à la hache et autres joyeusetés.

Cobra se montre nettement plus sage. Pilote d'une série TV, ce téléfilm aux images standardisées place Michael Dudikoff au centre d'une équipe de super-flics à la solde d'une fondation privée. Son nom : Cobra, la propriété d'un milliardaire. Entourent son personnage, Scandal Jackson, un ancien des Services Secrets passant pour mort et nanti d'un nouveau visage, la jolie Danielle Lapoint et le très roublard Dallas Cassell. Le trio enquête sur les agissements d'un mafiosi, ponte de la drogue qu'il recycle, pour la transporter, dans des bouteilles de plastique. Il se trouve que ce gangster emploie un groupuscule de militaires, que l'un deux est l'assassin du père flic de Scandal Jackson... Locomotive d'une nouvelle série bien dans la tradition de la télévision américaine, **Cobra** s'adonne volontiers à de longues plages dialoguées au détriment de l'action. Lorsqu'arrive la bagarre, exit les brutalités du grand écran. Mais les admirateurs de Michael Dudikoff ne seront pas déçus, d'autant que le comédien, dans la seconde vie de son rôle, manifeste les mêmes sentiments que Murphy le RoboCop, après son "opération".

Delta Vidéo présente ***PUISSANCE DE FEU (CHAIN OF COMMAND*** - USA - 1992) avec Michael Dudikoff - Keren Tishman - Todd Curtis - R. Lee Ermey **réalisé par** David Worth

Antarès-Travelling présente ***COBRA*** (USA - 1993) avec Michael Dudikoff - Allison J. Hossack - James Tolkan - Andrew Airlie - Sam Jones **réalisé par** Brad Turner



▲ *Michael Dudikoff dans* ***Puissance de Feu*** ▲

OUVREZ-LA !

woo encore et toujours

Saluhatousse ! Comme le disait Marc Toullec lors de la sortie de **Chasse à l'Homme**, le Français moyen (très moyen même) a toujours un à priori négatif devant un film asiatique. Et pourquoi cela ? Peut-être à cause des films anciennement diffusés sur *TV6* le dimanche soir, des séries Z disponibles en vidéo ou sorties en salles (de quartier, pas les salles *UGC* ou *Gaumont* bien sûr). Des films qui font peut-être le bonheur d'un petit groupe de cinéphiles peu regardants mais pas celui de la masse. Alors quand sortent les films de John Woo, malgré une presse enthousiaste, les salles restent aussi remplies que pour un Max Pécas (j'ai vu **A Toute Epreuve** à Melun, préfecture de Seine et Marne, avec trois personnes en tout et pour tout). Cela ne peut pas encourager les distributeurs à sortir des inédits promis à l'échec. La prudence et l'appât du gain veulent que des trucs comme **Allo Maman, c'est Noël !** (mais je n'ai pas de fils prénommé Noël, moi !) soient préférés. Nous ne découvrirons ainsi sûrement jamais **The Killer** et **Once upon a Time in China** parce que la masse se fiche et ignore John Woo, Tsui Hark ou Ronny Yu. Alors nous, les Impactophiles, sommes obligés de voir et revoir pour la centième fois des Jackie Chan, Bruce Lee ou d'attendre les sorties au compte-goutte en vidéo de **China White** ou **Undeclared War** pour satisfaire notre soif de hongkongueries.
Mais je serai vraiment heureux lorsque John Woo sera autant apprécié qu'Ivan Reitman. Malgré tout, il me semble que pour apprécier un réalisateur, il faut que ses films soient visibles (pas con, hein ?). Alors je croise les doigts pour plus de courage de la part des distributeurs.

Frédéric Berthy



■ *The Killer, le film mythique de John Woo. D'après les rumeurs, une sortie est prévue pour bientôt !* ■



la jaquette volante ?

Cher tous d'*Impact*, je vous écris pour vous donner mon avis sur un article paru dans le numéro 51 de votre revue. Voyez-vous, je suis un amoureux invétéré (et je vous assure, cet amour-là est sans ambiguïté...) de la série ***Amicalement Vôtre***, ce qui m'a permis de découvrir le guide complet des épisodes - fort bien fait d'ailleurs - et donné l'occasion, aussi, de lire le texte intitulé "Amoureusement vôtre ?" où l'un de vos journalistes exprime des doutes quant à l'hétérosexualité des deux héros de la série. Brett Sinclair et Danny Wilde secrètement homosexuels ? J'avoue n'avoir jamais pensé à ça... Rechercher un mobile sexuel derrière le moindre de nos comportements a beau être à la mode, je trouve que cette habitude commence à manquer cruellement d'originalité. A une époque où le cul représente 50 % de tous les thèmes exploités au cinéma ou à la télévision, les productions qui parviennent à offrir un spectacle intéressant sans donner dans ce sujet-là n'en ont que plus de mérites. On peut dire que c'est le cas d'***Amicalement Vôtre***, qui depuis la fin des seventies n'a jamais cessé de plaire sans pour autant avoir recours aux sempiternelles histoires de trahison, de jalousie, d'adultère et tutti quanti. Et voilà que Vincent Guignebert accuse cette série d'une tendance contraire inavouée dans l'article en question. Un article qui sombre parfois dans l'injure pure et simple, je pense surtout à la dernière phrase.
Une pareille accusation me rappelle étrangement celle d'un membre éminent du gouvernement français (qui, aujourd'hui, n'en fait plus partie) qui avait en 1991 affirmé qu'un Anglais sur quatre était homo. Et il est assez amusant de constater que c'est Roger Moore lui-même qui se chargea d'y répondre. En effet, fidèle à la personnalité de Brett Sinclair, il refusa de prendre cette connerie au sérieux en simulant devant les caméras (françaises notamment) un flirt endiablé avec son homologue écossais de James Bond, Sean Connery. Quelle coïncidence, n'est-ce pas ?
Notons quand même que lorsqu'une amitié entre deux personnes de même sexe se transforme en homosexualité, c'est très souvent par la suite d'une relation qui se prend au sérieux. Rimbaud-Verlaine, vous vous rappelez ? Leur "amitié" à eux n'était vraiment pas aussi portée sur l'humour que l'amitié Wilde-Sinclair ! Et inutile de rappeler comment s'est terminée la liaison des deux poètes... Et, comme vous l'avez vous-mêmes souligné à de nombreuses reprises, ***Amicalement Vôtre*** s'est justement fixé comme point d'honneur de ne jamais se prendre totalement au sérieux. Ceci alors que la qualité de cette série télévisée lui en donnait le droit.
Bref, tout ça pour dire que soupçonner une homosexualité cachée entre les géniaux Brett Sinclair et Danny Wilde prêterait plus à rire qu'autre chose. Et quoi qu'en dise ce cher Guignebert, je l'accuserai quand même d'avoir l'esprit quelque peu mal placé.
A bientôt.

Vincent La Rocca

Moi, je crois plutôt que ta notion de l'homosexualité ne dépasse pas le romantisme du XIXème siècle, ses amours douloureuses, ses passions déchirantes et ses dénouements tragiques. Wilde et Sinclair sont complices, se font des blagues, rivalisent d'humour et n'entament en effet jamais de discussion sérieuse sur leur amitié dans la série. Cela exclue-t-il la possibilité d'une relation homosexuelle ? A moins d'être sectaire, je ne pense pas. Les homos ont autant le droit d'être volages et superficiels que les hétéros.
D'autre part, je ne vois pas en quoi mon opinion sur cet aspect de la série - qui n'est pas la tienne, soit - constitue une accusation, ou une injure. Si j'ai l'esprit mal placé, l'aurais-tu, toi, un peu bloqué quelque part ?

V.G.

Hip, Hip, Hip, COWABUNGA !

Une Grande Aventure dans le Japon des Samouraïs.

LES TORTUES NINJA III







LES TORTUES NINJA III

Une incroyable aventure dans le temps à la rencontre de samouraïs légendaires







UNE CASSETTE VIDÉO PLEINE D'ACTION ET D'HUMOUR POUR TOUTE LA FAMILLE

Un rêveur,
Un champion,
Une équipe imbattable !

CHUCK NORRIS

Il ne gagnait que dans ses rêves...
Jusqu'à ce que son héros le rejoigne dans la réalité.

SIDEKICKS
Partenaires de combat

SIDEKICKS

Partenaires de combat

DELTA VIDEO

